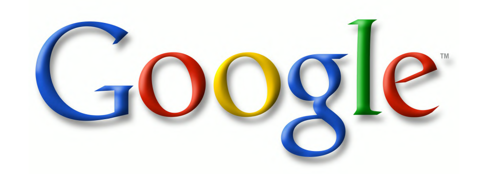


LE LIVRE
DES CENT-ET-UN.

TOME ONZIÈME.

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 24.

PARIS,

OU

LE LIVRE
DES CENT-ET-UN.

TOME ONZIÈME.



A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE

DE S. A. R. LE DUC D'ORLÉANS,

RUE DE CHABANNAIS, N° 2.

M DCCC XXXIII.

L'ÉDITEUR

DU LIVRE

DES CENT-ET-UN

A SES SOUSCRIPTEURS.

En faisant un pas hors des limites qu'il avait primitivement assignées à son livre, l'Éditeur des Cent-et-Un croit devoir rappeler à ses Souscripteurs que, dès la publication du cinquième volume, il reconnut la nécessité et manifesta l'intention de reculer au-delà de dix le nombre des livraisons de cet ouvrage.

Plusieurs motifs se réunissaient pour lui faire prendre cette détermination, que depuis lors il a mainte fois reproduite et dans laquelle il persévère aujourd'hui. En effet, l'empressement des écrivains qui sont venus lui offrir le tribut de leur généreuse sympathie ayant, dès les premiers volumes, dépassé ses prévisions et ses espérances, l'Éditeur n'a dû repousser aucun des honorables témoignages que lui donnait la littérature; il aurait craint d'ailleurs, en restreignant

l'étendue de son entreprise, que le public ne fût privé d'une foule de chapitres intéressants et curieux. D'autre part, l'accroissement rapide des souscriptions, qui ont plus que doublé, à partir du 5e volume, lui a donné lieu de croire que les Souscripteurs ne désapprouvaient pas l'extension projetée de son livre.

Toutefois, afin de justifier plus que jamais le bon accueil que son entreprise a reçu du public, et pour ne point abuser des engagements que les Souscripteurs ont contractés avec lui, l'Éditeur des CENT-ET-UN déclare positivement aujourd'hui que le nombre total des livraisons n'excédera pas QUINZE. Quelque riche et nombreuse que soit la liste des célébrités littéraires qui ont concouru à la formation des onze volumes déja parus, les ressources de l'Éditeur sont loin d'être épuisées. DEUX CENT-TRENTE-TROIS auteurs ont bien voulu s'engager à lui fournir chacun deux chapitres; CENT VINGT-SIX ont rempli leur promesse, ou complètement ou en partie; les CENT SEPT auteurs qui n'ont pu s'acquitter de cette dette, toute de bienveillance et d'amitié, empêchés qu'ils en ont été jusqu'ici par le temps et l'espace, prêteront aux volumes suivants leur précieuse collaboration. Si donc le passé a été brillant pour le LIVRE DES CENT-ET-UN, l'avenir ne sera pas moins beau; les noms sui-

vants sont un garant du mérite et de l'intérêt des livraisons ultérieures.

MM. Ancelot, Étienne Arago, A. V. Arnault, Avenel, Ballanche, Étienne Becquet, Berryer fils, H. Berthoud, A. Bignan, F. Brack, Brifaut, Bruker, T. Burette, Alphonse Cailleux, Capefigue, Carrel, Cauchois-Lemaire, Cavé, P. Chalas, Charpentier, Chatelain, Achille Comte, Cousin, d'Arlincourt, Darmaing, Madame de Baur, Jouffroy, A. de Jussieu, Alexis de Jussieu, Laurent de Jussieu, le duc de Fitz-James, de Genoude, le baron de Barante, Alexandre de Laborde, Eugène Delacroix, Jules Lacroix, de Lamothe-Langon, Delatouche, Casimir Delavigne, Germain Delavigne, D'Épagny, de Pongerville, Charles de Rémusat, Silvestre de Sacy fils, Madame de Salm, Antony Deschamps, Eugène Desmares, Alfred de Vigny, Alfred de Wailly, Dittmer, Donné, Droz, Dulaure, Emmanuel Dupaty, Amaury-Duval, Duviquet, Étienne, L. M. Fontan, James Fazy, Lafayette, Geoffroy Saint-Hilaire, Madame Émile de Girardin, Guizot, Jay, Laya, Lebrun, L'Héritier, Loève-Veimars, Magendie, Armand Malitourne, Louis-Aimé Martin, Mazères, Mademoiselle Élisa Mercœur, Mignet, Moreau, Nisard, Parisot, Pigault-Lebrun, Léon Pillet, Edgard Quinet, Jules de Rességuier, Rey Dus-

SUEIL, ROLLE, Nestor ROQUEPLAN, Alphonse ROYER, H. ROYER-COLLARD, DE SAINT-ANGE, SAINTINE, DE SALVANDY, J. SAND, G. SAND, SCHEFFER, Eugène SCRIBE, le comte DE SÉGUR, J. B. SOULIÉ, Madame DE SOUZA, TAYLOR, Madame de TERCY, THIERS, Léon VIDAL, VILLEMAIN, WOLLIS, H. DE VIEL-CASTEL, L. VITET, YMBERT, le comte DE MONTLOSIER.

Après cette brillante énumération de notabilités qui n'ont point encore rempli l'engagement qu'elles avaient bien voulu prendre de coopérer au livre des CENT-ET-UN, et sur lesquelles l'Éditeur n'a pas moins le droit de compter que sur celles qui ont déja tenu leur promesse, il ne lui reste plus qu'à remercier le public de la bienveillance qu'il lui a témoigné et dont il s'efforcera plus que jamais de se rendre digne. Il ose se flatter qu'il continuera aux volumes ultérieurs de son livre sa faveur et son appui; il en a pour garant l'empressement avec lequel il a déja accueilli l'idée de sa nouvelle publication des CENT-ET-UNE NOUVELLES NOUVELLES.

C. LADVOCAT.

Paris, ce 1er avril 1833.

PARIS,

OU

LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.



L'AUDIENCE D'UN MINISTRE.



« J'évite par là d'être repoussé à une porte par la foule
« innombrable de clients ou de courtisans dont la maison
« du ministre se dégorge plusieurs fois le jour; de languir
« dans sa salle d'audience; de lui demander, en tremblant
« et balbutiant, une chose juste; d'essuyer sa gravité, son
« ris amer et son laconisme. Alors, je ne le hais plus, je
« ne lui porte plus envie; il ne me fait aucune prière, je ne
« lui en fais pas: nous sommes égaux; si ce n'est peut-être
« qu'il n'est pas tranquille, et que je le suis. »

(La Bruyère, chap. ix.)

Voyez-vous cet homme qui passe, là, de ce côté, marchant d'un pas ferme, portant la tête un peu haute, rasant cependant, d'aussi près

qu'il peut, les maisons, comme s'il craignait d'être rencontré? Il a la taille élevée, n'est-il pas vrai; la démarche libre, le maintien décent, une physionomie qui ne manque point d'expression? Il n'est déja plus jeune, et ne se donne point pour tel, quoiqu'il le pût encore sans invraisemblance. On assure qu'il a eu des succès dans le monde : je ne puis dire si c'est modestie ou sincérité, mais il s'en défend. Il semble qu'il ne se croie pas encore incapable d'en obtenir; ce qui est certain, c'est qu'il les évite avec le même soin que s'il les craignait. Si vous l'écoutiez, son langage est vif; ses phrases, correctes; le son de sa voix, flatteur et bien cadencé. On prétend qu'il aime les arts, et maudit souvent les affaires qui l'empêchent de les cultiver. On lui attribue du courage, qualité vulgaire, et des sentiments peu mobiles, vice ou vertu qui ne se rencontre pas si communément. Ses ennemis voulaient faire douter de son esprit, même de son cœur. Il y a eu un temps où ils avaient presque réussi; mais que sais-je? peut-être que cela passe. Cet homme est un personnage, je vous en avertis; c'est un ministre.

Voulez-vous l'observer de plus près et le voir en scène? C'était hier son jour d'audience; car il a un jour d'audience par semaine : est-ce trop peu? Pourquoi ce concours de monde et cette

affluence prodigieuse de suppliants? Est-ce que la cour de son hôtel est étroite? Au contraire. Est-ce que la place publique où son hôtel est bâti manque d'étendue? Cette place est vaste. D'où vient donc que les carrosses y tiennent à peine, et que ceux qui arrivent encore ne savent où se placer? Un empressement si excessif est-il ordinaire; et cet homme est-il condamné, en expiation de sa fortune, à faire raison, tous les huit jours, à une foule si importune de courtisans et de mendiants? Peu s'en faut, et ne l'en plaignez que modérément : que savez-vous si, tout accablé qu'il est d'ennui et de lassitude, son cœur ne s'épanouit pas en secret à ces témoignages publics de son importance et de son pouvoir?

Il y a pourtant, il faut l'avouer, quelque différence et quelque surcroît de solliciteurs. Pourquoi donc cela? les attributions du ministre sont-elles devenues plus nombreuses, son crédit a-t-il pris de l'accroissement, des graces récentes ont-elles donné plus d'éclat et de relief à son influence? Je ne sache point. Tout ce que je sais, c'est qu'il était malade la dernière fois, et qu'à l'aspect du secrétaire-général qui se présentait pour tenir sa place, ce fut à qui s'enfuirait le plus précipitamment. Ces antichambres où l'on ne pénétrait plus qu'à grand'peine, furent tout aussitôt vides et libres. Il n'y avait guère moins

de presse à la porte par où l'on sortait, qu'il n'y en avait tout à l'heure pour arriver et se devancer. C'est lui seul qu'on veut; c'est à monseigneur qu'on aspire ; c'est de lui qu'on souhaite de pouvoir dire à soi et aux autres : Je l'ai vu et il m'a parlé. Aussi, sont-ils revenus, et la liste des clients s'est-elle doublée. Il n'en restera pas un en arrière : la maladie du ministre ne lui aura pas même été bonne à cela.

Midi sonnait; c'est l'heure assignée. L'huissier en habit droit, chaîne au cou, médaille d'argent, entre avec précaution dans le cabinet où le ministre, entouré de dossiers en désordre et de portefeuilles béants, trace encore de sa main lasse et pesante quelques unes de ces mille signatures, tâche grossière et fastidieuse et qui revient chaque jour. « Monseigneur, dit l'huissier, « les salons sont pleins : annoncerai-je le com- « mencement de l'audience?—Faites,» répond le ministre. Et en même temps il se rassied, se recueille et se recompose. D'autres idées prennent dans son esprit la place de celles qui l'occupaient et qui l'absorbaient. Il s'épuisait sur de hautes questions de droit public ou de politique: en un clin d'œil il passe et descend à des intérêts chétifs et vulgaires. Ce n'est plus ce regard fixe et ce front ridé, indice ordinaire d'une méditation profonde et pénible. C'est une physionomie

ouverte, un maintien grave et poli, des yeux qui n'expriment que la bonté. Tout à l'heure il s'agissait de bien faire; maintenant, ce n'est que de bien dire qu'il est question.

La porte s'ouvre alors; mais cette fois, avec un peu plus de bruit. L'huissier, tenant à la main l'énorme faisceau des lettres d'audience dans l'ordre un peu capricieux qu'il a plu à son rare discernement de leur assigner, prononce d'une voix sonore le nom qui se trouve sur la première, et le solliciteur favorisé est solennellement introduit[1]. Quel est cet homme? Il n'est ni homme de cour, ni homme des chambres. Il n'est point absolument impossible qu'il y ait quelque bourgade en France où son nom ne soit pas entièrement inconnu; mais à Paris, il l'est entièrement et parfaitement. Quelle séduction a-t-il donc mise en usage? Par où est-il parvenu

[1] « Un auteur sérieux n'est pas obligé de remplir son esprit de « toutes les extravagances et de toutes les ineptes applications « que l'on peut faire au sujet de quelques endroits de son ou« vrage, et encore moins de les supprimer. » (La Bruyère, *Caract.*, chap. i.)

« J'ai peint à la vérité d'après nature; mais je n'ai pas songé à « peindre celui-ci ou celle-là... J'ai pris un trait d'un côté et un « d'un autre, et de ces divers traits qui pouvaient convenir à une « même personne, j'en ai fait des peintures vraisemblables, cher« chant moins à réjouir les lecteurs par le caractère ou par la sa« tire de quelqu'un, qu'à leur proposer des défauts à éviter et des « modèles à suivre. » (Id., *Préf.*)

à captiver les bonnes graces de l'introducteur? Regardez-le : il est jeune et de bonne mine; vous ne rencontreriez ni à l'Opéra, ni aux Italiens, personne qui fût vêtu, chaussé, coiffé plus correctement. Ce n'est pourtant pas à cela, non, ce n'est point à cela qu'il doit sa bonne fortune. Mais il était arrivé trois grandes heures avant tout le monde, et comme le ministre affecte de grands dehors de justice, l'huissier, qui s'en pique aussi, non moins que le maître, a scrupuleusement accordé le premier rang au premier venu.

L'homme introduit a fait deux pas et s'est profondément incliné. Il en fait deux autres, et s'incline encore plus profondément. « Prenez la peine de vous asseoir, » lui dit gracieusement le ministre. Lui, salue une troisième fois et ne s'assied point. « Monseigneur, dit-il.... — Mais asseyez-vous. — Monseigneur... — Quelle affaire vous conduit chez moi? — Monseigneur... » Il n'achevait point. « En quoi puis-je espérer de vous être utile? — Monseigneur... » Le second mot ne pouvait sortir de sa bouche : le pauvre enfant suffoquait. « Êtes-vous au service du roi, monsieur? — Oui, monseigneur.—Militaire sans doute? — Non, monseigneur. — Financier? — Non, monseigneur. — Magistrat? — Oui, monseigneur. — Vous êtes bien jeune, à ce qu'il me semble. — Jeune, monseigneur! eh, mon Dieu,

j'ai déja vingt-deux ans révolus. — C'est beaucoup. — N'est-il pas vrai, monseigneur? et pourtant je ne suis encore que juge auditeur, monseigneur. — L'êtes-vous déja? — Depuis quatre mois, monseigneur. — Et cela est bien long, n'est-ce pas? — En vérité, monseigneur... — Et vous ne doutez point qu'en bonne justice on ne vous doive un meilleur emploi? — Monseigneur... — Et vous êtes bien convaincu que vous le rempliriez supérieurement? — Monseigneur... — Et vous ne craignez point qu'une expérience de quatre mois soit insuffisante à un âge aussi avancé que le vôtre, pour acquérir le peu de connaissances qu'exige l'exercice d'un pouvoir si peu important? — Monseigneur... — Depuis quand êtes-vous sorti des écoles? — Depuis long-temps, monseigneur. — Mais encore? — Depuis... l'an passé... — Voilà qui est prodigieux. — Madame la baronne de... — Des femmes, monsieur? bonne recommandation pour beaucoup de choses; mais pour les emplois publics faites-vous recommander par votre mérite. — Mes travaux politiques... — Ah! vous avez fait?... — Oui, monseigneur, de nombreux articles dans le journal du... — C'est fort bien, monsieur, assurément c'est fort bien; mais, croyez-moi, il ne saurait vous nuire d'apprendre un peu les lois, et un peu aussi la pa-

tience. — Oh ! monseigneur, je ne serai donc jamais procureur du roi ! »

Il sortit, moins embarrassé peut-être, mais à coup sûr plus mécontent qu'il n'était entré. Et il murmurait, en traversant l'antichambre : « A merveille, messieurs les ministres; haine à la presse et aux jeunes gens ! Mais cherchez d'autres dupes que moi maintenant, pour vous suivre et vous soutenir. »

Pendant ce temps, l'huissier, enflant encore plus sa voix que d'habitude, avait annoncé le duc de L..... et le juriste Théophile. Il se fit aussitôt un singulier changement dans le maintien du ministre. Jamais plus bizarre mélange d'embarras et d'empressement. C'est qu'il avait beaucoup d'amitié pour le duc et peu de confiance au personnage qui l'accompagnait. « Félicitez-moi, dit le duc, je vous l'amène pieds et poings liés; c'est une conversion et une conquête. — Vous ne pouviez rien m'annoncer de plus agréable, répondit le ministre. — Çà, reprit le duc, vous voilà ensemble, entendez-vous maintenant, vous autres : à vous le dé. »

Théophile est un homme de réputation. Il a déja de grands biens, quoiqu'il soit jeune et qu'il n'ait rien reçu de son père. On ne dispute point parmi les parleurs qu'il n'écrive bien, ni

parmi les écrivains qu'il ne parle agréablement. Sa maison est pleine de jeunes hommes intelligents et laborieux qui lisent pour lui les livres de sa bibliothèque, cherchant jour et nuit quelques passages brillants et peu connus dont il puisse se faire honneur. Il y avait un livre bien fait et plein de science, mais oublié et devenu rare. Le sujet était important; Théophile n'a pas dédaigné d'y consacrer ses veilles. Il a retaillé ce livre; il a pris la peine de l'étrécir et de l'amincir; il l'a réduit à notre taille et à notre portée, peut-être à la sienne. Il en a fait un tout joli petit livre, bien imprimé et bien relié, qui se vend fort cher. Mais il y a mis son nom et nous assure que c'est celui de l'auteur. Il s'est élevé récemment une question délicate qui intéresse beaucoup de familles; il s'est hâté, et ne leur a point refusé son secours. Un vieux auteur, haut de deux coudées, gisait obscur et poudreux sur les rayons les plus reculés de son cabinet. Qui songeait à cet auteur-là? Il y songe, lui, et l'a évoqué. Il en a pris un chapitre qui va à sa thèse. Puis il a découpé ce chapitre; recueillant avec soin les objections, supprimant industrieusement les réponses, faisant de chaque paragraphe élu un chapitre à lui, et tout essoufflé de sa peine, il a envoyé l'œuvre à son imprimeur. On court maintenant à cette merveille,

et l'on s'applaudit d'être d'un temps où se voient de si admirables prodiges de génie et de bonne foi. C'est dommage qu'il soit survenu de l'ambition à Théophile : on ne l'en eût jamais soupçonné.

« Monseigneur, dit-il, monsieur le duc a raison : il s'est fait en moi quelque changement. Ce n'est pas que j'aie renoncé précisément à mes doctrines. Mais je me sens tous les jours plus de dégoût pour l'opposition, qui veut en faire à sa tête, et prend ses conseils je ne sais à qui. En balançant son système actuel et le vôtre, je me suis trouvé plus enclin à celui-ci que je ne croyais. Il ne me répugnerait point de vous offrir par intervalles mon appui et mon entremise. Voici les élections : que pensez-vous du collége de S. N?... ne craignez-vous point que votre candidat n'y échoue?—On répand en effet que les chances de succès y sont partagées. — C'est que votre choix est mauvais, et que vous proposez un homme de bien, qui parle maladroitement comme il pense, et agit trop ouvertement en votre faveur. Un esprit mixte, un candidat à double portée, un homme.... tel que moi, par exemple, réussirait mieux. Il vous faut trois sortes de gens, monseigneur, des amis fidèles, des ennemis déclarés et des auxiliaires secrets. Vous n'y avez peut-être pas assez réfléchi. — Il est

vrai que je m'en suis fait jusqu'ici quelque scrupule. — Pour un particulier, monseigneur, rien de mieux. Mais les gouvernements doivent avoir d'autres règles. Leurs plus utiles amis sont ceux qui n'en ont pas le renom. Secondez-moi discrètement et à petit bruit; l'opposition qui désespère déja, ou peu s'en faut, de son candidat, m'accordera avec empressement ses suffrages, et vous assurerez mon élection. — Je comprends, monsieur; mais quand vous serez dans la chambre?... — Oh! monseigneur, je vous comprends à mon tour. Mais soyez sûr que vous n'aurez pas sujet de vous repentir. Si je rompais avec mes amis, la combinaison échouerait. Je ferai donc habituellement de l'opposition. Mais je la ferai sans aigreur et sans violence. J'éviterai avec soin de vous susciter des dégoûts et des embarras. Puis, de loin en loin et dans les occasions décisives, je saurai bien parler de manière à déconcerter, sans me découvrir, les mauvais desseins de vos ennemis. Quant à ma boule, l'urne est profonde, et l'œil de l'opposition n'y pénètre point. — Ni le mien non plus, monsieur. Mais voilà un jeu périlleux; périlleux pour vous et pour moi: pour vous, si vous le jouiez franchement, car vos amis vous auraient bientôt pénétré; pour moi, si vous le jouiez d'une autre façon, car je serais dupe. J'aime à avouer mes

amis, et veux qu'à leur tour ils m'avouent. Que pourrais-je faire d'ailleurs? Peut-être ne venez-vous qu'après avoir perdu l'espérance de réussir sans notre secours. C'est un peu tard. Je ne saurais changer des dispositions déja faites, ni sacrifier un ami, qui s'est donné sans réserve, à un autre ami qui ne se donnerait qu'à moitié. Le gouvernement serait bien malavisé de n'être pas fidèle à ceux qui le sont. — Je retourne donc à l'opposition, monseigneur? — S'il ne tenait qu'à cela, je me suis moins trompé que je ne craignais. »

Comme il finissait, un grand mouvement se fit dans les antichambres. On s'y agitait, on s'y empressait; toutes les portes s'ouvraient battantes et à grand fracas. Voici la livrée du roi: serait-ce un prince? Voilà un magnifique habit et de merveilleuses broderies: est-ce un grand seigneur? demandez-lui; il ne vous démentira pas. Mais l'huissier s'écrie, et dit: « De la part du roi! » Le ministre se hâte et vient à la rencontre de ce personnage; puis le salue, puis recule pas à pas devant lui jusqu'au milieu de son cabinet: lui, s'incline alors, et prononce une assez courte phrase à voix basse. Et cela fait, c'est son tour d'aller à rebours et de reculer. A son tour aussi le ministre suit et avance. Il va jusqu'au-delà de la première antichambre, limite

prescrite, limite obligée, où l'homme brodé et lui se séparent. Quel est ce mystère et cette étiquette? l'étiquette est grande; l'affaire dont il est question l'est aussi infailliblement. N'en doutez pas: on vient d'informer le ministre que le conseil du roi, dont l'heure et le jour sont fixés et connus depuis le commencement du règne, se réunira demain à midi; c'est-à-dire, au jour et à l'heure où il ne manque jamais de se réunir. Et le personnage, le grand seigneur ou le prince n'est qu'un huissier de la chambre.

L'audience va donc reprendre son cours. Cette fois, ce sont des femmes qui sont annoncées. Des femmes! l'air gracieux du ministre devient encore plus aimable et plus gracieux. Leur nom, qu'il ne connaît point, lui promet des visages qui auront au moins pour lui l'attrait de la nouveauté. Celle-ci est bien jeune, et n'omet rien de ce que doit faire une femme qui a de la timidité et de la candeur. Elle n'a regardé le ministre qu'à la dérobée, et une fois seulement. Mais sa compagne, observez-la et pénétrez-la. C'est une femme grande et bien faite, qui se parfume et qui met du rouge, qui a les dents belles et le regard animé; qui ne découvre de sa personne que ce qu'elle doit, ne relève qu'à demi son voile de blonde, et déguise ses quarante ans avec assez de succès. Ne la soupçonnez pas de coquetterie,

vous vous tromperiez. Elle a d'autres vues : sa fille, qui est belle, ne la quitte point.

« Monseigneur, dit-elle, j'arrive de votre province, c'est un pays admirable. On y dit un bien infini de vous.—C'est ce que je désire par-dessus toute chose, madame, et dont mon cœur serait le plus flatté.—Vous y avez laissé des souvenirs... Ma fille était enivrée de tout ce qu'elle entendait raconter de votre jeunesse. Les hommes y sont vraiment fort aimables, et j'y ai vu des femmes qui se flattent que vous ne les oubliez point. —Je n'oublie que mes ennemis.—J'ai passé tout auprès de votre château ; il ne se peut rien voir de plus agréable.— Ni de plus modeste.—La terre est considérable.—On ne peut pas moins.—Vos amis étaient les miens, monseigneur.—Je les en féliciterai.—Des malheurs... des affaires... la perte de mon mari... les difficultés du veuvage... Votre excellence connaissait sûrement M. C...—Beaucoup, madame.—C'est sa faillite qui nous a ruinées.—Abrégeons de grace, madame ; vous avez vu combien de personnes sont là, qui attendent et comptent avec ennui les moments. La politesse veut que nous ne fatiguions pas leur patience.—Monseigneur... pardonnez... mais... savez-vous que cela est assez peu galant ?—Hélas ! madame, rien ne ressemble moins à la galanterie que les affaires. Je ne sais pas les associer.—

Vous m'étonnez beaucoup, monseigneur... Je croyais...—Sollicitez-vous pour un frère?—Non, monseigneur.—Pour un neveu?--Non, monseigneur.—Pour un cousin?—Non, monseigneur. —Pour qui donc?—Je n'ai que ma fille.—Et je n'ai point d'emploi à lui proposer. Adieu, madame, plaignez-moi d'avoir si peu de loisir. »

Mais n'entendez-vous point?... Que se passe-t-il au côté opposé de ce cabinet? Écoutez ce bruit lent et sourd. Cette boiserie se meut. N'y aurait-il point quelque ouverture cachée sous les ciselures de ces panneaux? Une porte inconnue tourne discrètement sur ses gonds de bronze; elle ne s'ouvre qu'à peine, et ne laisse voir qu'une tête d'homme gracieuse et pleine de feu. L'homme lui-même n'avance point, et reste en arrière.—Mon ami, dit la tête, vous avez là tout un monde. Je me sauve; adieu. Mais... ce soir... chez moi... L'*Élisabeth* est finie... il nous la lira... Soumet compte sur vous.—Soumet, mon cher Jules! vous êtes bien sûr que j'irai.» La petite porte était déja close, et Jules avait disparu.

Une autre femme vient, ou plutôt se traîne. Mon Dieu que celle-ci ressemble peu aux deux autres! Elle tremble, elle pleure, elle a peine à respirer et à vivre. Ses vêtements sont en désordre, et ne la parent point: sait-elle seulement qu'elle ait besoin d'être vêtue? Pleurez avec elle;

car elle est mère. Pleurez avec elle; le père de ses enfants est condamné.

« Monseigneur, dit-elle, c'est encore moi. Vous ne m'avez pas repoussée. Mon malheur vous a inspiré de la pitié. Vous ne m'avez pas défendu de revenir aujourd'hui.—Défendu, madame! je vous en ai priée.—Il ne l'a donc pas oublié!—En voici la preuve, madame.—Est-il bien vrai? —Remettez-vous et lisez.—Monseigneur, monseigneur! est-ce que mes yeux ne me trompent point? Ils ne voient plus; ils ont tant pleuré! monseigneur!... Ah! que la bénédiction de Dieu soit sur vous! Vous n'aviez promis que d'abréger sa peine, et vous l'en affranchissez! »

Vingt solliciteurs se succédèrent, tous étonnés, et tous mécontents, quelques-uns de n'avoir rien obtenu, les autres d'avoir obtenu si peu. Enfin, on annonça Saint-Fulgent. Ne le connaissez-vous point? Paris entier le connaît. C'est un homme facile, mobile, ductile; allant, courant, retournant; se mêlant à tout, et s'en démêlant encore mieux; insinuant, empressé, ne doutant jamais; souple jusqu'à prendre l'air arrogant, habile jusqu'à se faire humble.

Savez-vous quelqu'un qui ait des chevaux plus rapides, une calèche plus légère, un cocher plus téméraire et plus prompt? En quel lieu irez-vous, où il ne soit point? Il est dans tout Paris

à la fois : il le possède et l'occupe, il le remplit, et il y déborde. Vous le laissez dans une maison, où il règne, où il parle haut; arrivé dans une autre, vous l'y trouvez établi : il vous y a devancé, et il y domine. A la bourse et chez les marchands, au bois de Boulogne et aux Tuileries, aux Italiens et à l'Opéra, chez le ministre, chez le cardinal, chez l'ambassadeur, chez le premier gentilhomme de la chambre, chez Rotschild, il y est chaque jour, et non seulement chaque jour, mais à chaque heure du jour.

Né petitement et obscurément, n'attendez pas qu'il vous en fasse jamais souvenir. Il y a longtemps; ce n'est pas merveille qu'il l'ait oublié. Les habitudes de sa vie n'ont eu garde de se former sur ces commencements inconnus. Il dit Richelieu et Montmorency; il le dit même aux Montmorency et aux Richelieu. C'est son allure, et ils l'ont prise de lui. Ils ne s'en étonnent, ni ne s'en offensent. Ils croient presque aussi fermement que lui-même qu'il en a le droit. Ce n'est pas lui qui a la confiance du prince et de la duchesse; c'est la duchesse et le prince qui ont sa confiance. Il compte sur eux, et s'ouvre à eux volontiers. Il dit bien quelquefois : Le roi m'a dit; mais rarement : d'habitude, c'est lui qui a dit au roi.

Il n'y a point de mystères pour lui dans le monde; bien moins encore à la cour; bien moins encore dans les cabinets. Il sait aussi exactement qu'eux-mêmes ce que Metternich médite, ce que Nesselrode espère, ce que Wellington prépare, ce que Canning entreprend.

Il ne prétend point cependant à être ministre; Dieu l'en garde! Fi! quelle opinion avez-vous donc de son importance? Est-il fait pour si peu de chose, et le croyez-vous d'humeur à s'abaisser jusque-là? Son ambition est plus noble, plus haute, moins intéressée. Il ne prend point pour lui, mais il donne; il n'a point de rang, mais il les marque et les distribue; il est plus que les plus capables, car il assigne à chacun sa mesure de capacité. Il n'est pas ministre, non certes, et même il ne le sera point; mais c'est lui qui fait les ministres, et nul ne le sera qu'il n'y ait mis la main et ne l'ait permis.

Le voilà donc qui s'avance, aisément, familièrement, bruyamment. « Bonjour, cher seigneur, « dit-il, j'ai voulu vous voir ce matin. Il court « des bruits, comme vous savez. Vous y croyez « bien, j'espère. Ils sont infaillibles; la semaine « au plus. Ce système-ci est caduc; je ne sais « plus aucun moyen de le soutenir. Mais n'ayez « point d'inquiétude pour vous. Nous vous con-

« servons ; la nécessité en est bien reconnue, et « je la proclame partout. Tenez, ajouta-t-il... (et « il déployait mystérieusement deux lambeaux « de papier qu'il ne montrait qu'à demi), celui-« ci n'est pas le bon ; ce sont les rêveries du vieux « duc, et qui ne prévaudront pas. Notre liste à « nous, la voici. Elle est authentique celle-là, et « invariable. Votre nom y est, et y restera. »

A peine eut-il achevé qu'il était sorti.

L'huissier nomma Lafeuillade.

Qu'est-ce donc qui l'occupe et qui lui donne l'air si ténébreux et si composé? Cet homme à coup sûr a des espérances; mais il a des craintes aussi. Il roule un grand dessein dans sa tête. Ce n'est pas pour peu que sa morgue s'est assouplie, et qu'il s'est résigné à l'humiliation d'une audience. Lafeuillade n'est déja plus jeune, et il s'en plaint fort modérément. Son âge est celui de l'autorité et de l'importance. S'il n'était pas vieux, on lui déférerait moins. Un peu de vieillesse aide au mérite, et ne lui messied pas.

Lafeuillade fut presque républicain sous la convention, presque intrigant sous le directoire, presque militaire sous le consulat, presque courtisan sous l'empire, presque politique depuis la restauration. Quand il vit tant de députés, il eut fantaisie de l'être ; quand il ouït tant d'orateurs,

il essaya de le devenir; quand il eut compté tant de ministres, il se demanda pourquoi il ne le serait point. Mais il est le seul qui y songe, et ne comprend pas cet oubli. Il a ces pauvres gens en pitié, qui ne voient pas de quel appui ils se privent, et quelle haute capacité ils laissent languir. Faudra-t-il qu'il manque, lui, à l'État, parce que le discernement leur manque à eux, et la prévoyance? Restera-t-il oisif et perdu dans sa modestie, comme ils le sont eux-mêmes dans leur suffisance et dans leur orgueil? L'entreprise, il est vrai, n'est pas sans obstacles; le ministère est de difficile accès maintenant. Mais on se lasse d'attendre, et l'ambition la plus patiente a ses retours d'impatience et d'activité.

Par où commencer et par quels détours s'introduire? Il y a bien déja quelques amis extérieurs qui le seconderont après le succès : médiocre secours, et qui ne manque à personne. Il lui en faut d'autres et de plus puissants: il est besoin de pénétrer au cœur des affaires; de se glisser au lieu même d'où vient leur mouvement et leur direction. Pourquoi n'essaierait-il point de surprendre l'un des ministres, et de préparer la chute du cabinet en le divisant? N'y a-t-il aucun point par où l'on puisse tenter l'orgueil ou l'ambition de ce ministre? N'y a-t-il aucun

mécontentement dans son esprit, aucun ressentiment que l'on puisse aigrir? Est-ce un homme à ne jamais rompre un engagement, à rester inviolablement sincère et fidèle? C'est ce qu'il faut voir et ce qu'il est bon d'éprouver.

Tel est donc le sujet de cet entretien. Ce ne sont d'abord que louanges outrées et flatteries sans fin. D'honneur, le ministre est un homme rare, et auquel il ne manque rien. Courage et talent, profondeur et sagacité, toutes les sortes de mérite abondent en lui. Mais que les autres lui ressemblent peu! Et insensiblement la voix de Lafeuillade s'abaisse. Il murmure plutôt qu'il ne parle; il veut être compris plutôt qu'entendu. Il articule à demi des mots isolés, qui ne s'unissent point, quoiqu'ils se suivent. Il se rapproche enfin, incline sa tête sur l'épaule même du ministre, et lui jette cette fois à l'oreille une phrase entière et intelligible. Mais lui, se levant aussitôt avec gravité: « Jamais, monsieur, » répond-il. Le tentateur, d'abord déconcerté, se récrie; puis un sourire amer contracte ses lèvres; son regard dédaigneux tombe pesamment sur le malavisé ministre; et celui-ci, homme précieux tout à l'heure et incomparable, n'est plus désormais qu'un esprit vide et borné.

On annonça Lycophron. Lycophron proposait

un plan de finances, qu'il expliqua fort élégamment, et dans lequel il n'aurait pas gagné plus de vingt millions. Pour ce qui est du peuple et du trésor de l'État, Lycophron ne disait point combien ils auraient gagné.

On annonça Julien; Julien, esprit délié, homme d'expédient et d'invention. Il avait un projet miraculeux et sans prix : il savait le moyen de faire aimer la presse aux hommes d'état, et aux écrivains, la censure.

Après Julien, ce furent deux journalistes; l'un qui demandait des *directions* et sollicitait des subsides; l'autre, qui exigeait des subsides, et prétendait imposer des directions.

Après ceux-ci, un artiste; un artiste sollicitant une fourniture et une entreprise. Un artiste, bon Dieu! Et de quoi, s'il vous plaît, cette fourniture? de chaussures apparemment, ou de fourrage? Non, en vérité, de tableaux; de tableaux qu'auraient exécutés ses élèves, et qu'on n'eût guère payés plus que le double de ceux du maître.

Après l'artiste un homme d'esprit; un homme qui a des affaires, mais aucune à lui; qui ne se trompe jamais pour son compte, et ne laisse pas d'avoir une bonne part à tous les succès qu'il obtient : interprète habile, agent éprouvé et im-

pénétrable. C'est un général qui l'envoie, un député, un personnage influent dans l'opposition. Pour lui, quand il vient lui-même, c'est avec plus de mystère. Un homme de sa sorte n'aurait garde de se montrer en ce lieu devant un si grand nombre de spectateurs. Il connaît d'autres heures et de plus favorables jours.

Cent autres attendaient encore, inquiets et impatients. Mais un nouveau venu parut tout à coup, traversant la foule avec une gravité composée et un peu grotesque; allant, avançant; ne demandant à personne de lui faire place, mais se frayant du coude un chemin, et passant. Ne remarquez-vous pas comme l'huissier se fait humble en sa présence, et obséquieux? Ne le blâmez point : cet homme-ci est un chef de service, et qui dirige l'une des divisions de ce ministère.

Cet homme, fort exact sans doute et fort diligent, n'est cependant jamais si exact et si diligent qu'un jour d'audience. Il a toujours des affaires graves, des affaires qui pressent et ne peuvent pas se remettre. Mais il n'en a ni le matin ni le soir, et les autres jours encore moins. Il n'y a pour lui qu'un seul courrier par semaine, et qui n'arrive que le même jour; il n'y a dans ce jour qu'un petit nombre d'heures propres à

son travail, et toujours les mêmes. C'est que de voir du monde et d'en être vu; de saluer et d'être salué à la ronde; de percer une grande foule avec des papiers à la main; d'entrer, rester, parler, faire attendre; de contraindre tant de témoins à réfléchir qu'on a peut-être du crédit et de l'importance; tout cela flatte l'orgueil, et peut n'être pas inutile. Demandez à ce scribe-là; il le sait bien, et l'a éprouvé.

Mais voici encore un nouveau venu. Quel intérêt l'attire dans cette maison? Vous avez beau vous faire petit, monsieur le duc, on sait que vous êtes grand. Vous avez beau vouloir qu'il n'y ait point de bruit, et que personne ne vous aperçoive ni ne se dérange, on se dérangera malgré vous, et votre présence fera grand bruit. Il n'y aura point de solliciteur si hardi qu'il prétende vous disputer le passage, et avoir accès avant vous dans ce cabinet. Seulement, on s'étonnera; car on ne soupçonnait point que le ministre fût en si bons termes avec vous, ni vous, monsieur le duc, avec le ministre.

Recueillez-vous; vous voilà face à face avec un seigneur, un vrai seigneur de souche et de lignée. Il ne lui manque que d'être prince, et d'être issu de race royale.

Celui-ci a, comme les autres seigneurs, des pa-

lais, des terres et des équipages : il leur ressemble en cela. Mais il a de plus qu'eux des fermes qu'il exploite, des constructions qu'il dirige, des bois dont il sait l'âge et le prix. Il a des comptes qu'il règle, une caisse dont il tient la clef, des affaires qu'il connaît à fond, des procès qu'il enseigne à ses procureurs. Il a des tablettes où il enregistre assidûment le cours de la rente et le profit que chaque jour de bourse lui a rapporté.

Il ne chasse point et ne va plus à la guerre. Le théâtre et la cour l'ennuient : on ne l'y voit point. Mais, en revanche, il a soin que ses fermiers paient, que ses locataires paient, que l'acheteur de ses bois les paie cher et exactement. Il sait quel jour et à quelle chambre seront plaidés ses procès. Il parle aux rapporteurs et aux juges; il fouille dans leur esprit, et pourrait vous dire de quelle manière ils opineront. Il vient à point nommé chez le président et chez le ministre. Il n'aura rien omis et rien négligé.

Il n'y a point de bourgeois plus attentif, plus exact, qui soigne mieux que lui son pécule. Il sait le tort que font aux plus grandes fortunes le désordre et la profusion. Il sait aussi que la richesse ne peut rester immobile, et qu'elle décline si elle cesse de croître. Il le sait, et n'a aucune répugnance pour l'accroissement. Ne

vous étonnez donc point qu'il aille et travaille, calcule et spécule, calcule encore et ne se lasse jamais. Cette application n'est que de la sagesse, et cet empressement, de la prévoyance. Préféreriez-vous qu'il laissât déchoir sa maison, et le nom qu'il porte, se flétrir dans la pauvreté?

Ne lui dites point ce qu'il doit faire; dites-lui seulement ce qui lui importe. Les grands dédaignent ces soins? tant pis pour les grands; il est grand aussi, et il les prendra. Un grand n'irait point en ce lieu; il ira : ne parlerait point à cet homme; il lui parlera : n'entreprendrait point cette affaire; il l'entreprendra. La cour exceptée, les autres grands ne demandent ni ne sollicitent, s'imaginant que cela est contraire à leur dignité. Celui-ci ne l'est pas moins qu'eux; mais il l'est d'une autre façon : il demande et sollicite en tout lieu et pour toute chose. Il demande par modestie, et sollicite par simplicité.

Mais faisons silence : le cabinet s'ouvre et le duc repart. Le ministre suit respectueusement et s'incline. Dites-moi pourtant, si cela est en votre pouvoir, lequel des deux se montre le plus empressé, le plus obséquieux, et le plus poli.

Quelques autres furent encore appelés. Mais il était nuit, et depuis long-temps; le maître d'hôtel en manchettes et en habit noir, s'avança :

« Monseigneur est servi, » dit-il. A ces mots, la foule murmura et se récria. Elle s'étonnait que le ministre ne dînât pas beaucoup plus tard, au moins ce jour-là, et qu'il parût fatigué d'une audience qui n'avait pas duré plus de sept heures.

DE PEYRONNET.



LA DESCENTE DE LA COURTILLE EN 1833.



On a peu écrit sur le carnaval, en France. Cette surprenante époque de l'année n'a point d'historien chez nous. Il est raisonnable de penser que la majestueuse gravité de nos moralistes aura craint de se compromettre en y touchant; et c'est, à mon avis, bien dommage. Car il y aurait de grands et curieux enseignements à

prendre dans un livre qui nous raconterait les carnavals de Paris, seulement depuis un demi siècle : depuis les joyeuses promenades aux Porcherons, sous le roi Louis XVI, nocturnes dévergondages, où des dames, comme la comtesse de Genlis, la princesse Potocka et de plus hautes encore, se vantaient d'avoir pris leur part de folie, déguisées en cuisinières; d'avoir, ainsi défigurées, fait la débauche avec des ducs en laquais et des laquais en ducs; d'avoir mangé populairement des pigeons à la crapaudine, du veau rôti et une salade de barbe de capucin; enfin, d'avoir bu, en vraies cuisinières, et sans faire trop laide grimace, chacune un verre ou deux de *sacré chien* tout pur! Certes, ce serait une plaisante occupation que d'étudier les préludes de la grande révolution dans ces visites incognito du seigneur à l'ouvrier, dans ces pique-niques de confuse et tumultueuse égalité, où les convives, en se reconnaissant, ne savaient qui devait le plus porter envie à l'autre : ce serait une chose étourdissante que de voir, durant ces cinquante années, revenir toujours au même temps, aux mêmes jours, cette même liberté du masque, cette même sécurité licencieuse du mardi-gras, à travers les orages sanglants et les pauvretés politiques du Directoire, les gloires du Consulat et de l'Empire, les désastres des

deux Restaurations, et les dévotes simagrées du règne de la Charte de 1814; car la République elle-même n'avait pu que suspendre, sans les abolir, les bruyantes folies du mardi-gras. Mais il n'appartient pas à moi, homme d'hier, qui n'ai vu que les dernières de ces cinquante années, d'entreprendre l'histoire de leurs carnavals. J'ai voulu seulement indiquer aux écrivains qui s'occupent de peinture de mœurs, une importante lacune à remplir; et c'est déja de ma part une assez grande témérité. Je reviens au titre de mon article, *la Descente de la Courtille en 1833*.

Tout le monde convient que depuis bien longtemps on n'avait vu la fureur de plaisirs, l'universalité d'orgies, qui ont distingué le carnaval de cette année. On a voulu savoir le pourquoi de cet empressement insolite à se réjouir, de cette faim, de cette soif frénétique d'amusements, de bruit et de cris, dont les temps antérieurs offrent si peu d'exemples, même celui où le *Catéchisme poissard* eut sa première édition. Chacun a dit les causes qu'il avait trouvées. Je n'en débattrai point la valeur; non que le principe d'où sont parties tant d'extravagances me soit indifférent : au contraire. Mais, pour en parler convenablement, il faudrait mettre le pied sur un terrain glissant, que l'éditeur du *Livre*

des Cent-et-Un nous a fort sagement interdit; ne voulant point, dit-il, faire de son entreprise un champ de bataille pour les guerres d'opinions. Ma tâche est donc tout simplement d'énumérer ce que j'ai vu d'effets produits par ces causes, de conséquences échappées à ce principe; et puis de les décrire, si je puis.

Or, voici ce que j'ai vu.

Mardi-Gras, à minuit, il faisait un temps abominable. La pluie, tombant à grande profusion depuis plus d'une heure, liquéfiait merveilleusement le sol des boulevarts et faisait luire leurs dalles, à la lueur du gaz, de cet éclat perfide qui appelle la confiance du piéton. J'essayai, n'osant aller plus loin, d'entrer au bal masqué du théâtre des Variétés. Mais vingt minutes d'attente et d'efforts inutiles me démontrèrent suffisamment la vanité de mon entreprise. Alors je réfléchis: et pensant qu'il valait mieux, pour mes projets du matin, me rapprocher le plus possible du faubourg du Temple, j'eus le courage d'aller, sans parapluie, que je n'aurais su comment tenir dans la foule; sans voiture, puisque cette nuit les voitures étaient devenues je ne sais quoi, jusqu'au théâtre du Cirque-Olympique. Arrivé là, j'eus honte de me regarder dans la masse de lumières qui éclairaient la façade de l'édifice. J'avais de la boue jusqu'au ventre, et

mon chapeau me pleuvait sur les épaules à l'instar de ceux que portaient ces pauvres grenadiers d'Arras, le jour où Junot conçut l'importante réforme de leur coiffure. Sous l'étroit appentis, soi-disant abri pour le public, que MM. Franconi frères ont pratiqué devant leur établissement, j'eus la simplicité de réclamer humblement une petite place que l'on me fit en rechignant, avec infiniment de raison; car ceux qui se trouvaient là-dessous s'étaient presque séchés, depuis une grande demi-heure qu'ils attendaient, et l'idée de sentir se presser parmi eux et se tordre un corps tout frais arrivant de la rue, leur donnait le frisson. A peine entré, j'eus grande hâte de sortir, car j'étouffais! et ce fut avec la violence peureuse d'un citoyen paisible qui, sans le savoir, s'est jeté au milieu d'une émeute, que je me mis à pousser des coudes et des poings pour fuir l'asile qu'un instant auparavant j'implorais comme une faveur.

Me voilà donc encore une fois les pieds dans la boue et battu par la pluie, la grande et large pluie, qui me déchirait la figure et me lustrait les habits mieux que tous les cylindres du monde. J'enrageais. Cependant je regardai autour de moi. Comme toute cette foule était calme et silencieuse! Des femmes, frêles créatures, aux épaules nues, la tête couverte d'un voile de tulle, ou

d'un foulard pour toute défense, livraient, sans se plaindre, leurs pieds chaussés de satin aux flaques d'eau qui les submergeaient. A côté d'elles, des hommes en pantalon blanc, en souliers de drap ou de velours, leur prêtaient généreusement un coin de manteau, dont la traîtresse doublure déteignait en bleu sur les corsages roses, en noir sur les corsages blancs. Un parapluie vert déployé sur la tête d'un arlequin versait l'eau verte de ses gouttières dans l'oreille d'une pauvre petite poissarde grelottante, et sur la fraise soigneusement empesée d'une grisette en habit de paillasse. C'était pitié que de voir tout cela, n'est-ce pas? Eh bien, pas un murmure contre ce temps inexorable, contre cette pluie si constante dans sa barbarie; pas un regret pour tous ces souliers perdus, pour toutes ces fraises, tous ces corsages, tous ces costumes tachés, mouillés, gâtés. Pas une frayeur de rhume, pas une idée funeste, pas un mot triste... rien! Un courage héroïque, une résignation admirable! Et si, de cette multitude inondée, une plainte s'élevait par hasard, elle était douce, honteuse, à peine articulée... C'était : —Mon Dieu, nous n'aurons pas de place, peut-être!

Le moyen de se trouver à plaindre au milieu de gens si affligés et pourtant si tranquilles! Néanmoins, comme la pluie commençait à me

gagner les os, j'entrai au café du théâtre. Une autre foule attendait là, foule bariolée, masquée, déguisée aussi; mais découragée, celle-là! malade d'impatience et de dépit, assise immobile à des tables dégarnies, n'ayant pas la force de se distraire, même en buvant.

Peu à peu cependant, le théâtre, gouffre immense, vint à bout d'engloutir toute cette multitude. Mon tour de passer n'arriva qu'à deux heures et demie.

Il y avait *treize mille francs* de recette.

M'y voilà donc. Je tends mon billet au contrôleur, M. Lapôtre, qui me dit en souriant d'un air de connaissance : —A droite.—Je vais à droite. J'essaie de me glisser dans la salle : impossible. Deux fois je reviens à la charge. Enfin, porté par un flux qui me pousse et m'enlève de terre, j'entre... Puis vient le reflux menaçant, irrésistible, qui me repousse et me jette au bas de l'escalier. J'y renonce, et je monte, non pas dans une loge, mais derrière une loge, car on s'écrasait en haut comme en bas.

Je vois le bal !

Où trouver des mots pour raconter un pareil spectacle? Il était là tout entier, ce peuple de masques, que j'avais vu à la porte, essuyant la pluie, se ployant au vent, sans dire un seul mot. Comme elle se payait amplement de sa longue

contrainte, la folle mascarade! Comme elle voulait regagner vite ses deux heures perdues! Il y avait de quoi devenir fou à la voir ainsi courir et prendre d'assaut toute cette salle, et dire : — Tout cela est mon domaine! tout cela est à moi! je suis chez moi, ici! A la porte les sergents de ville! à la porte les gendarmes! — A ceux qui n'ont pas vu le bal de Franconi, ce bal unique parmi tous les bals de la nuit du mardi-gras, je dirai : — Combinez dans votre imagination tous les bruits, tous les vacarmes que vous pourrez rêver; faites crier à la fois trois mille voix d'hommes et de femmes, non pas des voix de tous les jours, mais des voix de carnaval, triplées de vin, enflammées de punch; pressez autour de vous ces trois mille personnes, dites-leur de frapper toutes à la fois de leurs deux pieds sur le plancher mobile et creux d'une salle de bal; et quand elles auront crié, quand elles auront sauté à tout briser, à tout enfoncer, dites-leur de chanter, de danser et de battre des mains toutes encore et en même temps!... Alors vous aurez quelque idée de l'incroyable tapage, du tumulte indescriptible que mes yeux virent, que mes oreilles entendirent du haut de ce derrière de loge.

Car il y avait, pour faire danser tout ce monde, un orchestre formidable, un orchestre de chevaux, avec toute son artillerie de cymbales,

de trombones, de timbales et de tambours; cet orchestre était haut placé, au milieu de la scène, bien en vue de toutes parts, et il jouait continuellement... Eh bien, si j'ai pu soupçonner son existence, c'est que de temps en temps il me venait à l'oreille comme le vagissement incertain que pousserait un enfant nouveau-né, comme un lointain murmure de musette et de tambourin qui feraient danser des bergers à une lieue de moi; c'est que de temps en temps une rumeur fugitive m'arrivait sonore et douteuse, comme ces fanfares qui vous saisissent et vous arrêtent sur une montagne, lorsque la cavalerie passe au fond du vallon que vous dominez. Si j'ai dû croire que tout n'était pas danse et masques dans ce bal, c'est que loin, bien loin devant moi, à travers un voile de vapeurs et de poussière, brillaient par intervalles deux ou trois formes métalliques, comme celles d'un cor ou d'un ophicléide.

Et ne croyez pas que la majesté de cette grande salle de spectacle, avec sa somptueuse illumination de quarante lustres, avec son plafond de guerriers et ses piliers militaires en fer doré, fît opposition fâcheuse aux ignobles mouchetures, boueux résultats que l'assistance avait apportés du dehors. Non pas. Il y avait harmonie. Sous la tente du Cirque, glorieusement fati-

guée de vingt batailles, toute noire de la poudre brûlée au *siége de Saragosse*, à la *prise de Napoli*, à l'*assaut de Praga*, à toutes les prises d'armes de la *République*, de *l'Empire*, et des *Cent Jours*, tente promenée du mont Saint-Bernard aux buttes Montmartre, les danses marbrées et défrisées, aux pieds noirs et gris du mardi-gras, figuraient à merveille. Un nuage à l'odeur singulière, produit de toutes ces humidités condensées, affaiblissait favorablement l'éclat des lumières, et contribuait à l'ensemble du tableau qui, je vous jure, ne laissait rien à désirer.

Quelque chose de plus pittoresquement bizarre que les danseurs, c'était leur danse. Incapables de saisir la moindre mesure, le moindre motif des airs que l'impassible mécanique de l'orchestre envoyait se perdre dans leur foule, ils s'étaient arrangé une musique à eux, musique infernale et grotesque, dont une ronde obscène faisait la base, et que des cris, des exclamations, des jurons de toute sorte accompagnaient, à la grande joie des danseurs, aux applaudissements de la galerie. Cette contredanse diabolique n'avait qu'une figure, une seule; c'était une chaîne d'hommes et de femmes se tenant pêle-mêle par la main, dos à dos, côte à côte, face à face, n'importe; et cette chaîne courait tête baissée, en ligne oblique, perçant, brisant, renversant tout

ce qui gênait son foudroyant galop ; tourbillon immense qui entraînait et faisait tourner avec lui tout ce qu'il accrochait au passage, vous prenant par l'habit, vous tranquille, par le bras, vous désintéressé, vous triste, et vous forçant à rire, à courir, et à crier comme lui ; véritable trombe humaine enfin, à côté de laquelle une ronde du sabbat n'eût semblé ni plus animée, ni plus bruyante, qu'une simple galopade diplomatique. Le cœur me battait, la sueur me venait au front, à regarder courir cette effroyable tempête, jonchant le plancher de débris que sa fureur arrachait, tels que chapeaux, collerettes, et cravates, et châles, et mouchoirs, et manches d'habits, et manches de robes, qu'elle piétinait ensuite impitoyablement. J'avais peur de ces cris de joie enragée, si pareils à des cris de douleur et d'épouvante ; je voyais tomber des femmes, relevées à l'instant par je ne sais quelle puissance d'élasticité ; je voyais jeter des hommes sur d'autres hommes, lesquels revenaient en bondissant au point de départ comme une balle qui frappe le mur. Je me disais dans ma frayeur : — Si la chaîne allait se rompre!—et la chaîne se rompait, et tout tombait, tout se roulait confusément sous les pieds... Puis en un clin d'œil elle se renouait; la ronde interrompue, perdue pendant une seconde, rattrapait sa marche, retrouvait ses re-

frains grivois, et chacun repartait sain et sauf, sans blessure, sans accident! Quel spectacle!

Voilà pourquoi, au grand étonnement des personnes qui n'ont point vu ces bals, la police ne s'est point hasardée dans leur enceinte, du moins avec ses habits et les signes ostensibles de son ministère. C'eût été la plus grande joie de toutes pour les *malins* et les *poissardes*, ces rois et reines du mardi-gras, que de trouver là un sergent de ville en uniforme. Le voyez-vous à l'instant même pris, enveloppé, rivé par des mains de fer à d'autres mains non moins solides, et tourner, courir, danser malgré lui, l'épée au côté, tricorne en tête, lui que l'on aurait envoyé pour imposer l'ordre et commander la décence?

A cinq heures du matin, les musiciens, las de jouer pour leur propre agrément des contredanses et des valses qu'ils savaient par cœur, s'arrêtèrent tout court. La masse joyeuse fit de même; il n'y avait plus parmi elle un pied qui ne fût meurtri, une tête qui ne fût prête à éclater du tapage qu'elle avait fait et entendu.

A cinq heures du matin aussi, je sortis, brisé, n'en pouvant plus; car je n'avais pas, moi, pour braver la fatigue de cette vision étrange, pour résister au choc de cette joie furieuse, la fiévreuse inflammation de la mascarade aux nerfs d'acier, qui venait ainsi de dépenser en deux ou

trois heures plus de bruit et de mouvement qu'elle n'en dépensait en toute une nuit les autres années.

Il pleuvait toujours. Le café Hainsselin, au coin du faubourg du Temple, était déja plein de gens qu'à leur mine fraîche et reposée je jugeai avoir tranquillement passé la nuit dans leur lit. Ils venaient là pour assister à cette fameuse descente de la Courtille dont tout le monde parle à Paris et que trop peu de personnes voient, parce que, pour la voir, il faut se lever matin et n'avoir peur ni de la boue, ni des voitures, ni des injures. A la petite pointe du jour, je fis marché avec un cocher de citadine qui consentit fort généreusement à se mettre, lui et ses deux bêtes, à ma disposition pour la matinée *au prix ordinaire;* chose qui m'émerveilla et que je donne ici comme un titre de plus à la préférence que les citadines méritent d'obtenir sur toutes les autres voitures de l'espèce des fiacres. Je montai sur le siége à côté de ce brave homme, afin de ne rien perdre de ce que je voulais voir, et nous partîmes pour la barrière, au petit pas, car la file se formait déja.

— Ça sera brillant, dit le cocher. Quand on aurait fait le temps exprès, il ne serait pas mieux.

Il pleuvait à verse!

Nous passâmes la barrière et je fis arrêter au *Grand Saint-Martin*, la plus illustre maison de la Courtille, tenue par un membre de cette famille qui a su rendre son nom aussi populaire que celui de Ramponneau, la famille Dénoyez.

J'avais avec moi deux Parisiens, bons bourgeois, gardes nationaux et pères de famille, plus deux jeunes gens venus exprès de province pour voir le carnaval de 1833.

Lorsque nous nous présentâmes, tous cinq, pour passer entre deux barrières dressées dans la salle basse, comme celles que l'on voit devant les théâtres à l'heure de la queue, nous fûmes surpris de nous sentir arrêtés par un obstacle dont nous ne pouvions juger la nature, à cause de la foule qui nous avait précédés. C'étaient trois garçons marchands de vin, attachés à l'établissement, qui, les mains jointes, opposaient l'inébranlable rempart de leurs bras aux secousses que nous donnions, secousses terribles, à notre avis. J'avisai à ma droite une grosse jeune femme, à la mine réjouie, qui faisait faction, elle quatrième, devant un immense comptoir couvert de grands plats non encore dégarnis de gibelottes, de matelotes, de volailles rôties, gigots, longes de veau, haricots, salades, etc., de quoi donner à manger à tout un régiment; et je lui deman-

dai, comme elle me riait au nez sans façon, pourquoi nous ne passions pas.

— On n'entre pas, dit-elle, sans prendre quelque chose.

— Ah?

— Pardi! si nous laissions faire ces farauds de Paris, ils nous empliraient tout là-haut sans payer. Ça serait du propre!

— C'est juste, répondis-je; eh bien, qu'est-ce qu'il faut prendre?

— Combien que vous êtes de votre société?

— Cinq.

— Cinq? ça fait cinq litres.

— Alors, nous allons vous payer cinq litres. Mais nous vous demanderons la permission de ne pas les boire, vu que nous ne saurions guère comment emporter cinq bouteilles là-haut, à travers tant de monde.

—Ah! que vous êtes donc embêtants avec votre maladresse, allez! Voyons, payez-en trois et que ça finisse!

— Combien, trois litres?

— Trente sous.

— Les voilà.

— Laissez passer cinq bourgeois!

Après l'acquit de ce singulier droit de passe, nous montâmes l'escalier qui conduisait aux salons. C'est maintenant que la plume me tombe

des mains! c'est maintenant que je trouve l'explication de cette absence d'histoire du carnaval dont je me plaignais en commençant mon chapitre!... Comment, sans faire rougir, comment, sans rougir moi-même, dire ce que j'ai vu dans ce salon du premier étage, ce que j'ai vu plus haut, ce que j'ai vu par les portes entr'ouvertes des cabinets de société du *Grand Saint-Martin?* Chastes lecteurs qui lisez ce livre, pardonnez-moi, car je vais blesser votre pudeur; plaignez-moi, car jamais vérité historique, jamais couleur locale n'auront plus coûté à donner.

Dans le salon du premier étage, au milieu d'un double encadrement de huit rangées de tables encombrées de buveurs ivres, malades ou endormis, debout, assis ou couchés, un carré long, ceint d'une balustrade en bois, surmonté d'un orchestre, attira d'abord mon attention. Une quarantaine de masques y dansaient au son d'une musique sauvage, musique toute de cuivre, que chacun de vous a pu entendre en allant à Belleville le dimanche, ou mieux encore le lundi. Vous avez ouï parler dans le monde d'une fameuse manière de danser que l'on appelle *la chahut?* D'après tout ce que vous avez lu dans la *Gazette des Tribunaux* et ailleurs, de procès en police correctionnelle intentés à de pauvres jeunes gens pour avoir dansé *la chahut* à l'Er-

mitage, à la Chaumière, au Vauxhall, au Panthéon, etc.; d'après ce que vous savez de la scène scandaleuse qui déshonora pour toujours le premier bal masqué de l'Opéra, et qui dégoûta M. Véron de l'innovation qu'il avait essayée, au point de le faire revenir, lui, ce directeur si progressif, aux vieux errements de ses classiques prédécesseurs; l'idée de cette danse remarquable ne vous vient plus à l'esprit maintenant qu'associée à des images lubriques, obscènes, révoltantes? Eh bien, les quarante masques du *Grand Saint-Martin* dansaient tous la *chahut:* non pas cette *chahut* dégénérée, cette *chahut* à l'eau rose et petite-maîtresse des étudiants; mais la véritable, la primitive *chahut*, née du *fandango* des Espagnols et de la *chica* des Nègres. Ce que je vous dis là des père et mère de cette fille si libertine ne vous apprendra point grand chose, si vous ne connaissez d'eux que le *fandango* de l'Opéra, ou la chica de *Bug le Javanais;* mais demandez aux voyageurs d'Espagne et d'Afrique; et vous verrez! Quant à moi, je le déclare franchement, avant ma visite du mercredi des Cendres à la Courtille, je n'avais qu'une connaissance très-imparfaite de cet incroyable délassement; je n'avais vu *la chahut* jusqu'alors que modérée, modifiée, étranglée par la présence des gendarmes, gênée par la frayeur du corps-

de-garde : mais là, elle était chez elle, dans son boudoir, dans sa chambre à coucher. C'est là seulement qu'il m'a été permis de l'admirer hardie, déshabillée, nue!... Il y avait surtout un paillasse à carreaux bleus, jeune homme de vingt ans à peu près, souple et leste à faire plaisir, qui la dansait avec une grande cauchoise aussi souple, aussi leste que lui, affectant d'une façon ravissante la naïve ignorance d'une villageoise de Bacqueville ou des environs de Caudebec. C'était merveille de la voir sourire niaisement, s'abandonner indifférente et docile aux robustes étreintes, aux voluptueux mouvements de son cavalier; baisser un œil pudique, lorsque le genou en terre, le buste renversé, une main sur le cœur, l'autre je ne sais où, il lui faisait avec une si parlante pantomime l'aveu de ses transports et l'invitation de s'y livrer ensemble! C'était merveille comme ensuite elle se laissait enlacer par l'amoureux paillasse, comme elle lui obéissait, comme elle se fascinait de ses regards, comme elle suivait avec lui les combinaisons de cette danse passionnée qui met tout en scène, tout! depuis la timidité d'un premier aveu, jusqu'aux joies délirantes de la possession, jusqu'au dégoût de l'assouvissement, dernier acte, dernière figure qui consiste en un dédaigneux geste du pied suivi d'un brusque retour

en arrière! — Le paillasse et la cauchoise faisaient les délices du salon.

Autour de ce bal obscène et de cet orchestre, dont les musiciens, tout en jouant, tournaient le dos aux danseurs et regardaient dans la rue, régnait, comme je l'ai dit, un double cordon de tables non moins curieuses à observer, non moins dégoûtantes sans doute aux yeux du visiteur de sang-froid. Figurez-vous que depuis le dimanche précédent le salon n'avait cessé d'être plein, jour et nuit. En conséquence, c'étaient les mêmes nappes sur les tables, nappes souillées de toute espèce de souillures; c'étaient les débris d'os et de sauces renversées, de verres et de bouteilles brisées, de mille ordures infames, amoncelés depuis trois jours et trois nuits sur le pavé; car il eût été malhonnête de passer le balai entre les jambes de la pratique. Au milieu de cette fange, il y avait des hommes et des femmes se vautrant, dormant côte à côte comme dans leur lit; et des enfants qui jouaient en mangeant et buvant les restes de leurs père et mère. Il y avait au pied d'une table, vide en ce moment-là, une grande femme étendue ventre à terre, que l'on avait dérangée du pied en passant et dont quelque mauvais plaisant s'était amusé à relever les jupes. Il y avait..... mais il

me semble qu'en voilà assez?—Puis au comptoir de ce salon, une vieille femme, type de l'immobilité physionomique, qui semblait vivre là dans son élément, sur les nerfs et les poumons de laquelle cette hideuse atmosphère de vins et de viandes échauffés, de transpirations putrides, d'émanations nauséabondes, paraissait n'avoir aucune action!

De même au salon du second étage. De même, ou plutôt pis encore dans les cabinets de société.

Ah! de quel poids énorme je me sentis soulagé en passant de cet horrible foyer d'infection à l'air pur et vif, quoique mouillé, de la rue! comme je cherchai vite ma citadine n° 18, pour y grimper et me rejucher à côté de mon honnête cocher! C'était bien autre chose que le Cirque-Olympique, ce que je venais de voir!

La voilà enfin, cette descente de la Courtille! Elle vient! elle vient, avec toutes ses folies, avec son infini cortége de masques pâles et bleus de la nuit, avec ses deux mille voitures à la file, avec ses cent mille spectateurs qui la regardent ébahis et riants, en faisant la tortue de leurs parapluies qui dégouttent les uns sur les autres! Voici la voiture de lord S......., dont je pourrais hardiment dire le nom tout haut, car il ne le cache pas; la voici, cette belle voiture, avec ses

six chevaux anglais aux crins nattés par la pluie, avec ses trois piqueurs en habit de chasse, qui sonnent de superbes fanfares! Derrière elle, voyez cette diligence, la même qui a servi à MM. Franconi frères pour jouer *la Diligence attaquée, ou l'Auberge des Cévennes;* quatre chevaux la traînent, quatre chevaux dressés, que vous avez admirés cent fois dans l'arène du Cirque. Tout est comédien là, tout est acteur: voiture, chevaux, postillons et voyageurs. Sur l'impériale, il y a douze musiciens qui jouent l'ouverture de *Guillaume Tell.* Voyez plus loin cet homme à cheval, en costume du moyen-âge, une aumônière de velours à la ceinture; il s'arrête et jette à la multitude émerveillée des poignées de pièces de cinq francs; c'est un illustre étranger qui demeure sur la place Vendôme; lord Seymour et lui ont les plus beaux chevaux de Paris. Voilà encore une grande et riche voiture qui vient; dans celle-là, il n'y a que des dames; moins généreuses, mais plus galantes que le cavalier du moyen-âge, elles jettent à la foule des paquets de dragées... Bien! bien! baissez-vous, foulez-vous, traînez-vous dans la boue pour les ramasser! voilà justement ce que voulaient ces dames. Descendez encore. Voyez-vous un homme tout blanc des pieds à la tête, avec ce grand sac debout à côté de lui? c'est

un meunier; son plaisir est de lancer des poignées de farine dans toutes les voitures qui passent. Ce n'est point le masque le moins facétieux de la bande. Entendez-vous le succès de ses malices? Entendez-vous comme on éclate de rire, comme on bat des mains? Bon! voilà un passant qui se fâche contre lui. Il sortait d'un bal paré, en bas de soie, en gilet de satin, en cravate blanche, en claque... que diable venait-il faire à la Courtille? regardez comme la foule maligne épouse sa querelle; suivez de l'œil son claque qui saute, vole et disparaît... Maintenant, c'est lui que l'on saisit, que l'on bouscule, que l'on déchire... Ils vont le tuer, Dieu me pardonne!... non. Le voilà qui remonte en cabriolet, tête nue, le pauvre homme! et qui passe. C'était la première fois qu'il venait!

Comme tout ce monde plonge hardiment ses pieds dans la boue! Quelle désinvolture! quel abandon! quelle insouciance! — Fameux! fameux! dit mon cocher; depuis quinze ans que je roule par ici, je n'avais rien vu de pareil.

Il pleut trop fort cependant. Les masques n'ont pas le courage de sortir leurs têtes des voitures. S'il faisait beau, vous les verriez tous sur l'impériale, s'envoyer et se renvoyer le *Catéchisme poissard* et le *Vadéana* tout entiers. Mais c'est un horrible temps.

En voilà pourtant qui se moquent de la pluie. Debout dans leurs cabriolets à capote renversée, ils veulent jouer leur rôle jusqu'au bout; il n'y a pas de fatigue, pas d'enrouement qui tienne. Bouchez vos oreilles, mesdames! car vous êtes là aussi?... c'est bien imprudent à vous. Comme ils parlent bien, avec leur voix rauque et fausse! Comme ils sont fiers de la gaîté qu'ils excitent, des applaudissements qui les saluent! Comme ils regardent en pitié leurs pauvres confrères crottés qui descendent à pied, désolés d'avoir bu et mangé l'argent de leur voiture! Ils ont l'air bien riches, tous ces gens-là! Mais ce soir.... mais demain..... quand ils auront dormi..... quand ils s'éveilleront d'un lourd sommeil, prenant tout cela pour une suite de rêves bizarres; quand au costume d'or et de plumes succéderont l'habit râpé, la redingote maigrie d'avant-hier...... quand le tiroir de la commode, en s'ouvrant, ne montrera plus à l'œil que des reconnaissances du Mont-de-piété... Alors... — Bah! pas de réflexions tristes! Cela jure trop avec un spectacle si fou, avec ce Longchamp de la Courtille, admirable dédommagement des privations de douze mois. Laissons-les vivre encore une heure ou deux de cette vie somptueuse et libre. Laissons-leur une heure ou deux encore l'ineffable jouissance de tutoyer toute une ville et de lui dire des injures en face...

Aujourd'hui, les voilà rois, ces hommes... et c'est une si douce chose que d'être roi, même à la Courtille !

Arrêtons-nous un peu. Les voitures ne vont plus. Il y a encombrement. S'il vous plaît, nous allons descendre. Aussi bien, nous sommes aux *Vendanges de Bourgogne*. C'est ici qu'on a donné le banquet des sept-cents, l'un des préludes de la révolution de juillet. C'est ici que toute la garde nationale de Paris s'est réjouie de sa renaissance après les trois jours. C'est ici que les deux tiers des mariages parisiens se donnent rendez-vous au sortir de la mairie.

Entrons.... Que signifie ce vacarme? Il n'y a point de joie dans ces cris! Ces bouteilles, ces plats qui se brisent n'accompagnent point de refrains à boire!... On se bat là-haut!... on se tue, vraiment!... Qu'en dites-vous, M. Charlier?

— C'est une société qui s'amuse, répond le tranquille maître des *Vendanges*. Oh! je n'ai pas de crainte. Les gaillards paieront bien. Ils peuvent casser hardiment!

Heureux homme! Il en a vu bien d'autres. Toutes ces émotions-là sont usées pour lui. Il laisse faire maintenant et n'interpose son autorité de propriétaire que si la mine des tapageurs prévient mal en faveur de leur bourse.

Quant à nous qui sommes assez simples pour

nous inquiéter de ce carnage de vaisselle, allons voir.

C'est une troupe de corsaires, de galants corsaires à l'écharpe de soie, au pantalon rayé d'or. Ce sont des espagnoles, avec leurs yeux noirs, leurs basquines et leurs poignards. Qu'est ceci? Sous votre rouge et vos mouches, je vous reconnais, messieurs! vous êtes du grand monde, et du plus grand! Bravo! Voilà les beaux jours du carnaval revenus! voilà mon vieux carnaval du XVIII[e] siècle! voilà nos grands seigneurs en goguettes! car ce sont des seigneurs que vous voyez là; lord S******, dont tout à l'heure je vous montrais la voiture magnifiquement attelée, avec ses piqueurs et leurs fanfares; derrière lui, ce jeune homme si pâle, si fatigué, qui le retient et l'empêche de briser une porte, c'est le fils d'un pair de France; plus loin, cet homme à la physionomie si peu d'accord avec la scène terrible qui se passe, est un député : les autres sont barons, comtes, et même marquis. M. Charlier avait raison : ils paieront bien!

Mais les dames! Regardez-les furieuses, ivres de champagne et de jalousie; elles se prennent aux cheveux, elles s'égratignent, elles se mordent horriblement! On les sépare, on les arrache l'une à l'autre; en vrais corsaires, par exemple; à grands coups de pied, comme on fait dans la

rue aux chiens qui se battent.... Il faut que ce ne soient pas de bien grandes dames pour qu'on puisse les traiter avec si peu de façon.

Ah! je comprends. Vous avez voulu ressusciter le XVIIIe siècle tout entier, messeigneurs! Il vous faut des femmes qui se battent pour vous; qui mendient une caresse, un regard de leurs amants; qui vous tirent les bottes et vous lavent les pieds! et ces femmes ainsi résignées, ainsi amoureuses, ainsi jalouses, vous ne les trouvez que là où les trouve tout le monde. C'est dommage. La révolution a tout gâté. Vous rappelez-vous ce bon temps où les duchesses se battaient au pistolet pour un Richelieu?

Allons, empêchez donc celle-ci de tuer celle-là. Que gagneriez-vous d'honneur à la mort de ces femmes? Voyez-vous demain la tragique relation que vous en apporteraient les journaux?

Enfin la paix se fit. On bassina les contusions avec de l'eau fraîche; des baisers de feu demandèrent pardon pour les coups de pied. La Junon de cette affaire fut portée dans un fiacre et gardée à vue jusque chez elle; et le déjeuner s'acheva gaîment.

Voilà ce que j'ai vu. Je vous dirais bien ce que j'ai pensé; mais vous savez que cela m'est interdit.

Ces observations, qu'il m'a fallu adoucir en

les traduisant, de peur qu'on ne m'accusât de cynisme, je les ai retrouvées, toutes semblables, aux mêmes lieux, le jeudi de la mi-carême, comme une seconde édition du mardi-gras. Il faut l'avouer, cependant : c'était moins de bruit, moins de foule. Les masques étaient plus sales, leurs voix moins rauques, les mets moins recherchés, et les vins plus empoisonnés ; la noble fierté, la superbe insolence du mercredi des cendres, avaient fait place à une sorte de tranquillité, à une presque modestie mal justifiées par la différence atmosphérique, car il ne pleuvait plus. Au *grand Saint-Martin,* même affluence, même tapage, même genre de bal, même droit à payer pour entrer. Mais, à travers tout cela, perçait une tristesse quasi de bon ton ; on voyait les mains fouiller dans les poches, et sortir vides. C'est là tout le secret de ce défaut de ressemblance. Il n'y avait plus d'argent.

AUGUSTE LUCHET.





CHARLES X A HOLY-ROOD.



Plusieurs amis de la famille royale exilée, que leur dévouement a conduits en Écosse, ont publié des relations circonstanciées du séjour d'Holy-Rood. Ces récits ne laissent guère à désirer sur tout ce qui concerne les augustes proscrits, leur situation, leur genre de vie et leurs habitudes, dont nulle circonstance importante n'a troublé l'uniformité pendant les deux années de leur résidence dans l'ancien palais des Stuarts.

Il ne faut donc pas s'attendre à rencontrer, dans l'esquisse qui va suivre, une description que d'autres ont déja faite minutieusement, et qui se trouve répétée dans plusieurs ouvrages. On ne trouvera ici qu'un petit nombre d'observations impartialement recueillies, pour servir à combattre quelques préjugés de nature diverse qu'ont fait naître tantôt les calomnieuses assertions d'une haine injuste et délirante, tantôt les efforts mal raisonnés d'une louangeuse servilité.

Certes, tout ennemi de la famille royale, qui n'est pas un fou ou un scélérat, s'il eût été admis dans l'intérieur d'Holy-Rood, eût déposé sa haine. Leur adversaire le plus exalté, à quelque rang distingué de la société qu'il appartienne, n'eût pu apprendre à connaître les vertus privées que ces princes déployaient dans l'adversité, sans souhaiter d'avoir lui-même un père, un fils, une femme, une sœur, des enfants semblables à eux. D'un autre côté, ceux qui, par attachement, par devoir, ou par intérêt (car il est des situations politiques que l'intérêt bien entendu force de conserver après les désastres), ceux, dis-je, qui se sont faits les apologistes bruyants de cette famille, ont poussé l'exagération jusqu'à lui attribuer des qualités et des talents qui seraient plus que suffisants pour ré-

guer, même dans ces temps difficiles; sans songer que cet aveuglement du zèle, à l'égard de princes qui se sont subitement écroulés au milieu d'une armée fidèle et de provinces dévouées, doit diminuer la confiance due à la partie véritablement juste de l'éloge. Comme particuliers, les Bourbons de la branche aînée n'ont jamais mérité le moindre des outrages dont ils furent abreuvés; comme princes, le monde sait depuis long-temps qu'ils ne sont grands que pour tomber, et courageux que pour mourir.

Les écrivains dont je parle, entraînés par les sentiments de leur cœur, les ont épanchés à grands flots dans leurs descriptions élégantes; s'identifiant, en quelque sorte, avec le malheur qu'ils venaient de visiter, ils nous ont donné principalement le récit de leurs propres émotions : je ne les imiterai point; le spectacle d'une famille entière tombée du trône le plus brillant dans les misères de l'exil est par lui-même assez touchant, assez tristement sublime, pour qu'il soit inutile de surcharger ce tableau des ornements prétentieux du style élégiaque; rassembler des phrases sentimentales pour décrire une semblable infortune, c'est se placer, quelque talent qu'on puisse avoir, fort au-dessous de son sujet.

J'avais besoin de ce préambule pour éviter

qu'on me taxât de froideur. Il appartient peut-être de parler des Bourbons avec le calme convenable, à celui qui a défendu pendant quinze ans leur cause, et les a suivis dans l'exil; qui n'a jamais obtenu d'eux de faveurs ni de places, peut-être parce qu'il ne les a jamais trahis.

En quittant la France, Charles X n'avait emporté, de tant de grandeurs, qu'une somme à peine suffisante pour subsister modestement pendant quelques années. Le séjour de Lulworth était coûteux; le voisinage de la France permettait à une foule de voyageurs de s'y rendre; nombre d'entre eux ne venaient que pour solliciter du roi, au nom de services méconnus ou de services offerts, des secours que le malheureux monarque ne pouvait plus accorder sans se mettre à la gêne. Pour échapper à tant d'importunités et se soustraire à la dure nécessité de refuser, il demanda, et il obtint du gouvernement britannique la jouissance de l'asile qu'il avait déja long-temps habité pendant son premier exil.

La capitale de l'Écosse, où le palais d'Holy-Rood est situé, se trouve au même degré de latitude que Moscou; mais le voisinage de la mer y rend la température plus supportable. Édimbourg, sous d'autres rapports, est la résidence la plus agréable qu'un étranger puisse choisir

dans la Grande-Bretagne. Les arts libéraux y sont cultivés avec passion. C'est une ville grande, pittoresque, somptueusement bâtie. L'assiette du vieux Édimbourg est digne de remarque; à défaut de plan, j'ai cherché une comparaison qui pût en présenter l'image, et l'emblème des armoiries de ce royaume est venu naturellement me la fournir. Qu'on se représente, à l'entrée d'un vallon étroit et profond, formé par les montagnes de Salisbury et Carlton, un énorme lion à demi couché. Sa tête, qui fait face au soleil levant et domine la plaine, est un rocher à pic de trois cents pieds d'élévation richement couronné par le vieux château. A droite et à gauche, les maisons sont suspendues par ses flancs rapides comme les étages de sa crinière. L'épine dorsale est figurée par une longue rue qui, séparant les deux pentes opposées, part de l'esplanade du château et se termine à la Canongate, en face du portail d'Holy-Rood. Quant à la nouvelle ville, elle occupe le plateau et la colline de Carlton. Plus grande que l'ancienne cité, elle est supérieurement bâtie, et toutes les rues sont larges et bien alignées.

Cette ville, dans son ensemble, ne ressemble à aucune autre que nous connaissions. C'est un assemblage de monuments de tout âge et de tout genre, construits de belle pierre, avec un soin

quelquefois minutieux, et jetés de la manière la plus pittoresque sur d'âpres rochers, dans les creux des précipices, sur le penchant des vallons. De magnifiques ponts, des chaussées gigantesques réunissent entre elles les diverses parties de la cité. L'ancienne et la moderne y conservent sans altération leur caractère. Là, s'élèvent des maisons de onze étages, dont le plus élevé se trouve de niveau avec la grande rue dont nous avons parlé. Ici, à côté d'un péristyle grec, le luxe des boudoirs est abrité par des tourelles crénelées. A l'aspect de cette étrange ville, de cette variété d'édifices, de ces montagnes escarpées, de la mer, du ciel, on s'explique le génie de Walter Scott. Tout semble ici créé pour donner un corps aux pensées romanesques. On s'y promène à volonté sous les portiques d'Athènes ou dans des cloîtres gothiques, on y passe des sombres couloirs d'une habitation féodale aux salons fraîchement décorés des riches du jour, on quitte les modestes trottoirs des bourgeois du quinzième siècle, dont les pignons et les avant-toits sont encore bien conservés, pour se lancer sur les chemins de fer, merveilles de l'industrie contemporaine. On rencontre à chaque pas des objets moins précieux peut-être par la valeur qu'ils représentent que par les souvenirs qu'ils rappellent; la cou-

ronne d'or enrichie de pierreries, le sceptre et l'épée des anciens rois d'Écosse, retrouvés, il y a quinze ans, dans une chambre murée du vieux château; les meubles dont Marie Stuart faisait usage, la broderie qui occupa les derniers loisirs heureux de cette reine infortunée, la tapisserie que soulevèrent pour pénétrer chez elle les assassins de Rizzio, et le lit de damas cramoisi où elle reçut plusieurs époux si peu dignes de la posséder. On foule ici la cendre d'une longue suite de rois et d'une multitude de personnages célèbres; et pour dernière particularité bien digne de ce séjour tout rempli de mystérieuses traditions et de royales infortunes, on y voyait naguère les débris de la cour des Tuileries réfugiés sous l'ancien toit héréditaire de Jacques II.

Le palais d'Holy-Rood n'est qu'un cloître triste et froid, flanqué de tours aux deux extrémités de sa façade antérieure. Les appartements de Charles X, situés au premier étage, s'étendaient sur un des côtés du cloître et sur le côté en retour opposé à l'entrée principale. Après avoir traversé un vestibule conduisant à la chapelle, une antichambre, une galerie démeublée, une salle de billard, on entrait dans la salle à manger, pièce assez sombre, aux murailles nues, et où l'on ne voyait qu'une table ovale et des siéges.

De là, on passait dans un salon de vingt-cinq pieds en carré, donnant sur un petit terrain sans culture appelé jardin, et meublé comme le salon de campagne d'un bourgeois parisien. C'est dans cette pièce que se faisaient les réceptions d'étrangers, de onze heures à midi; le soir, toute la famille royale s'y réunissait après le dîner; les personnes de la suite et les personnes invitées étaient admises à ces soirées, qui finissaient vers dix heures. Monseigneur le duc de Bordeaux et Mademoiselle jouaient à de petits jeux; le roi faisait un whist; madame la dauphine travaillait avec les dames autour d'une table ronde; souvent la conversation devenait générale, et presque toujours intéressante; les journaux français et anglais du jour étaient lus et commentés. Parfois le roi et monsieur le dauphin passaient au billard, où ils jouaient ensemble quelques parties. Il n'y avait pas plus d'étiquette dans ces soirées qu'on n'en rencontre chez un gentilhomme qui vit dans sa terre.

A la gauche du salon, une porte conduisait dans une pièce intermédiaire formant le cabinet du roi. Sa chambre à coucher était située à l'extrémité de ce cabinet. On communiquait, de la chambre du roi, avec l'appartement du duc de Bordeaux situé au même étage, et donnant sur la cour. Le baron de Saint-Aubin occupait une

pièce à portée; l'appartement de Mademoiselle était à l'étage supérieur.

Le duc de Blacas, lorsqu'il se trouvait à Holy-Rood, avait la surintendance de la maison; en son absence, les détails de ces fonctions étaient suppléés par le baron de Saint-Aubin. La suite se composait d'environ quarante personnes, logées dans la ville, au voisinage du palais.

Les équipages du roi se réduisaient à une voiture de remise, louée au mois. Lorsqu'elle ne suffisait pas, on envoyait chercher un fiacre; trois chevaux de selle servaient aux promenades du roi et de madame la dauphine. Charles X, ayant bientôt renoncé au plaisir de la chasse, et ayant besoin d'exercice pour entretenir sa santé, faisait une ou deux lieues à pied chaque jour autour d'Holy-Rood. La table était abondamment servie, mais sans aucun luxe; on dînait en famille; le roi invitait ordinairement deux ou trois étrangers. Mais le nombre des couverts se limitait en tout à quatorze ou quinze au plus.

Telle était la médiocrité où le sort avait réduit cette famille, naguère entourée de tant de luxe et de splendeur! Nul regret, nulle trace de chagrin ne s'apercevait sur le visage de Charles X. Jamais un mot d'aigreur n'échappait à ces illustres infortunés. Madame la dauphine, qu'on a eu l'impudence de peindre comme une femme

vindicative et fanatique, était la douceur même; on eût cherché en vain sur cette figure de bonté et de résignation, l'apparence d'une fierté que son haut rang eût d'ailleurs suffisamment justifiée. Quant à M. le dauphin, il poussait si loin l'abnégation de tout ressentiment, qu'on l'entendit plus d'une fois rappeler avec complaisance les talents et la bravoure de quelques officiers qu'il avait comblés de ses faveurs, et qui avaient été des premiers à le trahir.

Ces vertus qui font le charme de la vie domestique, chacun a pu les connaître et les admirer à Holy-Rood. Elles ne suffisent point sans doute à ceux à qui le ciel imposa la terrible tâche de gouverner les hommes; le trait principal du caractère de Charles X, c'est l'indécision; de celui de M. le dauphin, une prétention à la finesse qui découragea plus d'une fois ses amis sans inspirer de confiance à ses ennemis; pour madame la dauphine, l'intensité de ses malheurs en ce monde l'a forcée de chercher un refuge dans la pensée d'un monde meilleur. Pieuse, quoique tolérante, elle sent elle-même que ses conseils seraient inutiles dans ce siècle d'incrédulité. Elle confond toujours, dans le bonheur qu'elle désire à la France, la religion avec la légitimité. Un trait suffira pour la peindre: lorsqu'elle apprit à Holy-Rood le pillage de l'ar-

chevêché, il lui échappa de dire : « Hélas! les « Français ne veulent plus de religion! voilà « donc enfin que je découvre pourquoi ils nous « haïssent! »

Madame la duchesse de Berri était une sorte d'être à part dans la famille royale. Jeune, vive, pleine de regrets, de désirs, d'espérances, elle ne pardonnait pas qu'on l'eût empêchée de se présenter aux Parisiens le 30 juillet 1830, pour réclamer d'eux le trône de son fils. Confiante dans son courage aventureux et dans la fortune pour se refaire un avenir, ses dépits et ses projets ne concordaient guère avec la résignation calme de madame la dauphine, ni avec la prudence habituelle du roi. Elle ne put supporter que quelques semaines la monotonie du séjour d'Holy-Rood; la rigueur du climat paraissait d'ailleurs altérer sa santé; elle se rendit aux eaux thermales de Bath. C'est là que quelques spéculateurs politiques vinrent l'entourer, s'en saisirent en quelque sorte, comme d'un gage pour la sûreté de leur fortune future, et la décidèrent à emprunter des sommes considérables sur les propriétés qui lui restaient, pour fournir aux frais de l'expédition projetée. La duchesse fut amenée à Londres, où devaient se prendre les derniers arrangements relatifs à cet emprunt. On la cacha dans une petite maison, et nul Fran-

çais, hors ceux du comité qui l'entourait, ne put savoir ce qu'elle était devenue, jusqu'au jour de l'embarquement.

L'annonce du départ de la duchesse fut reçue à Holy-Rood avec une sorte d'effroi. L'expédition qu'elle allait entreprendre était considérée comme une haute imprudence. Se jeter en France pour y déterminer une insurrection, sans armes, sans argent, sans espoir de secours d'aucune puissance européenne; se livrer aux hasards de promesses inconsidérées, faites par quelques hommes sans influence et sans ressources; compter principalement sur la défection d'une armée déja recomposée en partie, et tout émue encore de la précédente défection où l'abandon inopiné du roi l'avait précipitée : c'était, aux yeux des exilés d'Holy-Rood, former une entreprise dont le succès aurait à peine justifié la témérité, et ce succès même était regardé comme impossible. D'autres motifs de crainte, qu'il est permis de rappeler aujourd'hui, troublaient aussi le cœur du vieux monarque. On se défiait de la vivacité de la duchesse, de son tempérament de feu, du caractère libre et ardent qui, sans pourtant l'entraîner elle-même à braver les convenances, pouvait autoriser les objets de sa confiance et de son affection à les franchir à son égard. On prévoyait plus d'un désastre, on redoutait plu-

sieurs sortes de malheurs. La malheureuse princesse devait les éprouver tous. Le duc de Blacas fut chargé de la suivre et de s'opposer, autant qu'il le pourrait, à l'influence dangereuse de ses conseillers; mais la résolution de la duchesse se trouvait trop conforme à ses goûts et à son caractère. Bientôt la position de M. de Blacas auprès d'elle ne fut plus tenable; il revint sans avoir rien obtenu, au grand déplaisir du roi.

Charles X n'a jamais approuvé les projets de guerre civile. Quand on lui en proposait, il ne manifestait pas cette aversion que ses flatteurs lui attribuent; il répondait simplement que dans les temps où nous sommes, la guerre civile est difficile à entreprendre et impossible à soutenir. Il était roi, il connaissait le secret du gouvernement; il savait que toutes les forces du royaume étant aujourd'hui centralisées, les provinces ne peuvent se soustraire au pouvoir du télégraphe et du budget, et qu'il n'y a qu'une défection éclatante de la part de l'armée qui puisse favoriser un second 20 mars. Les émeutes dans la capitale fixaient plus particulièrement son attention. Mais depuis les 5 et 6 juin, il parut cesser d'en craindre, ou plutôt d'en espérer le succès.

Quant à la guerre étrangère, Charles X n'en pouvait supporter l'idée. Jamais il ne lui vint en

pensée de réclamer l'intervention armée des autres souverains. Il pensait qu'une troisième invasion de la France, si elle pouvait avoir lieu, aboutirait à des désastres incalculables, au morcellement du pays. Peut-être sentait-il qu'il ne pouvait revendiquer les secours de ses alliés, en vertu des traités de 1815, lui qui, pendant son règne, avait essayé de soustraire son propre gouvernement au joug de ces traités. Sous le ministère Polignac, il n'était question de rien moins que de reporter la France à ses limites naturelles, et de lui donner un haut degré de prépondérance en Europe, au moyen d'une propagande catholique secrètement organisée. On embarrassait l'Angleterre en promettant de l'appui et des secours aux catholiques d'Irlande, et ce fut la découverte de cette négociation qui força le duc de Wellington à les émanciper. On encourageait le clergé de la Belgique dans le projet d'insurrection qui éclata plus tard. On travaillait à former en Italie une ligue contre l'influence de la maison d'Autriche. On avait excité par ces manœuvres les plus vives défiances à Londres, à La Haye, à Berlin, à Vienne, à Turin. Il était peu probable que ces cabinets voulussent consentir à restaurer pour la troisième fois un gouvernement qui s'était placé à leur égard dans un

pareil système d'hostilité, à moins d'exiger de lui, pour la suite, des sacrifices ruineux, des garanties trop humiliantes.

Il faut se placer sous ce point de vue pour apprécier la politique qu'on suivait à Holy-Rood. Avec les gouvernements étrangers, peu ou point de rapports. Avec l'intérieur, plusieurs correspondances dont les auteurs variaient de plan, de principes, de vues. On accueillait tout; on répondait à chacun selon son goût et sa manière de voir. On s'attachait à ne blesser, à ne décourager aucune opinion, dans l'incertitude où l'on était de l'opinion qui serait la plus utile.

D'excellents royalistes écrivaient pour mettre aux pieds du roi, avec le plus louable désintéressement, leurs cœurs, leurs bras et leurs fortunes. Si l'on en venait à chercher les moyens d'utiliser ces offres généreuses, il se trouvait que ces braves gens n'avaient ni influence, ni fortune, et que leurs bras étaient vieux.

D'autres envoyaient des plans de conspiration qui embrassaient les trois quarts de la France, et des listes de noms la plupart inconnus. Ils se chargeaient, disaient-ils, de faire proclamer Henri V dans tout le royaume, pourvu que Charles X leur envoyât d'avance assez d'argent.

Des personnages qui figurent encore aujourd'hui sur la scène politique faisaient remettre,

avec beaucoup de précaution, leurs offres de service. Il est à remarquer que ces notes arrivaient chaque fois que l'émeute grondait, ou que les nouvelles du dehors menaçaient d'une guerre prochaine. Ces offres n'étaient point aussi nettement exprimées que les précédentes. Elles renfermaient toujours des conditions, dont la principale était de ne confier à nul autre qu'à leurs auteurs la direction du mouvement, de promettre d'approuver les mesures qu'ils prendraient, et surtout de leur assurer les portefeuilles de la nouvelle restauration; eux seuls, disaient-ils, connaissaient la France et les moyens de la *mater*.

Dans quelques missives d'un genre différent, de vieux serviteurs exposaient avec complaisance les fautes que le roi avait commises, selon eux, pendant son règne, et ils terminaient par lui offrir des conseils, pour le cas où il reprendrait le trône. Quelques-uns, irrités du long oubli où l'on avait laissé leurs anciens services, se permettaient d'amers reproches, sans pitié pour une infortune dont la vue devait suffire à désarmer le plus juste ressentiment. On recevait les unes et les autres avec une parfaite indifférence. Quelques réclamations, à force d'audace, obtinrent néanmoins plus de succès.

Une personne écrivait de Paris, à un des ser-

viteurs du roi : « Je me dispose à publier un ouvrage qui contiendra le récit de plusieurs actes secrets du gouvernement de Charles X ; vous savez que les fonctions que j'ai exercées m'ont permis de connaître beaucoup de choses ; la révolution de juillet m'a ôté mes places, mes pensions ; le public aime le scandale, les libraires l'achètent fort cher ; j'en ferai, à moins qu'on ne consente à me faire tenir ici trente mille francs dont je ne puis me passer. » Si ce ne sont pas là les termes exprès de la lettre, je suis sûr du moins de ne pas en avoir altéré le sens. L'auteur de cette lettre avait été employé sous la restauration, il avait reçu plusieurs faveurs des deux derniers monarques ; on capitula. J'ignore quelle somme fut envoyée ; ce que je sais, c'est que la personne qui servait d'intermédiaire réussit dans sa mission ; l'ouvrage menaçant ne fut pas publié.

Parmi les offres de service qui parvenaient à Holy-Rood, quelques-unes méritent d'être citées par leur bizarrerie.

Un héros de juillet, fameux dans les fatales journées, irrité de n'avoir pu obtenir quelque emploi, se proposait pour rallier tous les républicains de ses amis à la cause d'Henri V, et terminait sa lettre en annonçant qu'il se rendrait lui-même au rivage et qu'il poserait la planche de

débarquement sous le pied de l'héritier légitime de la couronne.

Un personnage qui a long-temps figuré sous l'Empire, avait envoyé en Angleterre un agent fort actif, qui offrait à-la-fois ses services à Holy-Rood, à madame la duchesse de Berri, et aux héritiers de Napoléon; pendant ce temps, le personnage dont il s'agit négociait à Paris avec les républicains. Le résultat de cette quadruple diplomatie a été d'obtenir un emploi dans le gouvernement de Louis-Philippe.

Déja, dans leur premier exil, les augustes habitants d'Holy-Rood n'avaient eu que trop d'occasions d'apprécier à leur juste valeur les offres, les plans, les réclamations dont une restauration projetée fournit le prétexte à une foule d'ambitieux et d'intrigants. Blasés, en quelque sorte, sur tous les sentiments qu'on venait leur manifester, l'intérêt obligeant qu'ils témoignaient n'était guère que l'effet d'une politesse exquise. Malheureusement ils confondaient dans cette indifférence les dévouements les plus purs, et ils ne paraissaient pas avoir fait de grands progrès dans l'art de connaître les hommes, art dont l'ignorance avait été la cause de leurs chutes réitérées.

Au surplus, pour qu'on eût pu accueillir ces propositions, en tirer parti, et leur imprimer

une direction utile, il eût fallu que le point politique le plus important, celui qui touche au droit de légitimité, fût avant tout éclairci et proclamé.

Ceux qui ont publié qu'il existait un accord unanime dans la famille royale et parmi ses conseillers sur la manière d'envisager la situation présente du droit à la couronne, n'ont pas connu toute la vérité, ou bien ils ont voulu en dissimuler une partie dans des vues politiques particulières.

Pendant son séjour à Holy-Rood, Charles X a adressé aux principales cours de l'Europe une confirmation de son abdication de Rambouillet; mais, outre que cette confirmation, déclarée *libre*, fait assez pressentir que l'abdication de Rambouillet fut toujours considérée comme *forcée*, et par conséquent comme nulle, Charles X, dans ce dernier acte, se réserve expressément la régence du royaume.

D'un autre côté, M. le dauphin s'est positivement refusé à donner une semblable déclaration. « Je ne signe rien, disait-il, non pour « contester à mon neveu une couronne que je « suis loin de lui envier, mais, au contraire, « pour la lui conserver, dans le cas où les sot- « tises que l'on fait en son nom pourraient un « jour rendre ma réapparition nécessaire. »

Enfin, quant à madame la duchesse de Berri, on remarquait que nulle loi, nul précédent historique ne l'autorisaient à se croire régente du royaume pendant la minorité de son fils. L'abdication de Charles X n'avait-elle pas été conditionnelle; et d'ailleurs où trouverait-on des états-généraux légitimement convoqués pour reconnaître Madame en cette qualité?

Cette incertitude, manifestée par les maîtres, était une source de discussions pour les serviteurs: ceux du roi, ceux du dauphin, et ceux de monseigneur le duc de Bordeaux, dissertaient gravement entre eux sur leurs prétentions respectives au titre de maison royale. Mais, il faut le dire, tout se passait en dissertations. La famille royale, sincèrement et patriarcalement unie, ne semblait attacher à ces idées qu'un faible degré d'intérêt. Soit que ces malheureux princes considérassent la couronne comme impossible à recouvrer, soit qu'ils l'envisageassent comme peu désirable, on eût dit qu'ils discutaient à son sujet comme s'il se fût agi d'un point de droit historique étranger à eux. Un seul sentiment les réunissait tous: c'est que les droits à cette couronne devaient un jour se réunir sur la tête de Henri V, et qu'il fallait l'élever de manière à supporter dignement cette haute destinée, dans le cas où la Providence l'y appellerait.

C'est ici le lieu de parler de l'éducation de ce jeune prince; M. le baron de Damas la dirige; on a dit de lui quelque bien, et beaucoup plus de mal. Il me semble, d'abord, qu'on a attaché trop-d'importance aux fonctions qu'il exerce. Pour que le caractère du gouverneur ait une influence décisive sur celui de l'élève, il faudrait que tous deux vécussent presque isolés. Peut-être, dans la pompe des Tuileries, les entraves de l'étiquette eussent-elles contribué à produire cet isolement; mais, dans la liberté privée de l'exil, les distractions de toute espèce préviennent cette sorte d'intuition de l'homme sur l'enfant. A toutes les heures de la journée, monseigneur le duc de Bordeaux reçoit des impressions nouvelles et variées. Il en reçoit de ses instituteurs, de ses maîtres, de ses valets de chambre, des étrangers qui l'approchent; il en reçoit de la sollicitude paternelle de son aïeul, de la douce piété de sa tante, de l'aimable intimité d'une sœur jeune et spirituelle; il en reçoit de ses études, de ses exercices, de ses voyages, de ses souvenirs, du malheur, enfin; car il est d'âge et d'intelligence à le sentir. C'est l'ensemble de toutes ces impressions qu'il faudrait embrasser pour tirer des inductions plausibles sur le profit qu'il doit recueillir un jour de l'éducation qu'on lui donne.

Au surplus, si M. le baron de Damas n'a pas des idées fort étendues, son caractère est ferme et droit. On doit le louer de plusieurs choses : il s'attache à empêcher la flatterie de s'approcher de son élève; il exige de tout ce qui l'environne de la franchise et même de la gaîté. Enfin, il s'empresse d'admettre auprès du jeune prince, et dans la confidence de son éducation, tout étranger, et surtout tout Français qui le demande, et dont les vues ne se bornent point au désir de satisfaire une impertinente curiosité.

L'emploi de M. de Damas a été envié, et même réclamé pour quelques-unes de ces personnes qui se disent courtisans du malheur, et qui pourraient bien n'être que les courtisans d'une grandeur future, espérée faute de mieux. Mais il est permis de douter que ce gouverneur puisse être remplacé d'une manière avantageuse au jeune prince. Parmi les notabilités de l'époque actuelle, qu'on pourrait désigner à cette tâche importante, en est-il qui offrissent de suffisantes qualités? Serait-ce à ceux qui ont contribué, par leurs conseils intéressés ou par leurs défections calculées, au renversement du trône de Charles X, qu'il appartiendrait d'enseigner à son petit-fils l'art de relever ce trône et de le conserver? Pourrait-on se fier à des hommes à système, à cette époque où tous les systèmes ont échoué?

Non : tout doit se borner à faire du jeune prince, à tout événement, un homme instruit sans pédantisme, franc sans indiscrétion, courageux sans folie. Dans ce siècle, où tout prouve la nécessité d'un pouvoir fort pour contenir les éléments anarchiques que les sophistes ont introduits dans la société, et où la ruine de toutes les anciennes institutions ne laisse de force au pouvoir que celle qu'il peut tirer des armées, ce qu'on doit désirer dans le roi d'une nation telle que la nôtre, ce sont les qualités militaires avec tout ce qu'elles peuvent comporter de générosité, de lumières, de prudence et de justice; or, rien ne manque à ces conditions dans l'éducation qu'on donne à monseigneur le duc de Bordeaux : ni les méthodes de la part des maîtres, ni les dispositions de la part de l'élève.

M. Barande, un des hommes les plus instruits qu'on puisse rencontrer, inculque au jeune prince, avec une admirable précision, les données de l'histoire combinées avec l'ordre chronologique et la géographie. L'abbé de Méligny lui expose avec simplicité les dogmes de l'évangile; d'Hardivilliers lui inspire le goût et la connaissance des beaux-arts. Les premiers éléments du métier de la guerre forment le sujet de ses récréations et de ses jeux. Le jeune Henri monte à cheval, s'exerce à l'escrime, tire le pistolet,

parle et écrit plusieurs langues. Sa mémoire est des plus heureuses, son discernement est au-dessus de son âge; la distribution régulière de ses exercices lui impose des habitudes d'ordre et de travail. Sa santé, surveillée par le docteur Bougon, est robuste, et son corps agile. En un mot, c'est un enfant intelligent, spirituel, vif, et pourtant raisonnable. Il n'est point de mère qui ne s'en glorifiât, point de père dont il ne comblât tous les désirs. Après avoir tracé ce portrait, qu'on ne s'attende pas que j'imite ici l'enthousiasme de ceux qui se sont plu à recueillir et à publier ses moindres paroles; il en est même qui, dans leur extase maladroite, ont été jusqu'à lui prêter leurs propres niaiseries.

A l'aspect de cet enfant royal, proclamé dès sa naissance monarque futur d'un grand empire, et commençant son adolescence dans le bannissement, une réflexion se présente: Pourquoi est-il né?

S'il ne fût pas né, la France probablement n'eût pas été troublée. Les partisans de la branche cadette, sûrs d'arriver un jour, eussent pris patience; les républicains de juillet n'eussent pu pénétrer par la brèche ouverte entre les orléanistes et les royalistes de la défection. Son aïeul et son oncle eussent pu mourir sur le trône.

S'il ne fût pas né, et que pourtant la double

abdication fût devenue indispensable, Louis-Philippe serait aujourd'hui le monarque le mieux affermi parmi ceux de l'Europe; car en lui se trouverait résolu le grand problême de la réunion du fait et du droit, de la légitimité et de la force.

S'il ne fût pas né..... mais il est né! et il grandit, et en lui se développent tous les caractères du rajeunissement de sa race. Dans ce siècle de tribulations et de merveilles, qui pourrait sonder les abîmes de l'avenir?

Voilà ce qu'on disait à Holy-Rood, et l'on ajoutait: « N'est-ce pas M. Odilon-Barrot qui, dans le salon de Rambouillet, en signifiant à Charles X le dur décret d'exil, prononça ces propres paroles: « Sire, conservez bien ce royal enfant: il im-« portera un jour aux destinées de la France! »

Le Comte ACHILLE DE JOUFFROY.





LA BOURSE.



Je suppose que vous êtes étranger ou de province, ce qui est la même chose pour ma supposition. Vous êtes venu à Paris, dans cette capitale des arts et de la civilisation, et c'est la première fois. Artiste, vous courez au Louvre, à Saint-Germain-l'Auxerrois, s'il n'est pas démoli, ou à l'hôtel de Cluny, rue des Mathurins; industriel, vous visitez les belles manufactures du faubourg Saint-Antoine et du Gros-Caillou; naturaliste, vous allez au Jardin des Plantes; savant, à la

Sorbonne et aux bibliothèques; solliciteur, c'est aux ministères et à la chambre que vous vous faites conduire; curieux et désœuvré, vous avez les spectacles, les cafés, le bois de Boulogne, les Néothermes de la rue Chantereine, etc., etc.... Que si, par le hasard de votre condition, vous vous trouvez tout simplement rentier, ou même financier et quelque peu économiste, ou bien encore badaud au suprême degré, alors vous demandez la Bourse : « Où est la Bourse? »

Pour continuer mon hypothèse, j'imagine que cette information vous l'aurez prise vers 1824 ou 1825, au Palais-Royal, par exemple. On vous aura dit : « Suivez la rue Vivienne tout droit, « puis faites un coude à la hauteur de la rue des « Colonnes pour arriver à Feydeau; de là et sans « peine vous trouverez la Bourse. » Et vous, d'aller, de marcher, d'arriver rue Feydeau, puis de lever les yeux en l'air et de chercher un édifice, un hôtel, quelque chose enfin qui approche de l'idée que vous n'aurez pas manqué de vous faire de la Bourse. Quel désappointement! il n'y a là que des maisons étroites et sombres, rien que des boutiques étranglées, que des portes équivoques, la plupart à allées. — Cherchez bien pourtant : l'une de ces portes, la plus noire, la plus malpropre, la plus infecte de toutes, ce sera l'entrée du sanctuaire.

Et en effet, jusqu'en 1826, que fut ouvert le magnifique temple moitié grec et moitié romain que nous admirons aujourd'hui, les habitués de la Bourse n'avaient pas d'autre lieu de rendez-vous que le hangar d'un charpentier qui s'ouvrait, d'un côté, par un couloir horriblement boueux, et de l'autre, sur l'égout de la rue Notre-Dame-des-Victoires. A dire vrai, et jusqu'à notre temps, le dieu ou le démon du négoce et de l'agiotage n'avait pas eu de demeure plus imposante et plus agréable. En outre, partout où il a porté ses pénates, il n'a pas fait long bail. On n'a jamais songé à abolir son culte, mais on lui a souvent disputé la jouissance d'un temple. Il semble qu'il y ait eu dans l'instabilité et le provisoire de ses habitations, un je ne sais quoi d'incertain, de mobile et d'aventureux, en harmonie parfaite avec la condition de ceux qui les fréquentent.

Le commerce est de tous les pays, et il sera de tous les temps, je l'espère; mais la Bourse et son jeu, avec toutes leurs significations sous-entendues et la plupart de celles qu'on précise, est d'invention moderne. Pour nous autres Français, c'est une importation étrangère comme l'imprimerie et la vapeur, avec lesquelles on pourrait au besoin lui trouver plus d'un rapport. La Bourse est, pour le monde des intérêts maté-

riels, ce que l'imprimerie est pour celui des intérêts intellectuels et moraux. Elles établissent et entretiennent entre les nations comme entre les individus un lien salutaire et utile. N'est-il pas vrai aussi que par la combinaison économique et fictive du crédit et des échanges, ce que l'on appelle les *opérations de Bourse* finira par rendre inutile et annuler l'emploi de l'homme-accessoire, de l'homme-machine, résultat philantropique en possession duquel la découverte de la vapeur nous a mis depuis longtemps.

Voyez en effet si, comme je le crains, on ne pourrait pas, au moyen de cette merveilleuse invention, tenir les livres, même en parties doubles. Pour cela il suffirait d'une mécanique ingénieuse que découvriront, j'en suis sûr, quelque Wilson ou Perkins en herbe, laquelle mécanique disposerait les chiffres, effilerait la plume, puiserait l'encre, tournerait le folio. On aurait soin de chauffer le tuyau, et tout serait dit.

Au seizième siècle il n'y avait pas encore de Bourse proprement dite en Europe; on n'y trouvait que des comptoirs de commerce, à Venise et à Anvers, par exemple. — L'agiotage, un beau jour et le même jour peut-être, naquit à Amsterdam et à Londres. C'était vers 1690. L'Angleterre sortait de ses dissensions intérieures, et son com-

merce prenait aux Indes une singulière extension. Les agioteurs parurent nécessairement en même temps que les premiers billets, et les joueurs au moment du premier emprunt. Law fut, ce me semble, un éclatant produit de cet esprit mercantile et spéculateur qui s'était emparé des Anglais. Cet Écossais madré, qu'on nous a dépeint comme un homme doué de facultés supérieures, ne se sentit pas les coudées assez franches dans son pays, il vint en France, à Paris, ville novice encore, où il ouvrit, sous les auspices du régent, une véritable Bourse rue Quincampoix. Vous voyez qu'alors il ne s'agissait pas, comme aujourd'hui, d'un temple grec, d'ornements attiques, de chapiteaux corinthiens; on s'établissait, pour spéculer, au beau milieu de la rue malsaine et boueuse; c'est tout au plus s'il se trouvait là quelque échoppe pour le cas de pluie; la précipitation des nouveaux industriels ne songeait pas même à se donner un hangar pour abri. Les transactions se faisaient de gré à gré et verbalement; un petit bossu prêtait son dos, devenu historique, et c'était le bureau improvisé sur lequel se confectionnaient les engagements. Pauvre agiotage! il n'a reçu des règles et une organisation que de nos jours. Faute des dehors de bienséance qu'on lui a donnés si libéralement depuis, un provincial ingénu n'aurait

pas manqué de prendre l'agiotage désordonné de la rue Quincampoix pour un brigandage grossier et hideux; même au milieu des sales orgies de la régence, ceux qui s'étaient enrichis par ces spéculations étaient regardés de travers. Aujourd'hui, grace aux formes qui sanctionnent l'acquisition de telle ou telle fortune indistinctement, toute opulence acquise à la Bourse est honorable. C'est là sans contredit le plus salutaire progrès que pouvaient faire nos mœurs et nos idées, et elles n'y ont pas manqué. L'art, de son côté, s'y est montré docile aussi. Autrefois il ne s'employait qu'aux petites maisons des grands seigneurs, des abbés et des comédiennes; dans ses intervalles de loisir seulement, et par manière de distraction, il jetait dans les airs quelque beau monument, la colonnade du Louvre, par exemple, ou bien les Invalides et quelques églises encore, comme Saint-Roch et Sainte-Geneviève; maintenant il est bien plus moral et bien plus utile, il bâtit, il orne, il sculpte, il peint la Bourse. A le juger d'après son passé, qui pourtant eût jamais auguré à l'agiotage le présent dont il jouit? La banqueroute avait été le dénoûment du système de Law. Cela ne tua pas l'agiotage, bien au contraire. Jusque-là on ne l'avait accepté que comme une mode, depuis lors on l'accueillit, on l'établit comme une cou-

tume. Il ne restait plus qu'à l'instituer, c'est ce qui eut lieu. — Par un décret du conseil du roi, en date du 24 septembre 1724, la Bourse reçut une existence et une dénomination officielles. On l'appela *Place de change*. Les agents-de-change se réunissaient de midi à une heure dans une des ailes de l'hôtel Mazarin. Jusqu'à la révolution la Bourse ne subit que quelques déplacements imperceptibles et passagers. Quand vint la terreur, elle fut, comme toutes les grandeurs du temps, persécutée, frappée, démolie. On la chassa de son palais comme on avait chassé Louis XVI de Versailles et des Tuileries. Ainsi traitée, la Bourse alla s'établir aux Petits-Pères, dans l'église même. Les anciens chrétiens convertissaient les basiliques romaines, leurs Bourses ou Bazars, en églises. Pendant la révolution, le contraire eut lieu. Les négociants, les agioteurs firent d'une église leur rendez-vous commercial. La foule des vendeurs ou acheteurs de rente inonda la nef et les bas-côtés; les commis et préposés eurent entrée au chœur, les agents-de-change siégèrent dans l'obride en guise de vicaires, et leur syndic tint la place du curé. Bonaparte, qui rétablit tous les cultes, relégua celui-ci aux galeries de bois du Palais-Royal. Enfin, quand Louis XVIII remonta, selon l'expression du Moniteur du temps, au trône de ses

pères, la Bourse, par des raisons que je ne saurais dire, abandonna le Palais-Royal pour la rue Feydeau, qu'elle n'a plus quittée que pour la magnifique demeure où nous la voyons présentement.

Et d'abord, je trouve dans ce fait futile et insignifiant en apparence, une manifestation éclatante des lumières de notre époque, et, comme je le disais tout à l'heure, une preuve irrécusable de son amélioration et de ses progrès. Qu'on y songe! l'agiotage qui, un siècle durant, n'avait eu pour asile qu'une ruelle obscure et nue, puis, que l'aile décharnée d'un vieux palais, et après cela qu'un hangar et qu'une église, au temps où toute église n'était plus qu'un hangar, voilà cet agiotage qui se carre maintenant, qui se prélasse et se choie dans un palais, disons mieux, dans un temple dont les proportions colossales rappellent le Parthénon, temple qui a sa divinité que l'on adore et que l'on invoque, seul dieu de nos jours qu'on n'ait pas oublié, le dieu de l'argent! Comme le Jupiter de la fable qui se bâtit une demeure dans je ne sais plus quel endroit de la Grèce, notre dieu s'est bâti la sienne. Les banquiers, les courtiers, les agents-de-change, les commerçants de Paris, se sont entendus et cotisés; ils ont fait un fonds commun, et ce fonds a payé lès mémoires : de

l'architecte, qui donna le plan de l'édifice; des ouvriers, qui établirent la charpente; des sculpteurs, qui ont moulé les médaillons; des maçons, qui apportèrent le ciment; des peintres, qui exécutèrent les bas-reliefs. Noble et bien digne encouragement pour les artistes et la main-d'œuvre.

Puisque le temple est bâti, entrons.

Si jamais vous allez à la Bourse en observateur, avec l'intention d'emporter quelque fruit de votre visite, vous ferez bien de ne pas pénétrer tout d'abord dans l'enceinte où se presse la foule des acheteurs et des vendeurs de rente; avant d'en venir aux détails, il est indispensable de prendre une vue de l'ensemble, et pour cela il faut visiter l'étage supérieur. Du haut de ces galeries, où le beau sexe est admis, vous distinguerez sans peine les couleurs différentes de cette population commerçante et noterez des nuances tranchées qui ne le sont plus en bas.

Ainsi un voyageur qui, pour la première fois de sa vie, arrive à Paris, s'il veut tout d'abord s'orienter avec quelque sûreté dans l'immense ville, a soin de s'arrêter sur une des hauteurs qui la dominent, et de cet observatoire il peut, muni de quelque jugement et d'une longue-vue, pressentir les mœurs des habitants d'après la tournure de leurs édifices, et retrouver dans la

physionomie de chaque quartier les traits caractéristiques et la condition de ceux qui le peuplent. A l'ouest, se déroulent des rues spacieuses et vastes, et comme plantées d'élégantes maisons. Là, de légers carrosses fendent l'air, tandis que les piétons se promènent, désœuvrés et distraits. C'est le quartier de l'opulence et des loisirs, c'est la Chaussée-d'Antin et le faubourg Saint-Honoré. Au centre de la ville, les maisons se pressent et s'agglomèrent, les rues semblent noires, tant elles sont resserrées, et tant la foule y est épaisse et grouillante; plus loin, vers le midi, les maisons s'agrandissent, et les rues deviennent plus étroites encore. Ce ne sont plus que des filets de pavés qui mènent d'une grande place à un jardin, d'une caserne à une église. C'est-là le quartier des vieux édifices, des cloîtres devenus colléges et pensionnats: c'est le pays latin. A l'est enfin, les rues sont plus rares, et plus rares aussi les habitants; c'est le Marais, où les habitations ressemblent à des tombes, et qui semble une prolongation nue et crayeuse du cimetière du Père-Lachaise, auquel il touche.

De même à la Bourse: d'en haut vous reconnaîtrez aux abords du parquet le monde des véritables spéculateurs, des commis qui portent et échangent les ordres; sur les côtés, et à rangs moins pressés, les capitalistes qui viennent épier

une chance, les hauts commerçants qui ne se montrent que rarement, et comme pour faire acte de profession et de présence; plus au fond encore, et assis sous les galeries ouvertes, vous reconnaîtrez l'humble rentier, la canne entre les mains et la pomme d'ivoire à la bouche, l'air pensif et satisfait à la fois; souvent il lit son journal, plus souvent encore il cause avec son voisin, et de temps en temps il interrompt la conversation pour arrêter quelque passant de sa connaissance à qui il demande le cours de la rente et des *obligations* de la Ville. Enfin, si votre vue est tant soit peu ferme, vous suivrez facilement de l'œil les évolutions de quelques individus à la mine affairée autour de ces groupes divers; ceux-là sont comme les éclaireurs de la Bourse, c'est une classe à part qui spécule peu, mais qui s'occupe beaucoup des spéculations qui s'y font.

Cherchez-vous l'expression la plus nette, le résumé vivant de cette classe si nombreuse à la Bourse, vous le trouverez, sans aucun doute, dans cet homme qui s'est constitué l'auditeur de trois ou quatre groupes à la fois; la mine à l'évent, l'oreille aux écoutes, dans les intervalles où l'haleine lui manque pour discourir, l'œil impatient et subtil, avec cela des manières engageantes et des formes presque diplomatiques; il n'y a pas à s'y méprendre, c'est bien lui. Quel

est le métier de cet homme, et comment il vit, je serais fort embarrassé de le dire. Personne ne lui connaît d'autre occupation que celle qu'il se donne ici, et tout le mônde est d'accord pour reconnaître que cette occupation n'est point lucrative. Dans cet individu il y a de l'homme d'affaires, il y a du négociant, il y a du rentier, et pourtant il suffit de l'entendre parler pour s'assurer qu'il n'est ni rentier, ni négociant, ni homme d'affaires. Il discourt de toutes les opétations imaginables avec une indépendance et un désintéressement qui font bien voir qu'il n'y trempe jamais. Son érudition et sa mémoire sont prodigieuses. Il connaît tout ce qui s'est passé à la Bourse, je ne dirai pas depuis qu'il y a une Bourse, mais depuis qu'il y va, ce qui ne laisse pas que de remonter très haut. C'est un véritable *memorandum* ambulant, un annuaire en chair et en os, un dictionnaire d'anecdotes, de dates, de petits faits, de chiffres surtout, car les opérations de la Bourse, voilà ce qui constitue avant tout le fonds de sa spécialité. Avisez-vous ûn peu de vous étonner en sa présence d'une hausse subite ou d'une baisse désastreuse? notre homme ne manquera pas de lever dédaigneusement les épaules : c'est qu'en effet tout ce que vous pouvez voir n'est rien en comparaison de ce qu'il a vu; si vous êtes seul à ses

côtés (je prévois là un cas fort peu probable), il ne daignera pas faire d'autre réponse à votre exclamation; mais pour peu qu'une vingtaine de personnes soit à sa portée, il saisira l'occasion aux cheveux, et vous aurez un traité très-complet sur le crédit public dans ses rapports avec la politique. Si, par grand hasard, il se trouve le loisir de descendre des généralités aux détails, rendez-en graces à votre étoile qui vous aura mis dans le cas d'acquérir des connaissances positives en l'écoutant discuter les idées de Say et de Beutham, le système de Ricardo ou celui de Malthus, l'administration financière de M. de Villèle ou celle du baron Louis : car notre homme, voyez-vous, se pique surtout d'économie politique et de vues administratives, et à ce sujet il vous dira sans doute que son père le destinait au barreau ou à l'armée, mais que le naturel chez lui l'a emporté, qu'il était *né financier*, et qu'il mourra tel.

Notre Bourse n'offre pas, comme celles de tant d'autres villes, le spectacle pittoresque d'une population variée dans son costume et dans son langage. Là, comme à Londres, comme à Livourne, comme à Lisbonne, vous ne verrez pas l'Européen près de l'Asiatique, le négociant des États-Unis en compagnie du trafiquant d'Alexandrie, et le marchand des Grandes-Indes, au

teint cuivré, bras dessus bras dessous avec le noir de Saint-Domingue. Mais si l'extérieur est uniforme, combien d'autres contrastes! Ici, les caractères s'échelonnent et se classent comme les fortunes. Je vous demande un peu sur quelle ligne peuvent se rencontrer jamais le banquier diplomate et cosmopolite, dont la fastueuse demeure fait pâlir celle des rois, ses commensaux, et le modeste marchand de la rue des Arcis; quel trait de ressemblance saisirez-vous entre le changeur de monnaies du Palais-Royal et le pair de France, membre de la Société d'agriculture, littérateur et artiste peut-être, et, dans tous les cas, membre de l'Institut; il n'y a qu'à la Bourse que de si profonds disparates s'amalgament, et qu'il est donné à des intelligences et des aptitudes si diverses de se rencontrer un moment dans le même ordre d'idées. La Bourse est peut-être le seul endroit au monde où cette chimérique égalité que l'on rêve reçoit quotidiennement une réalisation passagère. A l'église, au théâtre, il y a des nuances de condition et de fortune; à la Bourse vous n'en trouverez pas. Diplomate, artiste, bourgeois, grand seigneur, marchand, une fois à la Bourse, toutes ces dénominations se perdent. Plus de rang, plus de hiérarchie, rien que des hommes d'affaires ou des désœuvrés, cette autre et singulière classe d'hom-

mes d'affaires. Voyez comme, dans cette grande Babel, tout se mêle et se confond. Cet homme, presque en haillons, chenu et cassé, adresse la parole à ce banquier ministre, et ce ministre banquier lui répond. Ici, il demande le cours; à la porte, il demandera l'aumône. Châteaubriand, Talleyrand, ou Humboldt, s'ils étaient ici, auraient à s'entretenir avec ce commis ou ce courtier-marron. J'y ai vu dernièrement le plus célèbre dandy de la Chaussée-d'Antin échanger quelques paroles avec un octogénaire de la vieille rue du Temple, qui dit encore Monsieur de Voltaire, qui se coiffe à l'oiseau royal, et n'a pas dépouillé l'habit à la française. C'est qu'en entrant dans l'immense bazar, chacun laisse à la porte son caractère, ses idées, sa civilisation, son *moi*, pour devenir et faire comme les autres; à la sortie, il reprend le tout en même temps que sa canne ou son parapluie.

Mais n'allez pas vous figurer que, pour avoir déposé ses physionomies individuelles, cette population, transformée de cette sorte, se soit amoindrie et effacée au point de perdre et ses instincts et ses passions, ou du moins les ridicules qui d'ordinaire en tiennent lieu. A la Bourse, il n'y a qu'une passion, il est vrai; il y a mille ridicules, il y en a presque autant que d'individus. Le ridicule, à la Bourse, est sec et

dédaigneux comme un parvenu, hideux et repoussant comme le vice de bas étage, et cela, parce qu'il découle de cette personnalité qui dérive et s'étaye de l'or, qui s'y renferme, s'en nourrit, et rapporte tout à lui. Au dernier siècle, on disait : Ridicule comme un financier; ce n'est plus proverbial aujourd'hui, mais c'est toujours vrai. Je ne crains pas d'affirmer que les quatre cinquièmes des financiers ou enrichis de la Bourse sortent de cette classe de la société intermédiaire entre la classe moyenne ou bourgeoise, et le peuple; population de petits commerçants, de petits trafiquants, de petits marchands, de clandestins faiseurs de toutes sortes de petits négoces, qui se sont trouvés un jour grands, gros et puissants, en vertu de la règle de trois et de cet axiome arithmétique indéfiniment enveloppé : 4 et 4 font 8, et 4 font 12, ôtez 3, reste 9.

Il en doit être ainsi dans un temps où l'argent n'est plus seulement un moyen, mais surtout, et avant tout, un but; où l'on ne demande pas, à propos de tel ou tel : A-t-il du cœur, des lumières, de l'esprit, des talents? mais : A-t-il de l'argent?

Approchez un peu de cet homme obèse, solidement planté comme un lingot au pied de cette colonnade, et dont la mine est rayonnante et

dorée. Il y a une dixaine d'années qu'il poursuit sa fortune à la Bourse; il l'a commencée ailleurs. Dans ce temps-là, il ne disait pas comme il dit aujourd'hui, en parlant de soi : Un homme de ma sorte; il se faisait humble, petit; dans toutes ses opérations, il gardait un salutaire anonyme; son métier alors était bien simple, et peu de gens pourtant, de ceux-là même à qui il fait envie, s'en sentiraient capables. Il était le pourvoyeur et la providence des fils de famille ruinés, le fournisseur complaisant de belles dames à la porte d'un protecteur ou d'un ami, l'assistant ordinaire de tout marchand qui, ayant un grand avoir et beaucoup de créanciers, désirait mettre le premier à l'abri des seconds. Il a recueilli promptement le fruit de son bon cœur. Sa serviabilité l'a rendu riche en même temps qu'elle rendait pauvres ceux qu'il obligeait. Encore un tour de roue, et le voilà millionnaire; ensuite il songera à se faire honnête homme et pair de France; il mettra un marquis dans sa famille, des armoiries sur sa voiture; il dira : Mes gens, mon hôtel, mon château. C'est dommage que toute cette fortune qui lui a tant donné, ne puisse lui donner aussi d'autres manières; on prendrait mieux le change à son égard, car, il a beau faire, l'usurier perce, et l'or dont il se

pare ne fait que rappeler une chose : c'est qu'il l'a volé.

Au surplus, cette manie de vouloir être quelque chose de plus qu'un richard, est, de tous les ridicules, celui qui prédomine à la Bourse. Seulement il a ses degrés et ses nuances. Il y en a qui se le donnent sans être riches. Ils ont tellement entendu parler de millions, qu'ils ont fini par se persuader qu'ils en tenaient, eux aussi. A force de mettre la main aux spéculations, et de se mêler aux spéculateurs habiles et heureux, ils en ont pris les dehors. Ne vous y trompez pas pourtant, à la Bourse celui qui se donne les airs d'un enrichi l'est rarement.

Plus loin, vous rencontrerez celui qui commence à *se lancer*. Vous trouvant sur son chemin, il vous dira, à vous, modeste rentier : « Cinq mille francs à manger par an ! c'est beau. Avec vos goûts, vous voilà à l'aise. » Et ces goûts, il les discute, il les pèse, les évalue : il va vous évaluer aussi, vous taxer, et il ajoutera que vous pouvez et devez faire des économies. Lui, il mangera votre revenu dans un mois, et il ne s'estime pas assez renté.

En voici venir un troisième, l'an dernier clerc d'huissier ou employé à la volaille, je ne sais plus lequel des deux. Il a mis le pied à la Bourse :

à quel sujet, et comment? peu importe. Il y a fait des opérations; il a un cheval au jour, un cabriolet au mois, un domestique d'emprunt; il n'a encore que les chances de s'enrichir, n'importe; il s'est fait par mesure de précaution une figure d'enrichi; sa figure accuse trente mille livres de rente. La veille il vous saluait obséquieusement; aujourd'hui, et du plus loin qu'il vous aperçoit, il vous jette son bonjour dont vous n'avez que faire; demain, il ne vous regardera plus.

Tous les comédiens ne sont pas au théâtre, et tous les spéculateurs ne se trouvent pas à la Bourse. Il en est un assez bon nombre néanmoins qui y sont attirés par l'espoir de nouer certaines négociations qui n'ont rien de commun avec les changes et les fonds publics. Ils savent qu'à la Bourse, plus que partout ailleurs, il y a de ces novices, avides de tremper dans des opérations quelles qu'elles soient, qui portent écrit sur leur visage: Attrapez-moi; et ceux-là ils les attrapent. Il y a encore les faiseurs de projets, les inventeurs de toutes les perfections modernes qui ont cours; il y en a qui vous parleront de révolutionner tout un hémisphère, au moyen d'un prêt fait à temps à quelque république du Nouveau-Monde: sans que vous les en priiez, ils vous intéresseront dans cet emprunt qui a

pour garanties les mines du Brésil et les richesses du Mexique; en attendant, et par manière de conversation, ils vous demandent cent francs, à défaut vingt francs, à défaut cent sous, car encore, et dans l'intérêt de cette révolution à venir, faut-il qu'ils dînent.

La Bourse n'est pas le lieu de rendez-vous des usuriers : si l'usure s'y fait, c'est en grand. Là, vous rencontrerez bien quelqu'un de ces spéculateurs dont l'industrie n'a pas encore trouvé grace auprès des tribunaux; mais ils ne vous apparaîtront pas sous leurs véritables dehors. Ce serait les injurier que de leur proposer une affaire; ils vous prêteront sur dépôt de bijoux, sur nantissement, sur gages, le tout pour vous obliger; si vous devez être riche un jour, ils établiront avec vous une société en participation, où ils apporteront quelques centaines de francs et leur industrie, tandis que vous engagerez, vous, votre fortune à venir; mais encore un coup, n'allez pas laisser voir à ces honnêtes gens que vous avez compris leur commerce et leur profession; vous êtes à leur merci, et ils vous puniraient de votre perspicacité.

Il y a bien d'autres états qui s'exercent clandestinement à la Bourse, mais à quoi bon s'en occuper? Ils n'en sont pas partie intégrante et avouée, et ceux qui s'en occupent n'ont rien de

spécial au commerce qui s'y fait. Ce sont des exceptions et des hors-d'œuvre.

A la Bourse, d'ailleurs, et à y regarder de près, il n'y a que deux physionomies qui ressortent, deux caractères qui se font jour et tranchent; l'un, monotone, pâle, officiel, et réglé, c'est l'agent-de-change; l'autre physionomie, pleine de mouvement, avisée, audacieuse, qui donne beaucoup à penser, et qui n'en pense pas plus pour cela, c'est celle du courtier-marron. Le courtier-marron, à lui seul, est tout un drame, tout un poëme; ce *Sosie* de l'agent-de-change mériterait un article pour lui tout seul; heureusement pour le lecteur, je ne me sens pas la force de le faire aujourd'hui.

PHILIPPE BUSONI.





LE BAL AU CINQUIÈME ÉTAGE.



—Il est neuf heures et vous n'êtes pas habillé ? — Nous avons du temps encore devant nous. Ces souvenirs de jeunesse qu'un hasard nous a fait rappeler ; ces jours que nous dépensions sans compter, à cet âge où on se croit d'années et de bonheur un trésor inépuisable, tiennent mon esprit sous un tel charme, que j'ai peine à le rompre. La vie se partage en deux moitiés : l'une pleine d'espérances qui ne doivent pas se réaliser ; l'autre, livrée aux regrets de bonheurs dont

nous n'avons pas joui; car ce qui nous semblait si beau dans l'avenir, ce qui, lorsque nous l'avons atteint, ne nous a donné que désappointement et dégoût, reprend sa magie dans le passé. L'espérance et le souvenir ont le même charme et le même prestige : c'est l'éloignement. Certes la jeunesse a aussi ses peines, et elles sont d'autant plus amères, qu'alors on se croit en droit de demander beaucoup à la vie; qu'on prend ses désirs pour des promesses, ses espérances pour des valeurs qui doivent être remboursées un jour; mais la jeunesse a tant de force et de vie, que ses peines ont du charme et de la poésie; que vivre et sentir est pour elle une jouissance, semblable aux enfants dont le corps est sans cesse en mouvement, et qui se fatiguent volontairement plus qu'un forçat sous le bâton des gardes-chiourme. A tout prendre, c'est l'âge le plus heureux; c'est celui où l'homme vit le plus à la fois.

— Et c'est aussi l'âge où l'on a le plus de grandeur et de noblesse, l'âge des croyances et de la foi, qui seules engendrent les grandes choses. Nous pouvons le dire, parce que ni vous ni moi nous ne sommes encore à l'âge où l'on appelle vice et folie ce que l'on ne peut plus faire, où l'on érige ses infirmités en autant de vertus; où l'on se croit sobre, parce que l'estomac ne

digère plus; continent, parce que le sang a perdu sa chaleur; discret, parce que l'on n'a plus rien à dire.

— Pensez-vous que nous aussi, nous arrivions là?

— Oui, la vie a pour tous le même courant, les mêmes rives, les mêmes écueils, le même port. Quoi que nous fassions, il nous faut passer par où les autres ont passé; et le plus prudent serait de se laisser aller *à valon*, comme disent les bateliers, sans se donner un mouvement inutile, dans un courant invincible et invariable. Nous rions des ridicules et de la bicoque gothique de notre père; nous habiterons la bicoque et nous aurons les mêmes ridicules; et cette maison, nous l'aimerons, et ces ridicules, nous les caresserons; nous croirons avoir un palais et des vertus.

—Néanmoins, quoique une vie âpre et agitée, plus que l'âge, car je suis plus jeune que beaucoup d'étudiants, m'ait de bonne heure exilé de cette riante partie de la vie, je comprends les passions et les folies de la jeunesse; je les aime comme le printemps, dont elles ont la fraîcheur. Malheureusement, et espérons que ce sera pour peu de temps, cette vie, d'ordinaire si insoucieuse de la jeunesse, est aujourd'hui troublée par des préoccupations politiques. Étrange aveu-

glement que d'escompter ainsi son avenir, que de secouer l'arbre en fleurs pour lui faire porter plus tôt des fruits sans maturité et sans saveur, surtout quand ces fleurs sont si fraîches et si parfumées, surtout quand d'elles-mêmes elles doivent tomber si vite. L'arbre qui a donné des fruits de primeur perd ses feuilles avant l'automne. Le jeune homme qui fait de la politique à dix-huit ans sera ganache à quarante. C'est à la jeunesse qu'on peut appliquer ce que disait le réformateur Luther:

Wer nicht liebt wein, weib und gesang,
Der bleibt ein narr sein lebelang.

« Celui-là sera un fou toute sa vie qui n'aime « ni le vin, ni l'amour, ni le chant. »

Seulement, je retrancherais le vin.

—Pourquoi? Vous tombez déja dans ce que je disais tout à l'heure; vous voulez retrancher des plaisirs ceux dont vous ne jouissez pas; vous n'aimez pas le vin, vous ne voulez pas qu'on en boive; vous me rappelez ce renard, qui ayant perdu sa queue dans un piége, disait aux autres renards: Que faites-vous de cette queue inutile, qui n'est bonne qu'à balayer la poussière, et à faire dans les broussailles un bruissement révélateur.

—Je pense que la jeunesse est riche, et qu'elle

doit ne pas empiéter sur l'avenir. Le vin est un plaisir qu'il faut se réserver pour un âge plus avancé. Si on dépense plus que son revenu de plaisirs, on sera ruiné de jouissances dans la vieillesse.

—Cette fois, vous avez, je crois, raison; cependant versez-moi un verre de ce vin du Rhin.

—Pour en revenir à ce que nous disions, vous rappelez-vous, alors que nous demeurions rue de la Harpe, le jour où nous donnâmes un bal.

—Comme si la chose s'était passée hier; je vois encore nos deux chambres contiguës, meublées d'une fenêtre, d'une grande malle, et d'une paire de fleurets.

—Vous rappelez-vous, ce jour-là, à quoi nous servit notre grande malle?

—Parbleu! mon père vint pour me sermonner; comme je l'avais reconnu par la fenêtre, je m'enfermai dans la malle; vous lui dîtes que j'étais sorti; et comme il ne paraissait pas ajouter foi entièrement à votre assertion, vous vous tîntes assis sur la malle, pour lui ôter l'idée de regarder dedans.

—Oui, et pour que son sermon ne fût pas perdu, il jugea à propos de me le faire subir; en quoi je montrai un des plus grands dévouements à l'amitié que nous ait transmis l'histoire; tant j'écoutai avec patience et résignation.

—Tandis que dans la malle où j'étouffais, j'étais en proie à toutes les horreurs de l'agonie.

—A propos de visites inopportunes, te rappelles-tu une visite que nous reçûmes dans cette même matinée.

—Je me rappelle le toit que nous gravissions pour arriver à une sorte de plate-forme entre deux cheminées; là nous portions des livres, des cigares, et nous nous chauffions à la fumée des cheminées voisines; quand ton tailleur arriva, tu étais sur le toit; il te demanda.—Monsieur est-il ici?—Oui, monsieur, donnez-vous la peine d'entrer, et je lui désignai le sommet du toit. Il est impossible d'imaginer une physionomie plus élargie, plus stupéfiée que celle de l'honorable créancier.—Monsieur paraît occupé, me dit-il, je ne veux pas le déranger, ayez seulement la bonté de lui dire que, s'il n'a pas payé mon mémoire à midi, je le ferai citer chez le juge de paix.

—Puis quand il fut parti, il nous revint en la mémoire que nous donnions un bal ce jour-là, et que nous avions invité vingt personnes; nous nous demandâmes: que nous manque-t-il pour la solennité de ce soir? nous réfléchîmes quelque temps, et le résultat de nos réflexions fut qu'il nous manquait tout; puis nous examinâmes nos ressources, elles consistaient en une montre, qui jusque-là avait échappé à de fréquents nau-

frages, et en fort peu d'espèces monnoyées; il fallut avoir recours aux expédients. D'abord, il était impossible que nos vingt invités pussent tenir dans nos deux chambres; nous allâmes prendre dans un grenier un vieux paravent que quelque voisin y avait relégué, et au moyen dudit paravent, nous parvînmes à clore le carré, que nous usurpâmes pour en faire une troisième chambre, dans laquelle nous mîmes deux chaises et une table.

— Puis j'allai chez sept ou huit amis pour réunir les vingt verres qu'il nous fallait, et nous débouchâmes ce que nous pûmes acheter de bouteilles de vin, et nous en doublâmes le nombre en mettant moitié d'eau; après quoi ce vin fut bouché et cacheté.

— Et notre orchestre?

— Qui? ce jeune musicien qui arrivait de Reims, et qui se laissa persuader qu'il jouait devant les plus célèbres artistes de Paris, et qui, pour se produire en si honorable société, joua du violon toute la soirée.

— Et le tapis, tu allas en marchander deux chez un marchand de meubles qui demeurait sur la place Sorbonne; on les apporta de ta part, pour que l'on pût choisir. Je me rappelle encore l'hésitation du commissionnaire quand je lui dis de les laisser, qu'on enverrait la réponse; puis il

s'en alla, et nous nous empressâmes de clouer le tapis dans notre seconde pièce.

— Et notre unique bougie; comme nous l'ornâmes de papier découpé, comme nous la mîmes en évidence sur la table de jeu, comme nous eûmes soin de ne l'allumer que lorsqu'on commença à jouer.

— Cela me rappelle le reste de notre luminaire. J'imaginai de mettre deux clous au plafond, et le soir j'allai décrocher les deux quinquets qui éclairaient l'escalier et je les plaçai dans *nos salons*. Quand nos invités arrivèrent, plusieurs se plaignirent de ce que l'escalier n'était pas éclairé. A quoi nous répondîmes que cette maison était si mal tenue que nous allions la quitter. Et encore, pour le repas, comme nous n'avions pu avoir que des gâteaux à un sou, nous volâmes la cage où la portière tenait renfermés une douzaine de serins, dans l'intention de les plumer et de les faire cuire comme alouettes; mais notre ignorance en cuisine sauva la vie aux oiseaux. Puis, dans un cabinet attenant à notre *appartement*, tu laissas tomber avec fracas, quand tout le monde fut réuni, deux ou trois vieilles tasses, et tu vins m'apprendre que les glaces étaient perdues; à quoi je répondis en citant ce proverbe allemand : *Ein gericht, und in frundlieh gesicht.*

« Un seul plat, et un visage ami. » Vous n'aurez que des gâteaux et de l'eau sucrée; mais une foule de visages amis.

— Ce que tu as peut-être oublié, ce sont les préparatifs de notre toilette. Nous n'avions qu'une paire de bottes et une paire de souliers. Tous deux nous voulions mettre les bottes, parce qu'au quartier latin la botte est plus habillée que le soulier. Ne pouvant nous accorder, nous résolûmes de nous en rapporter au sort, et de jouer les bottes à pile ou face. Il ne nous restait pas une seule pièce de monnaie. Alors nous les jouâmes au premier sang, avec des fleurets boutonnés, bien entendu, et quoique tu tirasses mieux que moi, je te touchai et mis les bottes.

— C'est à moi que nous dûmes l'invention des bouquets pour les dames. Au moyen d'une corde et d'un nœud coulant, j'amenai chez nous toutes les fleurs qui couvraient les fenêtres d'une dame qui demeurait au-dessous de nous.

— Puis le soir arrivèrent des tribulations et des malheurs imprévus. Le musicien mangea comme un glouton; et quoique nous eussions averti que nous n'avions pas faim, pour nous abstenir de diminuer le nombre déja trop restreint des gâteaux, il n'y en eut pas pour tout le

monde. Et nous nous aperçûmes qu'il n'y avait pas de serviettes pour les dames. Celles qui avaient des mouchoirs brodés profitèrent de cette occasion pour les étaler complaisamment; mais celles dont les mouchoirs étaient plus simples paraissaient chercher. J'allai tout doucement décrocher les rideaux et je les apportai sous la dénomination de serviettes. Et la bougie tirait à sa fin; il n'y avait pas moyen de la remplacer. Nous étions fort perplexes, quand un incident nous sauva; je ne sais plus quel est l'incident.

— Rien moins que le commis du tapissier. On l'avait beaucoup blâmé d'avoir laissé les tapis chez des inconnus; et, sans des courses urgentes, il serait venu plus tôt chercher les tapis ou le prix en argent. La seconde condition était impossible à remplir; la première n'était que difficile. Je priai le commis d'attendre sur l'escalier, puisque nous avions confisqué le carré à notre profit. En rentrant je feignis de tomber en m'accrochant au tapis; fort heureusement, m'écriai-je, que cet accident n'est pas arrivé à une de ces dames, je leur évite une cruelle entorse. Ce tapis nous empêche de danser dans cette pièce et nous resserre dans les deux autres. Je vais l'enlever. Je me mis à arracher les clous et j'enlevai le tapis. — Ce qui remplit *nos salons*

d'une épaisse poussière.—Puis on se remit à danser. Comme j'étais censé avoir une entorse, je m'occupai d'observer les danseurs et les danseuses. Les étudiants sont en général de bons et naïfs jeunes gens qui aiment à se parer de vices qu'ils n'ont pas. Simples et timides, ils font les roués et les mauvais sujets; ils fument, quoique le tabac leur fasse mal au cœur; et ils marchent en frappant du talon. Pour les danseuses, prises dans la classe des grisettes, il n'y avait de remarquable en elles que l'affectation et la minauderie, pendant la première moitié du bal; la gaîté, la folie, et peut-être plus, pendant la seconde moitié.

— J'ai plus étudié les grisettes que toi; tu es resté à la superficie; dans tes observations tu oublies le mépris de celles qui avaient des chapeaux pour celles qui n'avaient que des bonnets, et en retour la jalousie et la haine des bonnets contre les chapeaux; le soin des premières de ne pas se découvrir la tête, quelque beaux que fussent leurs cheveux. Je ne te parlerai pas du style guindé des étudiants, ni de l'affectation sentimentale et romanesque des grisettes; mais une chose m'a souvent frappé, et la voici:

S'il y a un moment dans la vie où l'homme a de la grandeur et de la noblesse, où il sent en

lui quelque chose qui, gêné par les limites étroites du corps, à chaque instant semble prêt à rompre les liens qui le retiennent, c'est alors que, surpris de nombreux besoins, de désirs inconnus, il écoute au dedans de lui-même la mystérieuse harmonie de l'âme qui s'éveille, et il se voit naître à une seconde naissance; alors qu'il rêve l'amour, que cette jeune âme se souvient des anges qu'elle vient de quitter, et cherche sur la terre où placer cet amour divin qui n'a plus d'objet.

Heureuse alors la femme qui usurpe ce premier amour! car il n'y a pas une femme qui en soit digne. Heureuse si elle pouvait connaître le trésor de félicité qui lui est offert! Mais pour la plupart elles méprisent et dédaignent le jeune homme qui ne sait pas parler l'amour; ce qu'on n'apprend que lorsqu'on n'aime plus; car, lorsqu'on aime du premier amour, il n'y a pas de langue humaine qui paraisse suffisante. Il faut que l'âme entende l'âme. Elles préfèrent se livrer à des hommes usés et au cœur caduc. Quelques-unes cependant sont plus expérimentées, et s'emparent, comme un oiseleur, de cet amour si pur et si profond; mais elles n'ont que déceptions et dégoûts à offrir en échange. Il faut, pour un premier amour, un premier amour; ou

bien il semble voir une rose qui, plantée dans du fumier, exhale un parfum perdu dans l'odeur fétide qui l'environne et la tue.

Eh bien, ces *grisettes*, jeunes filles blasées, corrompues, chez lesquelles l'âme n'a pu naître, parce qu'elles ont eu un amant avant d'avoir de l'amour, c'est à elles que, semblables à l'abeille qui cherche le miel dans le calice des fleurs; viennent demander ce bonheur ineffable qu'ils ont rêvé tant de jeunes gens purs encore et naïfs; mais la fleur est décolorée et desséchée, et le suc qu'en retire l'abeille est un poison.

— Tu vois les choses sous un point de vue lamentable. Rappelons plutôt le dénoûment de notre bal. Le voisin du dessous frappant avec un balai, pour réclamer le silence et la liberté de dormir. Notre mépris pour la requête du voisin. Le portier, irrité de ce que nous le faisions coucher tard, montant par malice l'assignation que mon tailleur avait été exact à m'envoyer; le mystère avec lequel je la cachai; la curiosité d'Adèle, supposant que c'était une lettre d'amour; mon imprudente réponse : *Au contraire.—Alors, monsieur, c'est un duel.*—Le peu de succès de mes dénégations; la colère d'Adèle; notre brouille; le départ de notre société; le portier reconnaissant les quinquets.

— Et le lendemain notre congé de par le propriétaire, sur la plainte collective de tous les voisins.

— Sais-tu l'heure qu'il est?

— Non.

— Minuit et demi; à peu près l'heure de sortir du bal pour lequel tu n'es pas encore habillé.

ALPHONSE KARR.



LA PLACE DE GRÈVE.



Si le livre des *Cent-et-Un* eût été destiné à donner une description pittoresque et animée de tous les lieux de la capitale témoins d'événements tragiques susceptibles d'émouvoir la sensibilité des lecteurs, il n'en est aucun qui, sous ce rapport, pût offrir des scènes plus dramatiques et plus variées que la place de Grève. Mais à Dieu ne plaise que, pour exciter des émotions, nous cherchions à rappeler ces supplices af-

freux qu'une législation barbare faisait endurer aux criminels.

Nous ne parlerons donc point du supplice de la roue infligé à Ravaillac, pour avoir plongé un poignard dans le sein du bon Henri, ni de l'horrible agonie de la marquise de Brinvilliers, habile à préparer des poisons pour ses parents et ses amis, ni des tourments affreux que souffrit, pendant trois jours, le stoïque assassin de Louis XV; spectacle horrible et révoltant où coururent les grands seigneurs pour faire la cour au Sardanapale français.

Que les temps sont changés, et combien les mœurs se sont améliorées dans un esprit d'humanité! Au commencement de la révolution, les gens du peuple, seuls, aimaient à voir couler le sang; on se souvient encore que les fenêtres d'un marchand de vin se louaient comme des loges à l'Opéra, du moment où l'on dressait, vis-à-vis sa maison, l'instrument du supplice. Tout Paris était en émoi le jour où des crieurs publics annonçaient à tue-tête: *Jugement qui condamne un particulier très-connu à être fait mourir aujourd'hui en place de Grève.*

Depuis cette époque, un heureux changement s'est opéré dans la classe qui, autrefois, se précipitait au Palais pour entendre prononcer une sentence de mort; qui se pressait au pied de

l'échafaud pour jouir de l'agonie de ces êtres livides, à moitié nus, et dont les derniers regards, en se portant vers le ciel, n'y voyaient qu'un fer fraîchement aiguisé pour les lancer dans une sombre éternité. Cette classe, par l'effet de l'instruction, est devenue sensible; heureuse influence des lumières, elle croira bientôt que l'éducation qu'elle envie est inséparable de l'humanité. Aussi, les enfants de ceux qui, autrefois, prenaient plaisir à voir passer l'infortuné Lally, ayant des bourreaux à ses côtés, et un bâillon à la bouche, ne veulent plus que la place du quartier le plus populeux soit rougie du sang des empoisonneurs et des parricides.

Ce n'est donc point pour rappeler les exécutions juridiques que nous donnerons à ce chapitre le titre de Place de Grève. Sous un autre point de vue, cette place offre matière à des aperçus nouveaux, et dignes d'un grand intérêt, lorsqu'on la considère comme ayant été le théâtre de grands événements politiques, remarquables par leur importance et la mobilité des esprits qui les dirigèrent. Sans vouloir remonter aux temps de la vieille monarchie, prenons seulement pour point de départ le jour où les électeurs, assemblés dans l'Hôtel-de-Ville, dirigèrent le mouvement insurrectionnel qui amena la destruction de la Bastille. Hélas! ce jour qu'on ap-

pelait alors l'aurore de notre indépendance, fut marqué par des massacres et des assassinats qui ternirent tout l'éclat d'une révolution entreprise dans les sentiments les plus généreux. Le gouverneur Delaunay, pour avoir rempli ses devoirs de loyal militaire, devint la victime d'une populace furieuse qui lui infligea le supplice de la lanterne, au bas de la statue du grand roi, dont les factieux n'osèrent jamais, de son vivant, affronter les regards. Ses officiers, dont on vantait l'humanité, que les prisonniers eux-mêmes appelaient leurs pères et leurs amis, n'échappèrent pas non plus à des coups homicides, et périrent sur le seuil de l'Hôtel-de-Ville, où ils espéraient trouver un asile inviolable et sacré.

Les mœurs étaient alors si barbares, et les opinions si exaltées, qu'un des chefs de l'insurrection, le fameux Camille Desmoulins, quoique plein de talent et de sensibilité, ne rougit pas de prendre le titre odieux de *procureur général de la lanterne.* De nos jours, quel serait le révolutionnaire assez déhonté pour oser ainsi affecter le cynisme du crime?

Sans vouloir juger la révolution nouvelle, qui ne sera appréciée que lorsqu'elle aura réalisé les grandes choses qu'elle semblait promettre, on ne peut néanmoins se dispenser de remarquer, en l'honneur de nos mœurs constitution-

nelles, que les Parisiens, éclairés par les progrès de notre civilisation nouvelle, n'eurent point à déplorer aucun de ces actes de férocité qui déshonorèrent les premiers jours de la révolution de 1789. Le 29 juillet 1830, les vainqueurs embrassèrent les vaincus sur la place de Grève, où, pendant trois jours, ils avaient combattu; et, pleins de respect pour le plus hardi défenseur de la légitimité, ils le portèrent en triomphe sur sa chaise curule.

Pour apprécier une observation si importante sous le rapport politique et moral, il suffira de retracer ici avec quelques détails un des épisodes les plus terribles de la révolution française, la cruelle catastrophe du ministre Foulon et de son gendre Berthier. Ces deux hommes d'état faisaient partie d'un ministère réprouvé par la nation; et, lorsqu'après la victoire populaire du 14 juillet, leur autorité eut été renversée, ces deux infortunés, au lieu d'obtenir des juges, ne trouvèrent que des bourreaux [1].

Depuis Charlemagne et Louis-le-Gros, aucun roi de France n'avait eu la magnanimité de faire marcher la liberté civile et politique des

[1] Ce fragment, qui rentre dans les proportions et le cadre du livre des *Cent-et-Un*, est extrait d'une histoire complète de la

Français avec les progrès de l'esprit humain. Louis XVI, en voulant suivre un si noble exemple, prouva combien il est dangereux pour les princes faibles de céder à la volonté du peuple. Ainsi la démarche qui venait d'exposer sa personne à la discrétion d'une multitude armée, plutôt que de faire couler une seule goutte de sang, loin d'être le gage d'une réconciliation sincère entre le monarque et les partisans du système nouveau, ne put rétablir la tranquillité publique, ni arrêter le cours des assassinats. Lorsque toute la France rendait hommage à son austère probité, à son amour pour la justice, à sa touchante humanité, les hommes qui voulaient la destruction du trône, certains que ce bon prince, par sa confiance dans l'amour et la fidélité de ses sujets, se dépouillait volontairement de son autorité, donnèrent le signal de

révolution française, par M. Eugène Labaume, qui le premier retraça les terribles désastres de la campagne de Russie. Cet ouvrage, dont les premières livraisons paraîtront très-incessamment, aura pour titre : *Histoire civile et militaire de la Révolution française.* Le public peut d'avance, et par la lecture seule du chapitre que nous imprimons aujourd'hui, se faire une idée de l'importance de l'œuvre tout entière, et apprécier le plan et la manière de l'auteur, dont les études historiques, et quinze ans de travaux et de recherches sur la matière, garantissent l'impartialité, en même temps qu'ils présagent à M. Eugène Labaume un brillant succès. (Note de l'Éditeur.)

haine et de discorde qui allait le livrer à la fureur d'un petit nombre de factieux. Sans doute les grandes fautes politiques, depuis 1789 jusqu'à ce jour, appartiennent à l'obstination des deux premiers ordres. Mais, après la prise de la Bastille, le parti triomphant dans l'assemblée nationale devint seul comptable de toutes les délibérations qui préparèrent la ruine de la monarchie. Pour l'affaiblir de jour en jour, ce parti entretenait l'agitation par la peur, en prêtant au fantôme de l'autorité royale une consistance qu'il était bien loin d'avoir [1]. Ne sachant profiter ni de la confiance du roi, ni de l'enthousiasme des Parisiens, il ne faisait rien pour étouffer les principes subversifs qui devaient substituer l'anarchie aux bienfaits d'une liberté réelle.

Les chefs principaux de la révolution étaient: Necker, Bailly et Lafayette, tous trois hommes de bien, mais point du tout hommes d'état. Épris de bonne foi d'une liberté idéale qui les égara dans de fausses routes, ils s'étaient imaginé qu'il resterait toujours assez de puissance à l'autorité royale, et ils se bornèrent à la consacrer en paroles, sans prendre aucun soin de l'investir des prérogatives et des attributs essentiellement liés à son existence; associant le système de l'é-

[1] Necker (Mém. de), t. II, p. 55.

galité à la conception d'un gouvernement monarchique, ils supposaient qu'un roi pouvait régner sans aucune des hiérarchies sociales qui entretiennent chez les hommes l'habitude de l'obéissance et du respect, sans aucune des pompes qui relèvent la majesté du trône, et qui prêtent au pouvoir cette assistance morale si nécessaire à l'administration d'un grand empire.

Durant l'insurrection du 14 juillet, beaucoup de soldats de la garde du roi abandonnèrent leur poste pour venir se joindre à la milice parisienne. Ceux des autres régiments, attirés par l'espérance d'une plus forte paie, et surtout par l'attrait de la licence que favorisait une si grande révolution, arrivaient tous les jours en foule à Paris, et justifiaient leur indiscipline par le prétexte d'accourir à la défense de la liberté. Lafayette partageait cette illusion, et répondait à ceux qui donnaient à ces militaires le nom de déserteurs : « Les seuls déserteurs sont ceux « qui n'ont pas encore abandonné leurs dra« peaux [1]. »

Peu de jours après, ce général, toujours dominé par le désir de former une armée citoyenne comme celle des États-Unis, demanda que le nom de *Garde nationale* fût donné à la milice pari-

[1] Bailly (Mém. de), t. II, p. 251.

-sienne. Lorsqu'il apporta son projet d'organisation à l'Hôtel-de-Ville, au milieu d'une multitude assemblée, il prononça ces paroles mémorables: « Messieurs, dit-il, je vous apporte une cocarde « qui fera le tour du monde, et une institution « à la fois civique et militaire, qui vaincra toutes « les armées et tous les gouvernements arbitraires « de la vieille Europe, puisqu'elle les mettra dans « l'alternative d'être battus s'ils ne l'imitent pas, « ou d'être renversés s'ils osent l'imiter[a]. » Les gardes nationales en effet devinrent l'appui de nos institutions nouvelles, et quoique dans les commencements elles aient causé des désordres partiels, elles furent l'immense pépinière de nos armées, et formèrent une telle masse de résistance, que la France trouva en elles sa gloire et sa conservation.

D'après le plan présenté par Lafayette, l'infanterie de la garde nationale de Paris devait s'élever à trente-un mille hommes, dont mille officiers. Les soldats étaient divisés en deux corps, l'un de six mille hommes soldés, et l'autre de vingt-quatre mille non soldés. Dans les premiers étaient placés les ci-devant gardes françaises que leur défection avait mis dans la nécessité d'assurer le triomphe de la révolution.

[a] Note communiquée par le général L.....

Des compagnies de chasseurs et un corps de cavalerie portèrent cette armée à plus de quarante mille hommes. On laissa au commandant-général la présentation des officiers de l'état-major, auxquels il donna pour chef le général Gouvion, son brave compagnon d'armes, qui comme lui avait combattu avec gloire en Amérique. Bientôt on ne vit plus que des uniformes et des épaulettes. De tous côtés on formait des réunions militaires, on donnait des fêtes civiques. Ces cérémonies nouvelles pour les Parisiens leur inspirèrent un enthousiasme qui saisit tous les rangs, tous les âges, et entretint l'esprit guerrier sans lequel il n'y a point de peuples libres.

Tout s'émeut, tout s'agite dans cette immense capitale, où une autorité nouvelle venait de s'établir; le même mouvement qui avait porté l'élite de la nation à rivaliser avec le trône poussait les classes inférieures à une insubordination plus grande encore. Les hommes nés dans la condition la plus obscure, réunis sur les quais, sur les places, délibéraient en forme, malgré les défenses de la police. Au milieu de cette agitation, le corps électoral, combattu par les districts, inquiété par les assemblées tumultueuses du Palais-Royal, pouvait à peine suffire aux soins de son immense administration. Il réunissait à lui

seul tous les pouvoirs. Les juges mêmes, incertains sur leurs attributions, lui renvoyaient les accusés [1]. On lui accorda aussi la puissance législative, par la faculté qui lui fut laissée de se donner une constitution.

Pour suffire à tant de soins, les électeurs s'étaient partagés en divers comités. Ceux de la police et des subsistances étaient occupés du soin le plus difficile et le plus dangereux; car déja la disette, accrue par la médiocrité de la précédente récolte, mettait le comble aux désordres. La rareté des denrées de première nécessité excitait sur tous les points une irritation et un mécontentement favorables aux fauteurs de troubles. Des brigands, soudoyés par eux, arrêtaient les convois de subsistance pour affamer le peuple et le rendre furieux. Sous le prétexte de fournir aux approvisionnements, ils pillaient les fermes, les greniers, et brûlaient les titres des seigneurs, sur lesquels on rejetait tous les malheurs publics. Semant ainsi de nouvelles défiances, de nouvelles terreurs, ils faisaient faire chaque jour de rapides progrès à la fermentation populaire. La multitude ignorante et cruelle ne tarda pas à élever des clameurs contre ceux qu'on lui désignait comme auteurs de ses misères. Déja elle

[1] Thiers, *Hist. de la Révolut. franç.*, t. I, p. 120.

convoitait ses victimes, et bientôt les exécutions allaient recommencer avec plus de férocité sur cette même place où le peuple avait renouvelé ses protestations d'amour à son souverain, et sous les yeux des électeurs, auxquels le roi avait concédé tout ce qu'ils demandèrent d'après leur promesse solennelle d'être désormais les fidèles gardiens de l'ordre et de la paix.

Les députés qui avaient accompagné le roi à Paris rendaient compte de leur mission, lorsque l'assemblée fut informée de plusieurs crimes commis à main armée. Sous prétexte d'accaparement et du monopole des grains, un habitant de Saint-Germain était tombé sous les coups de scélérats inconnus. A Poissy, un riche fermier des environs, appelé Thomassin, avait été arrêté pour le même motif et le peuple à grands cris demandait sa tête. L'assemblée répondit qu'il y avait un pouvoir exécutif et des tribunaux pour assurer le maintien des lois [1]. C'était un hommage rendu à l'autorité souveraine; mais le lendemain la délibération sur les troubles de Poissy fut reprise, et les événements prouvèrent combien cette autorité avait besoin d'être étayée par le concours du pouvoir législatif.

La vie de Thomassin était en péril, et ce-

[1] Moniteur du 17 au 20 juillet, p. 87, col. 3.

pendant l'assemblée, loin de donner force à la loi, se borna à envoyer une députation à Poissy pour obtenir la grace du malheureux fermier. Déja on l'avait arraché de sa prison, et pendant qu'on dressait l'instrument de son supplice, M. de Lubersac, évêque de Chartres, chef de la députation, arrive avec ses collègues, et à force de larmes et de supplications, il obtint pour cet infortuné la faveur d'être jugé. Ce prélat, accompagné de quelques députés et d'une escorte armée, amena Thomassin à Versailles, et bientôt l'instruction du procès attesta son innocence. L'assemblée, au récit de ces faits, donna les plus grands éloges au courage et à la sagesse de ses commissaires et leur décerna une couronne civique. Mais à quel prix? en faisant subir à la représentation nationale la plus honteuse humiliation; en la prosternant aux pieds d'une horde mutinée qui eût été promptement dissipée si on n'eût pas avili le pouvoir suprême pour le confier à la populace, dont on avait imprudemment proclamé la souveraineté.

Dans la même séance, l'assemblée ayant appris qu'au bruit du renvoi de Necker de nouvelles insurrections avaient éclaté en Dauphiné, en Normandie, en Bourgogne et à Pontoise, écouta avec faveur (20 juillet 1789) un projet de proclamation que lui soumit Lally-Tollendal,

tendant à inviter tous les Français à la paix, au respect des lois, à la fidélité au prince et à la plus entière confiance dans le concert parfait qui devait exister entre le chef et les représentants de la nation, et déclarant que quiconque oserait enfreindre ses devoirs en troublant l'ordre public, serait considéré comme mauvais citoyen et mis entre les mains de la justice. Mirabeau et Gleizen, avocat de Rennes, opposèrent des obstacles insurmontables à la motion de Lally, ils firent observer qu'on ne pouvait qualifier de rebelles des citoyens courageux, armés pour la défense de la patrie. Blézeau, député breton, et Buzot d'Évreux, soutinrent que les insurrections étaient des contrariétés qu'il fallait savoir supporter au moment d'une régénération politique. « Qui nous répondra, dit ce dernier, « que le despotisme ne puisse pas renaître auprès « de nous? et si un jour il rappelait ses forces « pour nous terrasser, quels seraient les citoyens « qui pourraient s'armer à temps pour défendre « l'État, tracer l'opinion publique et se dévouer « à l'ignominie qui d'ordinaire accompagne la « rébellion [1]. »

C'est dans cette discussion que le trop célèbre Maximilien Robespierre prit la parole pour la

[1] Moniteur du 20 au 21 juillet 1789, p. 92, col. 1.

première fois; ainsi que son collègue Buzot, il blâma les mesures répressives proposées par Lally. Selon lui, c'est condamner le peuple qui veut défendre la liberté, et rien n'est plus légitime que de se soulever contre les ennemis de la nation. Mais puisque cet homme doit apparaître sans cesse, comme le génie du mal, dans tout le cours de nos plus importantes discussions politiques, il convient de tracer son portrait, afin de faire connaître ses mœurs, son caractère, et les facultés qui, en lui attirant une renommée sinistre, donnèrent à ses actions une influence funeste sur le sort de notre malheureuse patrie.

Robespierre naquit à La Bassée, village voisin de la petite ville de Lens en Artois, d'un père d'origine irlandaise [a]. L'évêque d'Arras, ayant remarqué des dispositions dans le jeune Maximilien, lui fit obtenir une bourse au collége de Louis-le-Grand. Dès son enfance, il se montra défiant et jaloux. Il était grêlé de figure, son regard était faux et son caractère méchant. Une humeur morose le portait à vivre isolé, et son extrême irritabilité se développant avec l'orgueil, fit prendre à son corps des contractions nerveuses. Envieux et vindicatif, il dissimula si

[a] De là vient qu'on l'appelait communément *M. de Robertspierre.*

bien ses vices, sous des dehors graves et des habitudes laborieuses, qu'il entra dans le monde avec distinction en exerçant à Arras la profession d'avocat. La première cause qu'il plaida fut contre les échevins de Saint-Omer, qui s'opposaient à l'érection d'un paratonnerre. Cette cause lui permit de parler de Francklin, de la liberté de l'Amérique, et par là de célébrer les vertus du prince malheureux dont il devait être un jour le juge et l'assassin. Son plaidoyer eut beaucoup de succès et lui attira la bienveillance de M. de Beaumetz, président du conseil de l'Artois, au point que ce magistrat rechercha les occasions pour faire ressortir les talents de Robespierre.

L'accueil qu'il recevait dans la haute société accrut sa vanité; il sacrifia aux préjugés et prétendit à la noblesse. Non seulement il ajoutait une particule à son nom, mais il disait encore que sa famille avait été attirée en France par sa fidélité pour les Stuarts[a]. A l'aurore de la révolution, la convocation des états-généraux excita son ambition. Après d'inutiles tentatives pour être le député des habitants d'Arras, il dirigea ses intrigues vers les gens de la campagne. En se présentant à eux, il leur annonce qu'il va éclairer le peuple sur ses droits, sur ses intérêts; il dé-

[a] Notes recueillies à Arras, et communiquées à l'auteur par les notables de la ville ayant connu Robespierre.

clame contre la tyrannie des levées militaires, qui ont lieu dans la province; il attaque les autorités; il inculpe l'intendant, et au moyen de ces hypocrites doléances sur le sort du malheureux habitant des campagnes, il parvint à se faire élire par cette classe d'hommes dont la bonne foi est si souvent trompée par l'intrigue et le mensonge. En arrivant à Versailles, son astuce et son opiniâtreté le firent remarquer. Il écrivait péniblement, s'exprimait avec peu de facilité. Son style était froid; sa logique, quoique fausse, était imperturbable et toujours étayée par des sophismes et des phrases d'emprunt qu'il répétait à satiété, ce qui donnait à ses discours beaucoup de monotonie. Mais il était grave pour son âge, surtout très-appliqué; à force de travail, il se pénétra de la beauté des grands modèles, et parvint à dissimuler l'aridité de ses idées, qui insensiblement se développèrent et donnèrent à sa réputation ce fatal essor qui devait rendre son nom odieux aux générations les plus reculées.

Pendant la discussion que Lally avait provoquée dans l'intention de comprimer les factieux, on reçut une lettre de Lafayette; il rendait compte des mesures qu'il avait prises dans l'exercice de son commandement pour assurer la tranquillité de la capitale. Cette lettre ferma la bouche aux partisans de la motion de Lally, et

ralentit la discussion. Cependant les moyens employés par ce général étaient insuffisants, et leur inefficacité ne tarda pas à se manifester par deux exemples effrayants de barbarie que l'inexorable histoire doit raconter dans tous ses détails, afin de montrer à quels excès odieux se livre la populace dès qu'elle est ameutée au cri de liberté.

L'assemblée des électeurs cherchait à ramener la tranquillité publique, lorsque dans la soirée deux officiers municipaux, venus de Compiègne, vinrent lui annoncer qu'ils avaient fait arrêter M. Berthier de Sauvigny, intendant de Paris, fils du premier président du *parlement Maupeou*, et gendre de Foulon. Bailly et la plupart des électeurs comprirent tous les motifs de haine qui subsistaient contre cet ancien intendant, et décidèrent que n'étant ni accusé, ni détenu d'une manière légale, la municipalité de Compiègne serait invitée à lui rendre la liberté. Mais les deux envoyés de cette ville firent observer que Berthier, administrateur des troupes placées sous les ordres du maréchal de Broglie, était accusé d'être l'un des principaux agents de la conspiration des ministres contre la population de Paris, qu'on lui reprochait d'avoir fait couper les blés en herbe pour nourrir la cavalerie, et que ces circonstances avaient irrité le peuple au point

qu'il se porterait à de violents excès si on ne lui donnait pas satisfaction. Plusieurs électeurs voulaient aussi qu'on s'assurât des hommes accusés d'avoir conjuré la ruine de la capitale. Cet avis prévalut, et il fut décidé que deux électeurs, avec une forte escorte de cavalerie, iraient prendre à Compiègne l'infortuné Berthier.

Foulon, son beau-père, était, comme lui, l'objet de l'animosité publique, et les moyens ingénieux qu'il avait pris pour s'y soustraire ne purent le sauver. On découvrit que le bruit de sa mort était une feinte et qu'il s'était réfugié dans la terre de Viry, appartenant à M. de Sartines, son intime ami. Les précautions qu'il prenait pour cacher sa présence le rendirent suspect. Les paysans de Morangiés, guidés par le syndic du village, l'arrêtèrent pendant qu'il se promenait dans le parc, et firent éprouver à ce vieillard septuagénaire les plus indignes traitements; ils lui mirent un collier d'orties, un bouquet de chardons et une botte de foin derrière le dos [1], pour le punir, disaient-ils, d'avoir souvent répété que *le peuple n'était bon qu'à manger du foin.*

Après avoir souffert en route toutes sortes d'outrages, il fut amené à l'Hôtel-de-Ville de Paris, et remis à un comité qui, à la suite d'un

[1] Moniteur du 29 juillet, p. 117, col. 1.

long interrogatoire, voulait l'envoyer en prison (22 juillet); mais on ne pouvait le faire sortir sans l'exposer à être mis en pièces. Déja une foule immense, accourue sur la place de Grève, demandait à grands cris son supplice; il eût fallu la disperser, et aucune force n'était capable d'y parvenir. Le comité crut qu'en gagnant du temps la fureur du peuple serait calmée et qu'il se dissiperait. Dans cette espérance, on retint Foulon toute la matinée et une partie de l'après-midi. On se rappela aussi que l'intendant Berthier devait arriver le soir; dans la crainte que les attroupements causés par l'arrestation de son beau-père ne lui devinssent funestes, on envoya l'ordre à l'électeur Étienne de Larivière, qui le conduisait, de s'arrêter avec tout son monde au Bourget, et de n'entrer à Paris que le lendemain matin [1].

En attendant, plusieurs membres du comité, et Bailly surtout, essayèrent de faire entendre au peuple la voix de la justice et de l'humanité. « Foulon, disaient-ils, peut être très-coupable, « mais il ne faut pas le condamner sans l'entendre. Il était associé au dernier ministère, on « tirera donc de lui des lumières précieuses sur « le complot tramé contre le peuple. Vous avez

[1] Bailly (Mém. de), t. II, p. 280.

« conquis votre liberté; vous avez fait avec votre « roi une nouvelle alliance; vous avez juré la « paix, et l'assemblée nationale en a été le ga- « rant; au nom de la patrie que vous chérissez, « au nom du roi qui vous a prodigué tant de « marques d'amour, nous vous en conjurons, ne « violez pas vos serments, ne troublez pas cette « paix tant désirée, et ne déshonorez pas votre « victoire en vous souillant du sang d'un mal- « heureux [3]. »

Ces raisons parurent faire impression sur le petit nombre de personnes qui étaient à portée de les entendre. Mais la faveur dont Bailly jouissait auprès de cette multitude n'était pas un frein suffisant pour la retenir; car, si peu de gens voulaient le désordre, tout le monde le souffrait: d'ailleurs l'irritation populaire était sans cesse ranimée par des personnages d'un extérieur décent, qui se portaient rapidement aux lieux mêmes où elle semblait se calmer. La populace, excitée par ces artisans de discorde, applaudit avec fureur aux cris de mort que quelques voix prononcèrent. Elle s'irrite de la lenteur des délibérations du comité, et avec des hurlements effroyables demande qu'on lui livre sa victime.

Dans l'espoir de sauver cet infortuné vieillard,

[3] Moniteur du 29 juillet, p. 117, col. 2.

Moreau de Saint-Méry et l'électeur Osselin, après avoir exposé la nécessité d'une instruction préalable, improvisèrent une espèce de tribunal; mais, dans l'impossibilité d'asseoir un jugement équitable, d'après des imputations vagues et passionnées, les juges se récusèrent : on en nomma d'autres, ils étaient absents. Le peuple impatienté demande, avec une fureur nouvelle, *qu'on juge Foulon, pour être pendu de suite*[1]. Amené devant le président, il commençait à être interrogé, lorsque Lafayette, un des juges désignés, arrive. La confiance dont il jouissait, le pouvoir armé dont il était investi, semblaient promettre qu'il arrêterait les effets de cette scène épouvantable. Instruit du motif d'un si grand tumulte, il dit à la foule assemblée : « Je ne puis « blâmer votre colère et votre indignation contre « Foulon; je ne l'ai jamais estimé, je l'ai toujours « regardé comme coupable; vous voulez qu'il « soit puni, nous le voulons aussi, et il le sera; « mais il a des complices, il nous importe de les « connaître. Je vais le faire conduire à l'Abbaye, « là nous instruirons son procès, et il sera con« damné suivant les lois au châtiment qu'il n'a « que trop mérité. »

Cette harangue aurait obtenu le succès que

[1] Procès-verbal des séances de l'assemblée générale des électeurs, t. II, p. 306 et suiv.

Lafayette s'en était promis, si le malheureux vieillard, égaré par la joie que lui causait ce stratagème, n'avait pas eu l'imprudence de battre aussi des mains. Alors le peuple s'écrie : « Ils sont « d'intelligence, on veut le sauver[a]. Est-il besoin « de jugement, dit une voix sortie de la foule, « pour un homme condamné depuis trente ans[1]. » Les plus forcenés, excités par ces paroles qui se propagèrent avec rapidité, se précipitèrent sur la garde et forcèrent les portes de l'Hôtel-de-Ville. Quinze cents électeurs sont renversés sur leurs banquettes, ou refoulés jusque vers le siége du président ; au milieu de cette horrible confusion, des égorgeurs se saisissent de l'accusé placé devant les juges, et dans un clin d'œil le portent sous la fatale lanterne.

A la vue des apprêts pour son supplice, le vieillard est saisi de terreur ; pâle, tremblant, ses forces et son courage l'abandonnent, il descend aux plus humbles supplications[2]. On lui ordonne de se mettre à genoux et de demander pardon à Dieu, à la nation et au roi, il obéit ; un de ses bourreaux lui donne sa main à baiser, il s'y prête sans résistance, il se soumet à tout, demande grâce à tout le monde, et supplie qu'on

[a] Note communiquée par le général L......

[1] Procès verbal de l'assemblée des électeurs, t. II, p. 314.

[2] Lacretelle, *Hist. de l'Assemblée const.*, t. I, p. 17.

veuille bien l'enfermer et lui laisser la vie[1]. On lui répond en lui passant une corde au cou. A peine suspendu, la corde casse, il tombe sur ses genoux et implore de nouveau la commisération du peuple. Sans pitié il est suspendu une seconde fois et la corde casse encore. Des assassins moins cruels que les autres présentent des épées pour abréger son supplice, mais on le prolonge pendant plus d'un quart d'heure pour lui faire attendre une corde neuve[2]. Enfin elle arrive et termine cette affreuse agonie.

Les meurtriers se saisissent de son corps et se le disputent comme des loups affamés. Ils le dépouillent, s'arrachent à l'envi ses vêtements, et courent les porter aux électeurs assemblés. Ceux-ci froidement dressèrent un procès-verbal de cet attentat, sans oser sévir contre les monstres qui s'en déclaraient les auteurs. Enhardis par l'impunité, les assassins placent une poignée de foin dans la bouche de cette tête coupée qu'ils promènent au bout d'une pique[3], et traînent dans la fange son corps nu, mutilé et couvert des empreintes de leur barbarie. Pendant ce

[1] Moniteur du 29 juillet, p. 117, col. 4.

[2] Procès-verbal de l'assemblée des électeurs, t. II, p. 316 et suiv. — Moniteur du 29 juillet, p. 117, col. 2. — Annales parisiennes, politiques et critiques, p. 60 et 61.

[3] Prudhomme, *Révolution de Paris*, n° 2, p. 25.

temps, leurs femmes parcouraient les rues et demandaient de l'argent aux passants en reconnaissance, disaient-elles, de ce que leurs maris faisaient pour la liberté [1].

Ce crime était à peine consommé qu'on apprit l'arrivée de Berthier, accompagné d'une nombreuse escorte. Les outrages, les imprécations n'avaient cessé de le poursuivre sur sa route. Dans les villes et villages, on l'avait fait descendre, et à Louvres on brisa l'auvent de sa calèche pour qu'il fût mieux exposé aux insultes. Afin de parer les coups qu'on lui portait, Étienne de Larivière se mit à côté de lui; obligé de céder à la force, il ne put exécuter l'ordre de s'arrêter au Bourget, et malgré lui il fallut s'acheminer vers Paris. On savait que Berthier était gendre de Foulon, et cette seule circonstance suffisait pour le dévouer à la fureur des bourreaux qui venaient d'égorger son beau-père. Mais ce que l'on ignorait, c'est que Berthier s'était occupé toute sa vie de rendre heureux le peuple de Paris, en le sauvant de la misère, par des institutions philantropiques [2]. Cet homme de bien avait huit enfants, tous recommandables par leurs mœurs, leurs talents précoces et par la plus heureuse

[1] Papon, *Hist. de la Révol. de France*, t. I, p. 192.

[2] Correspondance politique et confidentielle de Louis XVI, t. I, lettre XVII.

physionomie[1]; l'aîné d'entre eux, prévoyant le sort affreux dont son père était menacé, courut à Versailles implorer la protection de l'assemblée nationale. En arrivant, il se jette dans les bras de Lally-Tollendal, et lui dit, les yeux baignés de larmes : « Ah! monsieur, votre piété filiale, « votre éloquence, ont sauvé la mémoire de votre « père, sauvez, sauvez la vie du mien, je vous « en conjure[2] ! » Cependant l'infortuné Berthier approchait de Paris, lorsqu'en avant de sa voiture paraît une charrette couverte d'inscriptions, dont les principales étaient, « Il a volé la France. « — Il a été l'esclave des riches et le tyran des « pauvres. — Il a bu le sang de la veuve et de « l'orphelin. — Il a trompé le roi. — Il a trahi sa « patrie[3]. »

Jamais on ne vit de spectacle pareil à celui qu'offrit l'entrée de cet odieux cortége dans la capitale. Des soldats de divers corps, des ouvriers couronnés de feuillages, suivaient ou allaient en avant de la voiture, avec des drapeaux et au son d'une musique qui exécutait tour à tour des airs gais ou lugubres; des femmes, ou plutôt des

[1] *Hist. de la Révol. franç.*, par deux amis de la liberté, t. II, p. 73.

[2] Bertrand de Molleville (Mém. de), t. II, p. 83. — Lally-Tollendal (Mém. de), p. 85.

[3] Moniteur du 29 juillet, p. 117, col. 3. — Bailly (Mém. de), t. II, p. 122.

furies, chantaient et dansaient autour de la victime qu'elles brûlaient d'immoler, et formaient une marche barbare. Berthier, placé dans sa calèche découverte, avait à chacune des portières un soldat qui tournait vers lui sa baïonnette. Sur sa figure respirait l'indignation, quoique sa contenance parût ferme et calme. Auprès de Saint-Méry, on lui présenta la tête de Foulon [1]. Les monstres qui la portaient voulurent la lui faire baiser, mais il se détourna avec horreur, jusqu'à ce qu'Étienne de Larivière eût fait éloigner cet objet effrayant de la férocité populaire. Puis il lui demanda avec intérêt quel était le malheureux qu'on venait d'égorger. L'électeur, pour lui cacher l'assassinat de son beau-père, lui dit: C'est la tête du gouverneur de la Bastille. Berthier, dans ce moment terrible, conserva le plus grand sang-froid, et s'exprima sur l'assassinat de Delaunay en termes qui annonçaient une âme forte et supérieure à sa situation terrible.

Arrivé à l'Hôtel-de-Ville, Bailly l'interroge sur sa conduite et sur ses desseins. « J'ai obéi à des « ordres supérieurs, répond-il avec assurance, et « les papiers de mon administration vous éclai- « reront bien mieux que je ne pourrais le faire « moi-même. » Pendant qu'on délibère, le peu-

[1] Prudhomme, *Révol. de Paris*, n° 2, p. 27.

ple, animé par un premier meurtre, ne respire que le carnage et pousse des clameurs qui font retentir l'édifice et portent l'épouvante dans le cœur des magistrats. On propose à Berthier de l'envoyer à l'Abbaye; il y consent: mais comment l'y conduire à travers les flots d'une multitude furieuse des obstacles qu'on oppose à sa rage. Bailly se présente à la foule; tout ce que la raison et l'humanité peuvent inspirer de touchant et de persuasif est inutilement employé. Enfin il se prosterne devant le peuple; mais il implore vainement sa pitié. Ses discours et ses prières ne font qu'irriter ces forcenés. Sourds à l'honneur, à l'humanité, ils ne peuvent attendre le résultat d'un jugement. Ils veulent se venger eux-mêmes, la haine leur fait tout sacrifier aux plaisirs d'être bourreaux.

Bientôt la populace disperse tous ceux qui devaient protéger l'accusé, mille bras le saisissent, l'enlèvent et le portent sous le réverbère, où son beau-père vient de périr; à la vue de la corde encore ensanglantée, ses yeux étincellent de colère, et dans sa généreuse indignation, il s'écrie: « Scélérats! je saurai me procurer un « autre genre de mort. » Il veut saisir le fusil d'un de ses assassins; mais au même moment il tombe percé de coups. Il respirait encore, lorsqu'un monstre de férocité, un vrai cannibale,

en uniforme de dragon, lui déchire sa poitrine palpitante, il en arrache le cœur, et porte cet affreux trophée aux membres du comité des électeurs [1], comme pour les punir d'oser exercer des fonctions dont ils ne pouvaient accomplir les devoirs; Bailly lui-même ne s'est-il pas condamné en s'écriant : *Quelle magistrature que celle qui n'a pas l'autorité d'empêcher le crime commis sous ses yeux* [2] ? N'avait-il pas assez étudié l'histoire pour savoir que la punition de ceux qui soulèvent le peuple, c'est de ne pouvoir plus le ramener. Ces magistrats, atterrés par la grandeur du forfait, laissent l'assassin reprendre le cœur de Berthier, il le place à la pointe de son sabre, et court le porter en triomphe dans les rues de Paris. Un dernier trait manquait à ces anthropophages, ils le consomment en donnant dans un café le spectacle du plus abominable festin [3]. Dès ce jour on dévoua à la lanterne les *aristocrates;* alors, et pour la première fois, on entendit dans toute l'étendue du royaume une chanson barbare et sanguinaire, dont le refrain

[1] Procès-verbal des électeurs, t. II, p. 325.

[2] Bailly (Mém. de), t. II, p. 83.

[3] *Hist. de la Rév. franç.*, par deux amis de la liberté, t. , p. 134. — Prudhomme, *Révolut. de Paris*, n° 2, p. 30. — Montgaillard, *Hist. de France*, t. II, p. 105.

vouait à ce supplice quiconque osait résister aux volontés populaires.

Cependant le généreux Lally s'était rendu à l'assemblée nationale. Là il déplore qu'on n'ait pas adopté les mesures énergiques que deux jours auparavant il avait proposées contre les factieux. Nulle décision n'était encore prise que le meurtre était consommé. Lally consterné demande vengeance, il émeut tous les cœurs par sa sensibilité; non toutefois celui de Robespierre qui, dans cette discussion touchante, développa le naturel féroce et cruel qui bientôt ensanglanta la France : après avoir répondu qu'il fallait par-dessus tout aimer la liberté, il osa faire l'apologie du meurtre par cette exclamation hypocrite: « Peuple vertueux! voudrait-on te punir, après « avoir souffert si long-temps, de t'être vengé un « seul jour? » Et le jeune Barnave laissa échapper cette phrase révoltante : « Il ne faut pas trop se « laisser alarmer par les orages inséparables des « mouvements d'une révolution; l'objet principal « est de faire la constitution et d'assurer la li- « berté [1]. La multitude peut avoir eu raison de « se faire justice.... Peut-être le sang versé n'est-il « pas si pur. » Ces paroles cruelles, échappées à une tête ardente, firent le désespoir d'une vie si

[1] Moniteur du 23 au 24 juillet 1789, p. 99, col. 1.

courte[1], et dont la fin devait être employée à réparer les erreurs de l'inexpérience.

Vainement Lally s'écria qu'il déchargeait sa conscience des malheurs qui étaient résultés du refus de l'assemblée, et qu'il se lavait les mains du sang qui venait de couler; des cris de fureur s'élevèrent contre lui, un député osa même dire avec emportement qu'il abusait de sa popularité. Mirabeau lui reprocha de *sentir* lorsqu'il ne fallait que *penser;* ce qui inspira à Lally cette heureuse repartie : *Tibère pensait avec profondeur, et Louis XII sentait vivement.* Enfin l'assemblée, qui depuis trois jours consumait un temps précieux à modifier le projet de proclamation proposée par Lally, se détermina à l'adopter, mais avec des modifications plus sévères pour les proscrits que pour les persécuteurs. En effet, le peuple était simplement *invité* au maintien de l'ordre et de la tranquillité[2], sous promesse que l'assemblée s'occuperait sans relâche de poursuivre les dépositaires du pouvoir qui auraient causé ou causeraient les malheurs de la nation.

C'est à l'occasion de ces meurtres qu'Adrien Duport mit entre les mains des révolutionnaires

[1] Lacretelle, *Hist. de l'Assemblée constit.*, t. I, p. 120. — Ferrières (Mém. du marquis de), t. I, p. 160.

[2] Moniteur du 23 au 24 juillet, p. 99, col. 3.

une arme terrible, il demanda l'établissement d'un *comité de recherches* destiné à recevoir les dénonciations contre les agents civils et militaires et les conseillers du roi, entrés dans la conspiration du 14 juillet, ou qui pourraient dans la suite tenter des entreprises contre les intérêts du peuple. L'assemblée effrayée balança, mais ne pouvant s'opposer à la formation de cette œuvre inique, elle voulut du moins diminuer l'effroi qu'avait causé l'idée de mettre la fortune, la vie, l'honneur des citoyens entre les mains de six personnes; douze membres renouvelés tous les mois formèrent le fameux comité des recherches, créé pour punir des délits jusqu'alors inconnus : les tyrans avaient inventé le crime de lèse-majesté, et le peuple imagina celui de *lèse-nation*. Ce conseil d'inquisiteurs allait servir de type à ces odieux comités répandus dans toute la France, et qui, au nom de la liberté, furent les modèles achevés de la plus affreuse tyrannie [1].

Le lendemain, Mirabeau, dans son journal, osa faire l'éloge des assassins de Foulon et de Berthier [2]. L'acharnement que l'on mit à immoler ces deux victimes porte à croire que l'on avait

[1] Ferrières (Mém. du marquis de), t. I, p. 166.

[2] Dix-neuvième lettre de Mirabeau à ses commettants.

formé le dessein de les faire périr. Cependant, quel était leur crime? Le tort de l'un était d'avoir été constamment dévoré par l'ambition de gérer un ministère; dans son humeur sévère et brusque, il avait adopté l'expression triviale de *bête à manger du foin*, dont il se servait souvent dans le conseil lorsqu'il voulait exprimer la sottise du peuple. Ce propos, quoique insignifiant par son absurdité, était sans cesse répété dans le public et servit de prétexte aux ennemis de Foulon pour lui prêter l'idée ridicule de réduire le peuple à ne manger que de l'herbe. Quant à son gendre, chargé de pourvoir aux besoins d'une nombreuse cavalerie, la disette des fourrages le força sans doute à tolérer, selon l'usage, la coupe des blés verts, et cette circonstance nouvelle pour les habitants de Paris, au moment où l'on cherchait à les affamer, contribua puissamment à exalter leur haine et leur indignation. Telles furent les causes apparentes du meurtre lamentable de ces deux infortunés; mais depuis le temps a découvert que Foulon avait remis à Louis XVI deux mémoires dans lesquels il conseillait au roi de ne jamais se séparer de son armée. Il lui proposait de faire arrêter, juger et exécuter, dans le plus bref délai, les députés les plus révolutionnaires. Ces mémoires furent lus

en présence de Louis de Narbonne, qui en donna connaissance à madame de Staël, avec laquelle il était lié d'une manière intime; et cette dame, par une indiscrétion plus conforme à la légèreté de son sexe qu'à la force de son mâle caractère, commit l'imprudence d'en parler à son père, et surtout à Mirabeau, qui ne tarda pas à en informer les principaux moteurs des mouvements insurrectionnels[1].

L'aspect de Paris, en ces temps d'horreur et d'anarchie, faisait frémir les hommes sages: bientôt l'indignation des gens de bien se manifesta hautement contre la dictature de la multitude, mille fois plus terrible que le pouvoir absolu remis à la discrétion d'un seul; dans leur douleur ils ne cessaient de dire: « Les crimes « de la tyrannie arment tous les citoyens contre « elle, tandis que les forfaits du peuple n'offrent « point de coupables, on ne peut contre lui ni « se plaindre ni se venger. Le mot de *liberté* suf« fit pour opprimer l'innocence, et sert d'excuse « à ses bourreaux! Ah! combien n'est pas à « craindre cette force brutale, accoutumée à tout

[1] Campan (Mém. de madame), t. II, p. 62. — Montgaillard, *Hist. de France*, t. II, p. 103. — Opinion de M. Devaines; voyez Mémoires publiés sous le nom de Condorcet, t. I, p. 259.

« immoler à la violence de ses passions, inva-
« riable dans ses principes, irrésistible par sa
« masse; sourde à la justice, à la pitié, elle me-
« nace indistinctement tous les individus, et
« tend à dissoudre la société en attaquant la sû-
« reté personnelle qui en est le premier lien. »

EUGÈNE LABAUME.





LES MÉDECINS DE PARIS.



Dans le siècle où nous vivons, l'indépendance est un des premiers besoins de la vie, et les révolutions qui se sont succédé ont laissé tant d'hommes incertains sur leur avenir, surtout parmi ceux qui occupaient des emplois dans le gouvernement, que chacun a cherché à donner à ses enfants un état qui le mît à l'abri des revirements de fortune. Ajoutez à cela l'ambition qu'ont tous les parents de donner à leur fils un état qu'ils considèrent comme plus relevé que le

leur, et vous vous expliquerez pourquoi nous voyons maintenant tant d'avocats et tant de médecins.

Il devait aussi résulter d'un tel encombrement dans ces deux professions un assez grand nombre d'incapacités. Tel eût fait un bon cultivateur, un bon manufacturier, un excellent industriel, qui s'est fait mauvais avocat ou mauvais médecin, parce qu'aucun goût bien prononcé ne l'a porté à choisir la profession vers laquelle on l'a poussé.

Heureusement que le contraire a souvent lieu, et que jamais époque n'a été plus féconde que la nôtre en médecins savants : les progrès de la science, la rivalité et la concurrence qui excitent l'émulation, ont dû amener ce résultat.

Voyons donc ce que devient cet essaim de jeunes docteurs que la Faculté de Paris verse chaque année dans la capitale.

D'abord occupons-nous de ceux qui sortent des hôpitaux civils. Ce sont, en général, les plus instruits; c'est au concours qu'ils ont obtenu les titres d'externes et d'internes, et quelquefois d'élèves de l'école pratique. C'est à ces titres qu'ils doivent le privilége d'acquérir au prix de leurs veilles, d'un travail opiniâtre et d'un service assez dégoûtant dans le début, des connaissances médicales d'autant plus étendues que, passant

chaque année d'un hôpital dans un autre, ils assistent aux leçons théoriques et pratiques de ce que Paris possède de plus distingué en médecins. Chaque médecin expose ses théories et en fait l'application au lit des malades. C'est à l'élève à choisir celle qui lui paraît la meilleure, et à ne pas se laisser entraîner dans de fausses routes.

Lorsqu'un élève laborieux et intelligent a eu le bonheur d'entrer dans un hôpital où un chef éclairé et bienveillant sait apprécier son mérite, une belle carrière lui est ouverte; le professeur prend son élève en affection, il le dirige, il l'éclaire, il le conduit chez quelques-uns de ses malades en ville, auprès desquels il le charge des saignées, des pansements, de ce qu'on appelle la petite chirurgie; et, comme tous ces soins, donnés en général à des personnes riches, sont rétribués avec délicatesse, l'élève se monte une bibliothèque, achète des instruments, etc., et supplée ainsi à ce que sa fortune propre lui avait refusé jusque-là. Souvent on lui demande son adresse, et, lorsque les enfants de la maison n'ont qu'une légère indisposition, qu'un domestique est malade, c'est l'élève qu'on appelle, on ne dérange pas le professeur pour *si peu de chose*. L'élève est bon avec ses malades; il captive peu à peu la confiance; les enfants l'aiment,

parce qu'il joue avec eux et qu'il n'a pas l'air si grave que le maître; et, pour peu qu'il s'exprime avec quelque aisance, qu'il ait l'usage du monde, il est bientôt accueilli, choyé chez les clients de son professeur; il lui succédera plus tard. Le voilà lancé; laissons-le suivre une carrière qu'il honorera et dont il recueillera des fruits justement mérités.

Cet élève avait des camarades aussi instruits que lui, comme lui dévoués à la science et à l'humanité, comme lui ils ont été heureux dans les concours; mais ils n'ont trouvé pour chef qu'un ignorant, qu'un bourru qui ne les a pas appréciés, ou qu'un homme de mérite qui ne peut pas s'occuper de tout le monde et protéger tous ceux qui en sont dignes.

Ceux-là sont obligés de faire leur chemin eux-mêmes; confondus avec les ignorants et les intrigants, ils auront bien de la peine à parvenir, et nous verrons tout à l'heure à combien de hasards ils sont exposés.

Beaucoup de ces jeunes docteurs tentent les chances des concours, d'abord pour une place au bureau d'admission dans les hôpitaux, espèce de stage qu'il faut faire pour obtenir des fonctions de médecin ou de chirurgien dans ces établissements. S'ils sont heureux dans ces concours, leur avenir est assez beau, parce qu'à

Paris comme partout le médecin d'un hôpital inspire une juste confiance et est appelé de préférence à tout autre.

S'ils entrent dans un hôpital où on ne traite que des maladies spéciales, telles que celles de la peau, etc., ou dans ceux où on ne traite qu'une classe de malades, tels que les enfants, les vieillards, les aliénés; s'ils se livrent avec ardeur à l'étude et au traitement d'une seule série de maladies, telles que celles du cerveau, de la poitrine, du cœur, etc., une grande vogue les attend, parce que, non seulement le public, mais leurs collègues les appelleront en consultation, et leur réputation s'accroîtra du suffrage même de leurs confrères.

Une fois lancé dans la carrière des concours, il est difficile d'en sortir; une première réussite est bien faite pour encourager, et il en est peu qu'un premier échec rebute. On veut concourir pour être agrégé ou professeur à la Faculté, alors pas de clientèle possible jusqu'à ce qu'on ait atteint son but; il faut se livrer à une étude des plus opiniâtres, *pâlir sur les bouquins*, comme on dit; il faut connaître ses auteurs du bout du doigt, posséder dans sa mémoire toutes les observations publiées dans vingt journaux de médecine. Il en est qui vous diront : Tel fait se trouve consigné dans telle page de tel volume

de tel auteur. Cette mémoire n'est pas toujours la preuve d'un bon jugement, et le jugement est l'âme de la médecine, il est au médecin ce qu'est l'imagination au poëte. Une élocution facile n'est pas moins indispensable à un concurrent que la mémoire aidée d'une bonne logique. Tel qui sait bien se trouve souvent inférieur à son compétiteur qui s'est habitué de bonne heure à bien dire, à classer ses faits avec ordre, à les rendre avec méthode et surtout à éviter, autant que possible, de heurter les idées reçues par chacun de ses juges (ceci n'est que du savoir-faire, mais on ne le voit que trop souvent remplacer le savoir).

Une fois agrégé à la Faculté de médecine, si le jeune médecin veut se livrer à la pratique civile, le chemin est assez facile; son nom est quelquefois placé dans les journaux, ou tout au moins ses qualités sont inscrites sur sa carte de visite; tous deux circulent dans les salons qu'il fréquente, et bientôt sa clientèle se forme.

Si son goût le porte plutôt à faire des recherches, à composer des ouvrages et à publier ses découvertes, sa qualité d'agrégé à la Faculté lui donne entrée chez les libraires, Baillère ou Crochard lui achèteront ses productions.

Ces écrivains sont rarement praticiens; j'en connais un qui a déja écrit plus de quinze vo-

lumes sur la médecine, et duquel un excellent praticien me disait : Je ne lui confierais pas mon chat s'il était malade. C'est avec les ouvrages des autres qu'il a composé les siens. Ces auteurs rendent cependant de grands services à leurs collègues en réunissant dans un petit volume tout ce qu'il y a de substantiel dans une foule de journaux ou de brochures qu'il est impossible à un médecin un peu occupé de lire ou de se procurer. Et ces services sont inappréciables lorsque de tels écrivains nous font grâce de certaines observations où l'imagination a mis le merveilleux à la place de la vérité, genre de *tricherie* trop en vogue chez les hommes jaloux d'une grande réputation et qui n'ont qu'un mérite très-contestable.

Il est une autre classe d'écrivains qui méritent bien de l'humanité. Ce sont ces bons praticiens qui, de temps à autre, produisent un ouvrage, fruit d'observations faites avec scrupule, avec conscience, et constatées par l'expérience. Ceux-là sont dignes de notre confiance, de notre estime, et je dirai même de notre gratitude, parce qu'ils propagent des connaissances que ne pourraient jamais acquérir la plupart de leurs collègues, faute des moyens que les premiers ont seuls à leur disposition.

Voyons maintenant ce que vont devenir les

jeunes médecins instruits ou ignorants, médiocres ou intrigants, jetés pêle-mêle dans Paris. Oh! pour les intrigants, leur histoire est bientôt faite. Ils seront à la piste de toutes les places où le concours n'est pas nécessaire; dans les bureaux de charité, dans les prisons, dans les associations d'ouvriers, dans tous les établissements; ils se feront prôner partout, afficher même s'il le faut, ils feront écrire en gros caractère sur leur porte leur qualité et tout ce qu'ils savent faire. Ils feront distribuer des adresses par tous leurs marchands, et si ces moyens n'amènent point de clients, ils se jetteront dans les remèdes secrets, feront imprimer de pompeuses annonces dans les journaux sur les propriétés merveilleuses de leurs remèdes et sur les cures *radicales* qu'ils ont obtenues dans des maladies jusqu'ici *incurables;* mais j'oublie que c'est des médecins que j'ai entrepris de parler et non des charlatans.

Lorsqu'un jeune médecin qui a quelque mérite et n'est protégé par personne veut exercer à Paris, il commence par faire choix d'un quartier où il suppose trouver le plus de chances; c'est ordinairement un quartier populeux qu'il préfère : voilà pourquoi il y a encombrement de médecins dans certaines portions de la capitale.

Le choix d'un logement n'est pas moins es-

sentiel; l'appartement doit avoir au moins trois pièces: une antichambre convenablement meublée, une pièce servant de cabinet de consultations, c'est la pièce la plus importante; elle doit être meublée avec goût, avec recherche, avec luxe même, sans pourtant sortir de la gravité qui cadre si bien avec la profession de médecin; un bureau, une bibliothèque et des fauteuils en acajou, quelquefois même un canapé; sur la cheminée des vases antiques, des flambeaux, et surtout la pendule surmontée du buste en bronze du père de la médecine; quelques gravures; celles qui représentent Hippocrate refusant les présents d'Artaxercès et la mort de Socrate, sont de fondation dans les cabinets des médecins; les rideaux des fenêtres sont doubles, l'un de couleur et l'autre blanc, artistement drapés et croisés de manière à ne laisser percer qu'un demi-jour dans ce petit boudoir où le pauvre comme le riche aiment à trouver un certain air d'aisance en venant consulter leur médecin.

La troisième pièce est la chambre à coucher du jeune médecin; elle est fort modestement meublée : un lit de sangles ou une couchette en bois peint, quelques chaises, une commode en noyer, les meubles indispensables à la toilette, voilà tout ce que vous y trouverez. Pourquoi la meublerait-il mieux? ses clients n'y entrent pas,

et puis l'ameublement du cabinet a épuisé ses ressources; il lui faut vivre en attendant la clientèle, et la malheureuse se fait attendre si longtemps!

Le jeune médecin, logé et meublé convenablement, choisit, pour ouvrir sa porte et garder son appartement, une femme d'un certain âge; une jeune fille ferait *causer,* et une moralité incontestable est plus nécessaire à un jeune médecin qu'à un vieux. Cette femme est une ouvrière qui travaille le jour dans l'antichambre pour son compte et va coucher chez elle, ce qui oblige à moins de dépense qu'une cuisinière; d'ailleurs le jeune médecin n'en a pas besoin; hors de chez lui, il est encore étudiant; il dîne chez le restaurateur quand il n'a pas d'engagement en ville.

La portière du jeune médecin est l'être qui a le plus d'influence sur sa destinée médicale; elle passe avant la garde-malade, quoique celle-ci soit au médecin ce que sont les herboristes aux apothicaires; qu'elle ait ses protégés et surtout des conseils contraires aux vôtres si vous ne vous êtes pas ménagé sa bienveillance. C'est la portière qui répond : Au second, la porte à gauche, ou : Monsieur est sorti. C'est elle qui fait votre éloge à la laitière et à tous les voisins; c'est elle qui peut vous perdre dans tout le quartier. C'est

chez elle que se rassemblent le soir les locataires de la maison ou les cuisinières des étages inférieurs. Là, dans le comité qu'elle préside, selon que vous l'aurez saluée d'un air aimable, que vous lui aurez donné une *grosse bûche* et de bonnes étrennes, ou que vous passerez sans la regarder et que vous vous serez montré parcimonieux, elle vous fera médecin célèbre, et citera de nombreux succès que vous aurez obtenus et qu'elle inventera au besoin; ou bien vous déchirera à belles dents au gré de son caprice. Elle a la conscience de ce qu'elle peut pour vous tant que vous n'êtes pas connu, et vous fait payer cher sa triste puissance.

Il faut bien l'avouer, la profession qui exige le plus grand nombre de connaissances est précisément celle où l'homme qui l'exerce est le moins bien jugé par une certaine classe, et souvent une commère sert mieux un médecin qui débute que tout son mérite.

Malheur donc, cent fois malheur au jeune médecin qui n'a pas su se concilier sa portière, le dispensateur de sa fortune médicale!

Une fois bien avec cet être important et sa réputation une fois établie dans les cuisines et les hauts étages de la maison, le jeune médecin voit arriver chez lui une femme de chambre, c'est elle qui se hasarde la première, elle a souvent la migraine,

des étourdissements; une saignée la sauverait. Le jeune médecin va débuter, son avenir va dépendre de cette première saignée; s'il fait une saignée blanche, il est perdu; mais non... il l'a pratiquée avec dextérité.

L'opération terminée, et après avoir arrosé d'eau de Cologne le mouchoir de sa jeune cliente, il la congédie d'un air gracieux et noble tout à la fois, et refuse, sans blesser l'amour-propre de cet autre instrument de sa fortune, les trois francs qu'elle a tirés de sa bourse.

Dans le début surtout, l'intérêt ne guide jamais le jeune médecin. Captiver la confiance, voilà son but; soulager l'humanité, voilà ses moyens. Cette jeune fille à laquelle il vient de rendre un service, deviendra son amie dévouée. C'est elle qui va commencer sa réputation, qui bientôt lui ménagera l'entrée chez ses maîtres. Le jeune médecin n'en rougit pas; dans toute sa carrière ce sont les pauvres qui lui ouvriront la porte des riches; et ceux-ci doivent payer pour leurs portiers. Aussi se dévoue-t-il de corps et d'âme au soulagement des malheureux. C'est lui, cet amant de la plus noble des professions, que vous rencontrez partout où il y a de l'abnégation à déployer sans récompense à recevoir, si ce n'est la bénédiction d'une mère dont il aura sauvé l'enfant, ou, trop souvent bien,

l'ingratitude de ceux qu'il est allé visiter dans quelque cloaque infect, sous les mansardes, et avec lesquels il aura partagé les médiocres restes d'un modeste patrimoine dépensé pour son instruction. Cette ingratitude ne le décourage pas; un seul sur vingt lui a exprimé toute sa reconnaissance; il a payé pour tout le monde. L'épidémie arrive, vous le voyez se multiplier; il a tout oublié; il va chez tous ceux qui réclament ses soins; il se montre homme supérieur, ne voit que le service à rendre, et le contentement de soi-même.

D'ailleurs, ce sont les malheureux qui ont servi et qui serviront encore à son instruction; pourquoi serait-il ingrat envers eux? Ce n'est pas le tout que d'étudier la médecine dans de bons livres et sous de bons maîtres; on n'est bon médecin qu'après avoir tremblé cent fois auprès des malades; et ce sont encore les pauvres qui servent à l'expérience du jeune médecin. Le voilà au lit de son premier malade; livré à ses propres forces, abandonné à son libre arbitre, privé du maître qui rectifiait autrefois ses erreurs, il faut maintenant qu'il soit médecin par lui-même. Son malade a la fièvre, c'est le résultat d'une lésion organique; mais quel est l'organe affecté? Mille symptômes se croisent pour dérouter son jugement. Ce n'est plus ce tableau

d'une maladie isolée si bien tracée dans les auteurs; à peine s'il peut y rattacher quelques symptômes; il se perd en conjectures; ses idées arrivent en foule, se confondent; son jugement s'altère; il hésite, il tremble, le malheureux, il est plus à plaindre que son malade!... Mais, après le premier tribut payé à l'humanité, le jeune médecin se calme, il fait effort sur lui-même pour rassurer son malade; il l'interroge avec plus de méthode; il exclut en imagination tout ce qui n'est que sympathique, pour ne s'attacher qu'à la maladie primitive. Il s'informe des causes qui ont précédé, et des premiers symptômes qui ont suivi le développement de la maladie; il compare, il analyse, il juge... là... le voilà sur la voie.... pourtant il hésite encore... Allons, du courage... Le voilà qui se rassure; il écrit sa prescription; surtout il est prudent; son remède ne fera pas de mal, s'il ne soulage pas. Puis, voyez-le sortir de chez son malade, comme il est pâle, défait! comme il a l'air égaré! Il ne voit rien de ce qui se passe autour de lui... Un père de famille! se dit-il tout bas.... sa vie m'est confiée! mais cette femme... ces enfants! ah! quelles terribles angoisses!

Le voyez-vous rentrer chez lui, se renfermer dans son cabinet, compulser tous ses auteurs pour tâcher d'y découvrir s'il a bien compris la

maladie qu'il est appelé à traiter. Non, il ne s'est pas trompé; mais il n'est pas encore satisfait; il court chez son vieux ami, un bon praticien, dont l'expérience le guidera; il lui conte son histoire. Son ami lui fait voir qu'il a bien compris la maladie, lui assure que demain le malade sera mieux. Voyez le pauvre jeune homme, quel rayon d'espérance brille dans ses yeux! Comme sa poitrine se dilate! Cependant il passe la nuit sans sommeil; il relit encore ses auteurs jusqu'au lever du soleil. Alors il s'achemine vers son malade; un frisson le reprend à la porte. Ce n'est pas l'intérêt qui le conduit là, c'est l'amour de son art, c'est l'amour de l'humanité. C'est le malade qui va rassurer le médecin. Son remède l'a sauvé. Il le remercie; toute une famille l'entoure; et c'est pourtant lui qui est le plus heureux; il remercierait volontiers le malade. Je le demande à tout médecin digne de ce titre: quelle récompense l'a jamais plus flatté que le témoignage de reconnaissance du premier malade qu'il a sauvé.

Voilà ce que le jeune médecin recommencera cent fois, jusqu'à ce que l'expérience lui ait donné cette habitude des maladies, cet *art* de la médecine, qui ne peut pas s'enseigner; bien différent de la science, que vous pouvez apprendre dans des livres ou aux leçons des professeurs.

Les connaissances du médecin ne se bornent pas à celles de sa profession; il parle à son malade d'autre chose que de sa maladie. Sa conversation doit rouler sur toutes les choses qui peuvent flatter ses goûts. Le médecin possède des notions sur les arts, les sciences, l'industrie; il doit même, autant que possible, être au courant de la littérature moderne; il doit être à la fois homme d'esprit et homme aimable; faire la médecine du moral et du physique.

Un modèle dans ce genre, c'est le docteur ***. C'est peut-être l'homme le plus lettré de tous les médecins de la capitale. C'est aussi l'homme dont la conversation est la plus aimable. Lancé dans la haute société, il n'a pas tardé à s'y faire une haute réputation. Pas une comtesse, pas une marquise n'a une migraine, une contrariété même, sans faire appeler le docteur ***. Ce n'est jamais qu'en quittant sa cliente qu'il lui parlera de sa maladie. En entrant chez elle, il a vu un cachemire étendu sur un canapé; il en fait un éloge pompeux; il le trouve bien plus beau que celui que portait madame la duchesse à une première représentation aux Italiens; puis, vient une histoire sur les cachemires de l'Inde, sur ceux de Ternaux et Ce. Là, c'est un tissu nouveau avec lequel madame... établit une robe d'une rare élégance. C'est un voile de blonde;

c'est une parure qu'on a vue à tel bal; ce sont des vases de nouvelle forme; c'est un bal à la cour, une pièce nouvelle, un roman nouveau, un tableau, un croquis de chez Susse, un magasin à la mode, une partition de Meyer-Beer, etc., qui fourniront le sujet de la conversation. L'entretien a été des plus aimables; l'esprit y a coulé de source; la migraine est dissipée, et la malade, enchantée de son médecin, ne manque pas de publier dans tous les salons que le docteur *** est le premier médecin de Paris. Ce cher docteur! il est vanté, admiré partout où se trouve sa cliente. Heureuse condition que celle d'un homme aimable qui se fait médecin des dames! Que d'instants heureux lui sont réservés! Pas une réunion, pas un concert, pas un dîner sans qu'on invite le cher docteur. Il n'a pas de loge à l'Opéra, vite, qu'on lui porte ce coupon; ce cher docteur, il s'amuse si rarement! C'est un état si grave que celui de médecin!

L'auteur de la *Physiologie du mariage* a dit avec raison: « Les médecins ont remplacé les directeurs de conscience. » Mais quelle supériorité les premiers n'ont-ils pas sur les seconds. Ils ne défendent ni le bal, ni le spectacle, ni même le chapon truffé un vendredi...

Mais revenons trouver le jeune débutant dans la carrière médicale, sous la mansarde où nous

l'avons laissé; il n'est pas encore médecin des dames; c'est tout au plus si la fruitière de son quartier l'a honoré de sa confiance. Depuis six mois elle attend, pour le consulter, qu'une cure merveilleuse ait été bien et dûment certifiée par la portière, ou toute autre personne de cette trempe. Dès que le jeune médecin a pu pénétrer chez la fruitière, il ne tarde pas à entrer chez l'épicier, puis chez la lingère; de là, chez la marchande de modes; puis il est appelé au troisième étage; la femme de chambre qu'il a saignée le fait descendre au second. Ce n'est que dans quatre ou cinq ans qu'il sera admis au premier. Les gens du premier sont riches, et n'appellent jamais que les médecins à grande réputation.

Voilà donc le jeune médecin lancé dans la clientèle du commerce, de l'industrie et de la moyenne administration; ce n'est pas toujours la moins agréable, parce que là vous êtes à votre aise; on a pour vous beaucoup d'égards et de considération; on vous recherche même, et, pour peu que vous soyez entré dans les goûts des maîtres de la maison, il n'y aura pas un baptême, pas un mariage sans que vous soyez consulté sur le choix du parrain, de la marraine, sur la convenance, et surtout sur la santé des époux. Vous êtes de droit invité au repas de baptême et de noce. Vous voilà tout-à-fait

de la famille; vous serez le médecin des enfants et des petits-enfants nés et à naître. Vous serez initié dans tous les secrets du ménage. C'est encore là qu'on vous procurera un *établissement* confortable.

Au jour de l'an, la lingère vous offrira une demi-douzaine de cravates de batiste; la modiste, une bourse élégante; la demoiselle du second, un joli petit tableau auquel elle aura travaillé pendant six mois. Vous voilà donc heureux dans votre modeste sphère.

Mais voyez à côté de celui-là une foule de malheureux qui végètent depuis quatre ou cinq ans sans pouvoir se faire connaître. Celui-ci, pourtant, ne manque pas d'instruction; mais il est modeste, il ne sait pas se produire dans le monde; il lui répugne d'employer de petits moyens pour arriver; le hasard ne l'a pas favorisé; il reste en arrière, passe sa triste et malheureuse vie à cultiver quelques arts d'agrément pour se distraire de sa mauvaise fortune, et finit souvent par retourner dans sa province, où, du moins, il ne mourra pas de faim.

Celui-là n'a pas réussi; c'est que réellement il est sans mérite; il n'a jamais fait de bonnes études; il sait tout juste de la médecine ce qu'il faut pour n'être pas renvoyé trois fois de suite au même examen; il n'a jamais eu pour note que :

médiocrement satisfait, ou : *renvoyé à six mois*. Jamais on ne le trouve chez lui; c'ėst un pilier de café. Le malade qui le fait appeler est obligé d'attendre la fin d'une partie de billard. Arrivé chez ce malade, il ne doute de rien; en deux secondes il l'a interrogé; il a caractérisé sa maladie, fait sa prescription, et le voilà déja dans la rue. Son sort, à celui-là, c'est d'aller passer quelques années à Sainte-Pélagie. C'est lui que vous avez vu dans les émeutes, déshonorant le titre d'étudiant en médecine; c'est encore lui que vous y trouvez aujourd'hui. Bientôt il se fera le héros de quelque fille perdue. Celui-là n'a jamais compris la dignité de sa profession; il n'était pas né pour être médecin.

Un autre n'a pas fait fortune, parce que son âme n'a pu se façonner au spectacle du malheur; les larmes d'un père, d'une mère, d'une épouse, l'ont déchiré; il renonce à sa profession, ne pouvant surmonter tous les chagrins qui y sont attachés.

Oh! bon et estimable Louyer-Villermay, que d'actions de grâces ne vous rend pas chaque jour un de mes bons amis, qui, au commencement de sa carrière, trop timide pour lutter contre l'avis d'un membre de l'Institut, médecin célèbre, ne se serait jamais pardonné d'avoir laissé empoisonner (c'est le mot, car un remède

violent mal administré, c'est un poison) une fille intéressante dont la perte a causé le désespoir le plus affreux à la plus tendre des mères; une fille, enfin, dont ce jeune médecin était le parent et l'ami tout à la fois. Si vos conseils n'avaient soutenu son courage, et si vous ne l'aviez complètement justifié auprès d'une famille dont il est resté l'ami, probablement la carrière était fermée à ce malheureux jeune homme; mais le compatriote et l'ami d'Elleviou, le médecin artiste, ne sait que protéger ses jeunes collègues et les encourager.

Il y aurait un chapitre fort original à faire sur les consultations des médecins. Ce serait presque le pendant du tableau de nos débats politiques, dans lequel les progressifs seraient représentés par les *physiologistes*, ou partisans de la doctrine de M. Broussais, les rétrogrades par les *Browniens*, et le juste milieu par les *éclectiques;* tout cela flanqué, comme en politique, d'une foule de partis mixtes et d'opinions particulières. On appelle éclectique une secte de médecins qui choisissent alternativement dans toutes les doctrines, dans toutes les théories, ce qu'ils croient trouver le meilleur. Ce n'est plus le peintre choisissant dans le genre humain une tête ici, un bras là, etc., pour représenter une beauté parfaite. Les éclectiques

représentent un naturaliste qui, voulant créer un animal à sa fantaisie, emprunterait la figure d'une belle femme, le corps d'un cheval, les jambes d'un cerf, et les oreilles d'un renard! etc. Jugez du résultat... Beaucoup de browniens convertis, mais qui ne veulent pas paraître céder à la puissance du génie, du père de la médecine physiologiste, se disent éclectiques. Cela leur donne beaucoup d'importance dans le monde étranger à la médecine.

Jugez dans quel embarras se trouve un jeune médecin consciencieux, au milieu de trois confrères ayant chacun une opinion différente! Le plus habile fera adopter son avis d'abord à l'éclectique, puis au plus timide. Malheur au pauvre malade si le meilleur remède ne sort pas pour lui de ce conflit! Il y a encore plus d'inconvénient dans ce résultat que dans le vote de l'Institut. Si la médiocrité l'emporte, le public applaudit au mérite et siffle l'Institut. Mais, dans une consultation, il y va de la vie du malade; et tel ou tel résultat est loin d'être indifférent pour lui et pour le jeune médecin auquel il a confié sa vie. Celui-ci, quelle que soit son opinion, doit tout faire pour s'éclairer des lumières des autres d'abord, et pour faire ensuite adopter l'opinion qui lui semble la meilleure.

Aujourd'hui les partis sont plus tolérants que

jamais; c'est l'effet du progrès des lumières et de la science; et comme, en général, on n'appelle en consultation que des hommes d'un mérite bien reconnu, l'amour de l'humanité fait qu'ils sacrifient volontiers leur amour-propre à l'intérêt des malades: c'est peut-être là ce qui distingue le plus les médecins de notre époque de leurs devanciers.

Mais s'il vous arrive de vous rencontrer avec quelqu'un de ces médecins à idées fixes, de ces possédés d'une opinion ou d'un remède, qui ne voient jamais autre chose, tenez-vous sur vos gardes; ils chercheront tout d'abord à vous prendre d'assaut. Raisonner avec eux ne vous servirait à rien; il faut, par une manœuvre habile, vous en débarrasser. Voilà le médecin arrivé à une grande réputation, soit par la protection de son maître, d'un ami puissant, ou d'une femme aimable, soit par son esprit, par le hasard, par son mérite personnel. Comme les Dubois, les Boyer, les Dupuytren, les Roux, il est devenu un chirurgien célèbre. Comme les Broussais, les Alibert, et une foule d'autres, il est devenu l'un des premiers médecins de son époque; soit encore que comme M. M....., aucune femme un peu élevée en fortune ou en naissance, n'accorde à d'autre qu'à lui le privilége de l'accoucher. Il est

logé dans un hôtel magnifique, il a un équipage au moins; plus il avance dans la carrière, plus la fortune et la confiance fondent sur lui. On épie l'heure à laquelle il rentre chez lui. Vingt, trente, cinquante personnes assiégent la porte de son cabinet; chacun a pris un numéro d'ordre, de peur qu'il ne lui soit impossible de recevoir tout le monde. On n'y regarde plus de si près pour grossir le tribut qu'on vous apporte; et l'ór qui pleut chez vous est soigneusement voilé et placé furtivement sur votre cheminée, de peur de ravaler votre mérite en vous le déposant nu dans la main, comme on ferait à un marchand. Tant il est vrai que la profession de médecin tire toute sa considération de l'idée morale qu'on attache à l'amour de l'humanité qui est votre premier guide, et le seul premier mobile de vos actions.

Après les consultations directes, viennent les consultations par écrit; chaque courrier vous rapporte vingt lettres de la province, que vous êtes obligé de lire pendant que votre cabriolet vous conduit à une autre espèce de consultation, celle où vos collègues, ou quelques malades dont votre réputation est connue, vous ont fait appeler. Le reste du jour est employé à voir vos nombreux malades; vous n'avez plus

un instant à vous; votre femme, vos enfants ont à peine le temps de vous embrasser; mais aussi ils s'en dédommagent en prenant une de vos voitures pour aller promener au bois de Boulogne dans le jour; et, le soir, en faisant les honneurs de votre salon où une nombreuse société, empressée de vous voir, attend avec impatience l'instant de votre retour. Pour vous, fatigué de vos courses, surtout si, véritablement digne de votre art, vous avez répondu à la confiance de tous, et fait arrêter votre voiture d'abord à la porte du plus malade, sans vous enquérir s'il était le plus riche, vous ne paraissez qu'un instant dans le salon où tant de véritables amis vous attendent, car ce sont tous ou vos clients ou vos élèves; vous ne jouissez qu'un instant de leur amitié; vous avez à répondre aux lettres que vous avez reçues, heureux si, après avoir terminé votre correspondance, vos clients vous laissent deux heures pour vous livrer au sommeil.

Dans cette belle position, les médecins de Paris secourent les malheureux et de leurs conseils et de leur bourse. Comme les Marjolin, les Orfila, et beaucoup d'autres, ils savent imprimer aux élèves et l'amour de la science et l'amour de l'humanité; ils les dirigent, ils les

protégent; ils leur aplanissent un chemin qu'ils ont trouvé eux-mêmes, à leur début, hérissé de ronces, et qui leur a été rendu plus facile par les conseils de leurs maîtres : *par pari refertur*.

C'est ainsi que le professeur Dubois a marié deux de ses filles à ses élèves, dont l'un est maintenant professeur à la Faculté. M. Boyer, le La Fontaine de la chirurgie, comme on l'a déja nommé, a donné sa fille à M. Roux. Voyez si les bons maîtres savent honorer leurs disciples, et si les disciples à leur tour se rendent dignes des maîtres. Voilà qui rehausse noblement la médecine.

Le médecin de Paris, ainsi placé, ne peut plus suffire à tant d'occupations. C'est alors qu'il appelle à son aide les élèves les plus capables; l'un est chargé de la correspondance sous la direction du maître; l'autre le supplée auprès des malades qui ne sont pas en danger. Véritable artiste, il protége le talent; et, pour comble, cet homme de bien, ce savant qui a acquis tant de science par une longue expérience, ne va pas toujours à l'Académie; mais il s'en console par le bien qu'il a fait. Sur ses vieux jours, ses élèves le remplacent. Il ne conserve que quelques amis qui ne peuvent consentir à confier à d'autres le soin de leur santé. Jusqu'à sa dernière heure,

entouré de sa famille et des jeunes confrères qui lui doivent leur savoir et leur fortune, le vieux médecin termine paisiblement ses jours, et des larmes d'amitié et de reconnaissance l'accompagnent dans la tombe.

F. TRELLOZ.





LE MUSÉUM D'ARTILLERIE.



Ce muséum, puisqu'un tel nom lui a été donné, est le conservatoire des armures et des types d'armes dont les guerriers, et surtout les armées françaises, font ou ont fait usage.

Brantôme raconte que le maréchal Strozzi avait formé à Rôme, vers 1540, un précieux cabinet d'armes; cette collection fut apportée à Lyon et gaspillée par son fils.

A l'instar des ducs de Bouillon, créateurs de

la salle d'armes de Sedan, le prince de Condé en forma une à Chantilly; il y rassembla d'anciens harnais de chevalerie et de gens d'armes, et des armes de main de divers pays.

Dans le quatorzième siècle, l'Hôtel-de-Ville de Paris renfermait un magasin de mails d'armes; dans les derniers siècles, la Bastille de Paris et l'Arsenal de la porte Saint-Antoine contenaient un dépôt des objets qui constituaient le matériel de guerre de l'époque.

Louis XIV rassembla dans la galerie du Louvre, où se voient maintenant les tableaux des anciens artistes, quelques modèles de vieilles machines de guerre, qui, faute de soins, ont péri; c'est du moins ce que rapporte Audouin dans son Histoire de l'administration; elles y étaient ignorées du public et amoncelées au milieu des modèles en relief de nos forteresses, modèles que Terray fit transporter aux Invalides.

Pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI, des armes curieuses furent réunies au garde-meuble de la couronne; elles étaient en grande partie modernes et asiatiques.

Les antiques de Sedan et de Chantilly, tombés dans le domaine public par le fait de la révolution, et transportés à Paris par les soins du corps de l'artillerie, y ont été les premiers

éléments d'un établissement analogue; il s'ouvrit sous le consulat et s'accrut d'une série de modèles et d'échantillons d'armes modernes, sous la dénomination de Muséum d'artillerie; le titre était singulier; car il y a peu de rapports entre les neuf Sœurs et l'armurerie, entre Apollon et des chevaux bardés.

MM. Dubois et Marchais avaient entrepris un Recueil figuratif des pièces antiques du muséum d'artillerie; l'exécution en était soignée et correcte; le peu de débit a fait avorter l'entreprise. On ne peut trop s'étonner, et l'on doit regretter que le gouvernement impérial n'ait pas encouragé cet essai et soutenu ces artistes; mais faute d'un texte raisonné et de renvois réciproques des planches au texte, ce travail n'eût été intéressant que pour les peintres et non pour les historiens, les archéologues, les militaires.

Cette concordance d'un texte eût été, au reste, difficile à établir, car l'archéologie des armures est la branche la moins avancée de la littérature des armes; nous sommes, à cet égard, dans l'enfance.

L'illustre artilleur qui avait ceint la couronne impériale, n'a jamais visité le cabinet d'armes, fondé, comme à son insu, dans l'arsenal de la capitale? Depuis la restauration, il n'était pas af-

fecté de fonds aux accroissements de cette collection si peu complète jusqu'ici.

Au commencement de 1830, un large encan de curieuses armures, qui provenaient des cabinets de MM. Percy et Durand, a eu lieu rue de Cléry à Paris, sans que le gouvernement y ait rien acquis de ce qui lui manquait; ces raretés furent disséminées ou exportées.

En 1832, quelques acquisitions d'objets qui faisaient faute au cabinet d'armes, surtout comme armes d'hast et armes pneumatiques, ont été acquises au compte de l'État; rendons-en grâce au ministre de la guerre; mais il est loin encore d'avoir remplacé tout ce que les journées de juillet ont diverti de force, quoique beaucoup d'armes enlevées aient été restituées.

L'insouciance qui a régné jusqu'ici explique pourquoi notre nation est si pauvre en armes anciennes; nos écrivains, si peu éclairés; nos dessinateurs, si loin du vrai. Les arsenaux qui eussent dû nous conserver dans leur intégrité des objets d'une matière par elle-même si solide; les ingignours, comme jadis on appelait les maîtres des machines et de l'artillerie, qui eussent dû classer par époques, villes, nations et provinces, les bardes, harnais de fer et engins, ne nous ont transmis rien d'intact, rien d'étiqueté;

ils ne nous ont légué ni détails écrits, ni enregistrements ou images graphiques qui pussent être confrontés avec les types. Tout a concouru à ruiner les collections d'armes des différents âges; elles ne pouvaient survivre à la fureur des guerres civiles; aux pillages qui suivent les révoltes populaires; à la barbarie et à l'esprit de rapine des conquérants; à la destruction des châteaux tels que Sedan, Grand-Pré, Chantilly, etc.; à la violation des dépôts tels que la Bastille, l'École militaire, le Garde-meuble, l'Arsenal; et enfin aux spoliations récentes exercées par des armées alliées chez un de leurs alliés : nos propres discordes ont renouvelé, en 1830, d'aussi déplorables dommages. En tout pays où le conservatoire national des armes ne sera pas dans une forteresse, chaque siècle aura ou courra risque d'avoir ses maillotins.

Chez nos ancêtres, les objets de ce genre d'archéologie ont été rassemblés sans choix, et entassés sans méthode; les pièces étaient sans explications justes; les divers cabinets, sans catalogue raisonné. Aucun seigneur, aucun gouvernement ne s'étaient appliqués à rendre utiles ces fondations sous le rapport scientifique, chronologique et monumental.

Nos armes curieuses, enfouies et oubliées dans des arsenaux éloignés, étaient confiées à la garde

de concierges ineptes ou à de vieux caporaux d'artillerie. Jusqu'à l'époque de la révolution, l'ignorance laissait dépérir, déplaçait, dénaturait les pièces qui n'avaient pas été altérées, tronquées ou détournées par le caprice et la mauvaise foi. Le hasard seul avait associé des morceaux d'armure qui appartenaient à des époques, à des milices, à des pays différents. La charlatanerie des gardiens répétait, consacrait des anachronismes grossiers; et, dans tous les établissements, on étiquetait, sous d'imposants souvenirs, des harnais jadis portés par des hommes d'armes obscurs; ainsi l'on retrouvait partout les noms de Roland, de Jeanne d'Arc, de la Palice, de Godefroi-de-Bouillon, etc., quoique les armures qu'on attribuait à ces personnages ne fussent ni de leur temps, ni de leur taille, ni quelquefois de leur sexe.

On ne mettait pas plus de soin à classer les modèles des grands engins de guerre du moyen-âge, ni les armes de jet ou de main; on voyait confondues les hallebardes d'antichambre, de guerre, ou de suisses d'église; on ne faisait pas de différence entre les arbalètes de troupes ou de luxe, ni entre celles des hommes de pied ou de cheval.

Qu'on ne s'étonne donc pas si l'histoire des armures est si mal éclaircie, si la branche d'art

qui s'y rattache n'a pour flambeaux que les Daniel et les Montfaucon, si toute l'érudition française se borne à un seul traité vraiment classique, *la Panoplie* de Carré, et à quelques recueils périodiques; mais la science est à la veille de s'enrichir d'une publication anglaise, celle dont s'occupe M. le docteur Meyrick.

Ainsi s'expliquent et s'excusent les incertitudes où nous demeurons, quand il s'agit d'approprier des dénominations de détails et d'expliquer en quoi consistaient les parties des habillements de fer et des armes défensives et offensives de nos pères. Cette lacune de la science résulte d'une longue incurie de nos ministres de la guerre; elle a causé la stérilité de nos écrivains; elle a produit les bévues ou encouragé les caprices de nos artistes. Un tableau d'un maître habile, un paysage de Michalon, que tout Paris a admiré, il y a quelques années, au salon, et qui représentait la mort de Roland, nous montrait ce guerrrier sous une armure de chevalier du XIV[e] siècle. Un tableau de Carle Vernet retraçait, sous les murs de Vienne, la gendarmerie de Sobieski, ayant ses cuirasses garnies d'ailes d'archanges, *ce qui valut aux Polonais la victoire sur les Turcs.*

Depuis long-temps Vienne, Berlin, Londres, quoique leurs institutions en ce genre laissassent

beaucoup à désirer, l'emportaient sur nous ; dans cette dernière ville, la salle gothique de Gwinhap et la collection du docteur Meyrick offraient aux regards des curieux des objets d'un haut intérêt. L'arsenal de la Tour renfermait l'ensemble le plus historique.

A la fin du dernier siècle, Berne et d'autres villes de Suisse possédaient des collections mieux fournies que la France n'en avait eu jusque-là.

Il se voit à Madrid, dans le palais du roi, une *armeria* riche surtout en armes moresques.

Il existe à Moscou un beau cabinet d'armes; il se nomme *Oroujeinaia palata;* il en a été publié une description par M. Paul de Svignigne, conseiller d'état, Pétersbourg, 1826.

Une collection, la plus précieuse de celles qui appartiennent à des particuliers, orne le château de M. le duc de Reggio, à Jend'heur.

Quelques armes curieuses se voient à Paris chez des amateurs, tels que MM. Daru, Dusommerard, Odiot, Panckoucke.

Mais partout il a manqué jusqu'ici des classifications intelligentes, des catalogues raisonnés, ou du moins on n'a commencé à s'en occuper que depuis quelques années ; encore, ceux qui ont été mis au jour manquent-ils de bases larges et européennes.

Il y aurait beaucoup à faire en tout pays pour

amener à mieux la science; en nous bornant à ce qui concerne notre patrie, nous rappellerons que des amâteurs éclairés ont formé, il y a long-temps déja, le vœu que les armures éparses dans divers établissements, tels que la Bibliothèque du Roi, le Dépôt de la Guerre, le Muséum Égyptien, fussent réunies dans un local du palais des Beaux-Arts, et qu'on y joignît comme dans un sanctuaire d'études archéologiques, celles du Muséum d'Artillerie : les laisser dans le département de la guerre est peu plausible; près des modèles d'armes à feu, les cuirasses des bas siècles sont loin de leur vraie place, et, dans un établissement militaire, elles ne sont qu'entreposées; la portée de cette assertion va se révéler au lecteur.

Que des amateurs qui visiteraient notre conservatoire d'armes se gardent d'une curiosité trop questionneuse? Peut-être le catalogue leur promet-il des pièces dont la place reste vide; s'ils en témoignaient leur étonnement, il leur serait pénible d'apprendre qu'à l'occasion de fêtes de cour ou de banquets ministériels, quelque directeur de décors, quelque officier de bouche est venu puiser au muséum, comme en un grenier de théâtre ou comme dans un magasin de brocanteur; que des porte-faix ont mis leurs mains sur les précieux restes du moyen-âge, et

qu'on ne les reverra, quand ils reviendront, qu'après les réparations que leurs déplacements exigeront.

C'est ce qui nous est arrivé, un jour où nous demandions ce qu'étaient devenus la curieuse armure au masque à face humaine, et le précieux et singulier bouclier du celèbre Lanoue Bras-de-Fer.

Le Général BARDIN.





LES COCHERS DE PARIS.



« Gare! gare!
« Porte, s'il vous plaît.

Il est loin de nous ce temps où Henri IV écrivait à Sully: « Mon cousin, je ne pourrai aller « vous trouver ce soir à l'Arsenal, attendu que « ma femme m'a pris ma coche. »

Sous Henri III, le président Achille de Harlay se rendait à cheval de son hôtel au Palais-de-Justice. Le vieux président Brisson y allait monté

sur une mule, ce qui ne l'a pas empêché « d'être « pendu par son cou à une poutre de l'une des « salles du Petit-Châtelet, le 15 novembre 1591. »

Que Dieu vous donne merci, vieux président Barnabé Brisson!

Si nos pères revenaient au monde, ils seraient fort surpris de voir des milliers de voitures sillonner dans tous les sens les rues de la capitale.

L'art de conduire les chevaux remonte à la haute antiquité. Hippolite et Phaëton, dont Ovide nous a raconté les malheurs, ne furent que de mauvais cochers. Avant qu'il existât des carrosses, des équipages, il y avait des chars que les empereurs conduisaient eux-mêmes. Ce n'étaient que des cochers revêtus de la pourpre impériale.

L'origine des voitures roulantes, et leurs premières formes, sont inconnues. L'histoire sacrée nous apprend que Pharaon, en établissant Joseph gouverneur de toute l'Égypte, le fit monter sur un de ses chars, qui était le second après le sien. Selon Pline le jeune, les Phrygiens ont été les premiers qui aient attelé deux chevaux à un char. Dom Bernard de Montfaucon assure que les siècles reculés ont comme les modernes cherché de la distinction dans les voitures; que les anciens se sont servis de chars, de coches, de calèches, de petits chariots, de litières, et

de chaises portatives. Ce savant assure aussi qu'outre les chevaux, les ânes, les mulets, et les bœufs, ils ont attelé aux voitures roulantes des chameaux, des éléphants, des cerfs, des sangliers, des ours, des ânes, des bœufs sauvages, des oryx, espèce d'animal qui n'a qu'une corne, des tigres et des lions.

Les voitures roulantes étaient inconnues aux anciens Gaulois et dans les premiers siècles de la monarchie, les Français s'en souciaient peu. Nos rois de la dernière race ne faisaient usage que de voitures attelées de quatre bœufs. Ce qui fit dire à Boileau :

Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenaient dans Paris le monarque indolent.

Les princes et les grands ne connaissaient que le chevcl et la mule : les dames s'en servaient aussi, mais le plus souvent elles allaient en croupe.

L'usage des coches ou des carrosses est beauaoup plus moderne; on n'en comptait que deux sous François Ier : l'un à la reine, et l'autre à Diane, fille naturelle et légitimée de Henri II. Peu après, les dames qualifiées en firent faire.

Ces équipages furent d'abord en très-petit nombre; cependant, ils parurent si fastueux, qu'en 1563, lors de l'enregistrement des lettres-

patentes de Charles IX, pour la réformation du luxe, le parlement arrêta que le roi serait supplié de défendre les coches par la ville. Et de fait, les présidents et les conseillers ne suivirent point cet usage dans la nouveauté : ils allaient encore sur des mules au commencement du dix-septième siècle. Les carrosses ne commencèrent à se multiplier que sous les règnes de Louis XIII, Louis XIV et Louis XV. Après les carrosses, on inventa les chaises à bras, les chaises à porteurs roulantes, dites brouettes, le soufflet, le phaéton, la calèche, le coupé, la berline, le vis-à-vis, le landau, la demi-fortune, les cabriolets, les wiskis, etc., etc.

Nous avons une grande collection de manuels; j'ignore si celui du cocher existe; dans tous les cas, s'il manque à la librairie, c'est un oubli qu'il faut se hâter de réparer. Au fur et à mesure que les équipages se sont multipliés, le nombre des cochers s'est grossi, et cette noble profession a dû gagner de l'importance, en raison du nombre de voitures qui se sont établies.

Ce n'est pas une petite affaire que de savoir mener un équipage; que de soins, que d'étude, je dirai même que de science il faut pour entrer et sortir d'une porte cochère sans frôler la borne; que d'adresse à se tirer d'un embarras de charrettes sans casser une roue ou perdre un

brancard à la bataille; qu'il faut de tact, de coup-d'œil pour tenir toujours le haut du pavé, pour couper un ruisseau sans secousse: c'est le comble de l'art... Une vie d'homme n'y suffirait pas. La preuve, c'est que lorsqu'on parle d'un roi faible, timide..... que dit-on de lui?... « Il a « abandonné les *rênes* de l'état à des mains inha- « biles; s'il avait tenu lui-même les *rênes* de l'état, « les choses n'auraient pas périclité, etc., etc. »

Les cochers forment aujourd'hui un peuple à eux seuls; s'ils le voulaient bien, ils feraient des émeutes; mais comme l'intérêt des uns n'est pas toujours celui des autres, il y aurait de l'opposition; les cochers plébéiens sont *pondérés* par les cochers aristocrates, ce qui heureusement maintiendra long-temps l'équilibre.

Chaque cocher a ses mœurs, son costume, ses habitudes, ses goûts, ses plaisirs. Aujourd'hui, il y a tant de sortes de cochers, que je ne sais par lesquels commencer, pour ne pas blesser les susceptibilités. La tâche n'est pas facile, il faudrait presque, pour en venir à bout, les ranger par familles, comme Buffon et Cuvier ont classé les animaux, les végétaux, et les minéraux. Quelle liste, grands dieux! cochers de fiacres, cochers de cabriolets, de remises, de voitures bourgeoises; cochers du Marais, cochers de grandes maisons, cochers du roi, cochers de

corbillards, cochers d'omnibus [1], cochers de citadines, de trycicles, d'écossaises, de béarnaises; puis les cochers des obligeantes, des diligentes; puis les cochers des voitures de Saint-Germain, de Versailles, allant, venant, courant, renversant, écrasant, soir et matin,

..... la pauvre infanterie
Qui se sauve, en jurant, de la cavalerie.

Je commencerai par le cocher de fiacre, son ancienneté lui mérite bien cet honneur : on lit dans Ménage, que l'on donna d'abord le nom de fiacres aux carrosses de louage dont les pélerins se mirent à faire usage pour aller de Paris aux lieux qui possédaient la *châsse de saint Fiacre*, à Beuil, dans le voisinage de Meaux. Une enseigne représentant saint Fiacre, désignait la maison où l'on allait prendre ces voitures. Un autre auteur prétend qu'un nommé Sauvage fut le premier qui s'avisa d'entretenir des chevaux et des carrosses pour ceux qui se

[1] L'invention des omnibus n'est pas nouvelle. Les carrosses à cinq sous par place furent établis à Paris le 18 mars 1662. Chacune de ces voitures contenait six places, et moyennant cinq sous on se faisait conduire dans le quartier où l'on avait besoin d'aller. Cette commodité avait un inconvénient, c'est qu'il fallait attendre que la voiture fût remplie de gens qui eussent affaire dans le même quartier. Il existe une comédie intitulée *l'Intrigue des carrosses à cinq sols*, par Chevalier, jouée en 1662.

présentaient. Son entreprise obtint du succès. Sauvage demeurait rue Saint-Martin, ou rue Saint-Antoine, dans une maison appelée l'hôtel Saint-Fiacre. Comme il était l'inventeur de ces voitures, et le plus accrédité de son temps, les carrosses de louage furent non-seulement nommés fiacres, mais les maîtres et les cochers en ont toujours retenu le nom.

Le cocher de fiacre a perdu beaucoup de sa physionomie, depuis que les carrosses qu'il conduisait ont fait place à des voitures plus commodes et plus élégantes. Avant que les voitures se fussent jetées dans le mouvement, comme le reste de la société moderne, le cocher de fiacre était resté stationnaire : il y a dix ans, il portait encore la houppelande de drap, avec le grand collet à la pélerine, les gros sabots garnis de paille, le chapeau rond, orné d'une ficelle nouée autour en guise de ruban, et dans laquelle sa pipe était accrochée. Le cocher de fiacre vivait seul; il était triste, apathique, grossier: il se déridait un peu quand le soleil brillait; mais dès qu'un petit nuage menaçait de l'obscurcir, il redevenait implacable. Le cocher de fiacre riait peu; il a vécu cinquante ans sur la même plaisanterie. Quand on lui disait: « Cocher, à Bicêtre, ou à Charenton, » il ne manquait jamais de vous répondre : « Notre maître, faudra-t-il

vous laisser là? » et il riait d'un rire stupide, c'était là toute sa gaieté.

Les cochers de fiacre étaient pour la plupart des Auvergnats, des Savoyards; aussi avaient-ils la réputation d'être probes; c'est ce qui fait que, dans Paris, on voyait beaucoup de marchands de vin qui avaient pour enseigne: *Au cocher fidèle.* C'était toujours un cocher qui tenait une bourse pleine d'or dans sa main, qu'il était censé reporter à la personne qui l'avait perdue.

Il fut question, vers les dernières années du règne de Louis XV, de je ne sais quelle réforme à faire parmi les *fiacres.* Ils en furent alarmés. Pour se soustraire au coup qui les menaçait, ils s'avisèrent d'aller tous, au nombre de dix-huit cents voitures, à Choisy, où était alors le roi, pour lui présenter une requête. La cour fut surprise de voir dix-huit cents fiacres, qui couvraient au loin la plaine, et qui venaient, le fouet à la main, apporter au pied du trône leurs humbles remontrances; ce qui ne donna pas alors moins d'inquiétude que quand on avait vu, peu auparavant, les députés du parlement venir aussi remontrer humblement. Les fiacres furent congédiés de même, excepté qu'au lieu de lettres de cachet et de l'exil dans différentes contrées du royaume, les quatre représentants de l'ordre des cochers furent mis en prison, et l'orateur envoyé

à Bicêtre, avec son papier et sa harangue; car ces députés-là n'improvisaient pas.

Aujourd'hui le droit de pétition est mieux établi; si l'on ne fait pas droit à la requête, du moins on ne met plus le pétitionnaire à Bicêtre.

A l'heure qu'il est, on ne voit guère ce que l'on appelait vulgairement des fiacres. Les voitures françaises, les Delta, les Citadines, les ont remplacés : de loin à loin, on rencontre un vieux fiacre numéroté, bien sale, bien usé; mais on ne monte dedans qu'à la dernière extrémité; ils finiront par disparaître comme tout ce qui tient à la vieille civilisation.

J'ai rencontré dernièrement, à l'une des barrières de Paris, un de ces vieux fiacres, avec ses vieux panneaux, ses vieux chevaux, son vieux cocher. Cela faisait peine à voir : eh bien, au milieu des voitures nouvelles dont il était entouré, ce cocher antique, avec sa vieille houppelande, avait encore un air de dignité. Insensible aux moqueries de ses camarades, il gardait une attitude calme, résignée; il paraissait fier d'être assis sur son siége vermoulu, il fumait sa pipe à leur nez... on l'aurait pris pour un de ces vieux sénateurs romains, attendant la mort dans sa chaise curule.

Le cocher de fiacre a eu, comme les autres classes du peuple, ses opinions politiques et ses bons mots. Lors du procès de Louis XVI, M. de

Malesherbes allait souvent du Temple à la Convention. Un jour, qu'il avait fait faire trois fois de suite cette course au cocher qui avait coutume de le conduire, il lui dit avec bonté : « Mon ami, vos pauvres chevaux doivent être bieu fatigués ! — Du tout, répondit le cocher avec émotion : je vous connais, monsieur, c'est vous qui défendez le roi ; allez toujours, n'ayez pas peur, mes chevaux pensent comme moi. »

Encore quelques années, vieux fiacres, vieux chevaux, vieux cochers, tout aura disparu au milieu du tourbillon qui nous entraîne.

Les *cabriolets* sont une invention plus moderne, c'est sous Louis XV qu'ils commencèrent à surgir. Ce qui fit dire à ce roi, à qui l'on racontait les accidents causés par ces voitures : « Si j'étais lieutenant de police, je supprimerais demain tous les cabriolets. » Le cocher de cabriolet est aussi vif, aussi fringant, que le cocher de fiacre était lourd et grossier. Il porte une petite veste bleue, une casquette de cuir cirée, un bout de manche au bras droit. Il est coquet le cocher de cabriolet ! il est fat !... il est dandy !... il a presque toujours une rose à la bouche ou un œillet à sa boutonnière. Pour peu que le système progressif continue, le cocher de cabriolet finira par porter les gants jaunes et le lorgnon double. Il est railleur, il est

moqueur... il affecte le beau parler. Il a toujours servi, surtout en Espagne; il a fait le siége de Saragosse, était porté pour avoir la croix d'honneur, a été fait prisonnier, est resté cinq ans sur les pontons. Le cocher de cabriolet connaît toutes les célébrités littéraires et politiques. Il a conduit bien souvent le général Foi, le général Lamarque, MM. Victor Hugo et Alexandre Dumas. Il parle théâtres, romans, industrie, commerce, beaux-arts : il s'est battu dans les trois jours, est entré le premier au Louvre, a pris la caserne de Babylone, et n'a rien demandé. Si vous lui dites : « Cocher, à l'Arsenal!... » il vous répond : « Ah! oui, chez M. Charles Nodier, je le connais; c'est un homme capable, aimable, et pas fier du tout. » Lui dites-vous : « Rue de la Tour-des-Dames! — Bon, j'y suis... chez mademoiselle Mars! Encore une fameuse!... J'ai bien des fois mené M. Talma chez elle... quel homme que ce Talma... dans *Manlius!*... hem!... n'est-ce pas?... » Et puis, il vous parle de Frédéric, de Bocage, de madame Dorval, de Potier, de Vernet, d'Odry... C'est sur ce dernier surtout qu'il appuie. Il répète en ricanant : « Farceur d'Odry! farceur d'Odry! » Puis il cite ses jeux de mots, ses calembourgs, et vous demande sérieusement si c'est bien lui qui a fait *la chanson des gendarmes*..

Le cocher de cabriolet se vante aussi d'avoir des bonnes fortunes ; il a toujours eu des relations avec la femme de chambre d'une banquière ou d'une actrice. Il consacre un jour de la semaine à ses amours et promène sa belle dans son cabriolet ; il a grand soin de vous en prévenir et de vous dire tout bas : « Demain je vais à *Mémorency* avec mon *illégitime ;* » c'est ainsi qu'il appelle sa maîtresse. Du reste, il est poli, affectueux, quand il n'a pas trop travaillé la veille, ce qui veut dire, quand il n'a pas trop bu. Champfort disait, en 1792 : « Je ne croirai à la « souveraineté du peuple, que quand les cabrio- « lets iront au pas. » Qu'est-ce que Champfort dirait aujourd'hui ?

Une classe de cochers assez originale à étudier, c'est celle de ces vieux cochers du Marais, qui conduisent ce que l'on appelle les demi-fortunes. Ces braves gens sont restés stationnaires au milieu du mouvement général : ils cumulent plusieurs emplois dans la maison, et sont des espèces de maîtres Jacques ; ils sont valets de monsieur et frotteurs de madame ; ils font la cuisine et mettent le vin en bouteilles, servent à table, et mènent la voiture. Ils portent encore aujourd'hui la petite culotte de velours courte, le gilet blanc et effilé, les souliers couverts à boucles, la redingote avec boutons d'acier, le catogan

poudré. Tout est en harmonie dans le Marais, les chevaux, les carrosses, les harnais, les maîtres. Ces vieux cochers sont tristes et bougons, regardant avec dédain les attelages modernes; ils ne fraient, ni ne boivent jamais avec les autres cochers; ils ne cherchent à dépasser personne, au contraire, ils se rangent de loin, dans la crainte que leur voiture ne soit heurtée par une citadine ou une diligente: le fouet n'est dans leurs mains que pour la représentation seulement; jamais ils ne s'en servent, ce sont les chevaux qui mènent le cocher. Les maîtres n'allant, depuis cinquante ans, que de la rue Saint-Paul à la rue du Pas-de-la-Mule, ces pauvres bêtes connaissent leur chemin, elles y vont souvent les yeux fermés, quand elles ne sont pas aveugles; et quand elles sont aveugles, elles y vont encore.

Les *coucous* ont succédé aux *carabas*, aux *pots-de-chambre*, aux *vinaigrettes*. « Le carabas, « dit Mercier, voiture deux fois par jour, mais « non doucement, les valets de Versailles; tous « les enfants qui vont sucer le lait des nourrices « normandes, font leur entrée le lendemain de « leur naissance dans le carabas de Poissy; c'est « un choc dur et perpétuel, à casser la tête raf« fermie des adultes. »

« Quand vous prenez un pot-de-chambre, dit « encore Mercier, vous avez des pages; le cocher,

« qui n'a point de gages, place, à douze sols par « tête, quatre personnes, deux sur le devant et « deux sur le derrière; ceux qui sont sur le de- « vant se nomment *lapins*, et ceux qui sont sur « le derrière, *singes*. »

Les coucous ayant remplacé ces voitures, les singes ont été supprimés, mais les lapins ont survécu à toutes les révolutions.

Les coucous eux-mêmes n'ont pas suivi le système progressif, ils sont les mêmes qu'il y a trente ans; voitures, chevaux, cochers, tout est resté en arrière. On dirait que les entrepreneurs de ces voitures veulent narguer l'époque. Les coucous sont toujours stationnés sur les mêmes places; vous en trouvez, à l'entrée des Champs-Élysées, pour Versailles, Saint-Germain, Neuilly, Saint-Cloud, Courbevoie; auprès de la porte Saint-Denis sont ceux qui conduisent à Saint-Leu-Taverny, Montmorency, Enghien, Montfermeil; sur le boulevart Saint-Antoine, les voitures de Vincennes, Saint-Mandé, Charenton, Bercy...; enfin, celles de Montrouge, Sceaux, Saint-Gratien, sont à l'entrée de la rue d'Enfer, près le Jardin des Plantes. Les coucous n'ont pas cessé d'être durs, étroits, incommodes. On a autant de peine pour y entrer que pour en descendre. Les cochers actuels emploient les mêmes ruses que leurs devanciers pour forcer les voya-

geurs à monter dedans; ils courent après vous, vous tirent par le pan de votre habit, vous prennent de force vos paquets, en vous criant tous à la fois : « On part... on part à l'instant. » Vous montez de confiance, et une fois qu'ils vous tiennent empaquetés, barricadés, ils vous promènent une heure sur la place, de long en large, en attendant que leurs voitures soient complètes. Quelquefois le cocher de coucou se fait femme, c'est-à-dire qu'une grosse maman, aux bras nerveux et nus, à la figure halée, aux lèvres violettes, la tête couverte d'un grand chapeau de paille, conduit une voiture pendant que son mari en mène une autre. Rien de drôle comme ce cocher féminin; il faut le voir se démener, gesticuler, crier, fouetter à tour de bras une pauvre rosse qui n'en peut mais. Cet animal, dont le corps est diaphane, porte sur son échine dix personnes, savoir : six dedans, deux sur le siége, et deux sur l'impériale, les jours de fêtes. Je suis encore à concevoir comment une pauvre bête peut, à elle seule, traîner pareille charge. Cependant, on peut dire que le cheval de coucou va ventre à terre; car de Paris à Versailles, il s'abat souvent cinq ou six fois. Alors, la *cochère* le relève à grands coups de fouet, souvent même elle se sert du manche, et si vous lui dites de ne pas frapper si fort, elle vous répond en riant : « Bah!

« c'est son état, pourquoi *qui sa* fait cheval... » Ou bien : « Il n'a pas étudié pour être prêtre. » Rien n'égale l'abandon de ces sortes de femmes; elles se mettraient plutôt sur vos genoux que de refuser un lapin en route. Du reste, elles sont gaies, elles chantent, boivent la goutte, tiennent des propos qu'un sapeur-pompier rougirait d'entendre : c'est la femme libre dans toute la valeur du mot.

Le cocher de remise n'a rien qui le distingue particulièrement. Il tient le juste milieu entre le cocher de fiacre et celui de cabriolet. Le cocher de remise est destiné aux noces, aux baptêmes et aux parties de campagne. C'est la petite bourgeoisie qui s'en sert le plus volontiers. Quand un bon marchand marie sa fille, on ne manque pas de dire : Nous aurons un remise à la journée; et l'on fait sonner cela bien haut. Un mari régale-t-il sa femme d'une partie de campagne, le remise est de rigueur, et l'on dit le lendemain aux voisins : « Vous ne savez pas... mon mari m'a menée hier à Versailles voir jouer les eaux. — Bah! — Oui, partie fine, partie complète. — Vous avez bien fait; c'est si commode à présent qu'on a des voitures à si bon marché... — Oh! non... nous avions pris un remise à la journée... on est libre, on part, on revient quand on veut, on est sûr qu'un vilain cocher ne vous fera pas la loi. »

Il y a aussi les *cochers-maîtres*, c'est-à-dire, que nos dandys, nos fashionables de salons ont dans leurs tilburys un petit jokei, un gromm pas plus gros que le poing, lequel reste les bras croisés, tandis que le maître mène l'équipage. Il est encore du bon ton, chez nos banquiers, nos agents-de-change, de conduire l'été la calèche soi-même au bois de Boulogne. On voit ces messieurs sur le siége du cocher, le fouet d'une main et les guides de l'autre, pendant que le cocher monte derrière pour crier, Gare!!

Les cochers de grandes maisons sont fiers, orgueilleux, comme tout ce qui porte livrée. Autrefois ils avaient des moustaches, ce qui les faisait ressembler aux Suisses vendant du vulnéraire ou de la poudre pour les dents. La révolution leur a coupé les moustaches, et la révolution a bien fait : laissons ce signe de l'honneur et du courage à celui qui se fait tuer pour cinq sous par jour, c'est une fiche de consolation. Quant à nous, bourgeois, employés, marchands, hommes de lettres, artistes, banquiers, cochers même (puisque nous sommes tous égaux), rasons-nous chaque matin le plus près possible, le barbier y gagnera et nous aurons toujours le menton frais.

Les cochers des grands seigneurs sont aristocrates; ils regardent avec dédain du haut de leur

siége, qui s'élève presque à la hauteur d'un premier étage, les pauvres petits cochers qui sont à l'entresol.

Ils reçoivent comme leurs maîtres, se traitent comme leurs maîtres, se nomment comme leurs maîtres.

Quand l'un d'eux donne un dîner ou un bal, on annonce Montmorency, Brissac, Larochefoucauld. On demande des nouvelles de Latour-Dupin... Turenne ne pourra pas venir, parce que sa bru vient d'accoucher. D'Ayen prie Béthune de l'excuser, mais il a été forcé d'aller à la noce d'une Lavauguyon. C'est à pouffer de rire!... Ce sont les manières du salon, le jargon du salon, l'importance du salon. Le lendemain, chacun reprend sa place. Montmorency mène ferrer ses chevaux; Brissac décharge une voiture de foin; Larochefoucauld nettoie son écurie; Latour-Dupin lessive son carrosse; d'Ayen passe ses gourmettes au blanc d'Espagne; Béthune fume sa pipe à la porte de l'Opéra, et Lavauguyon boit une bouteille avec Turenne.

Gare! gare!... voici venir le cocher du roi; celui-là écrase tous les autres de sa supériorité. Le cocher du roi est grand, gros, sa figure est pleine et vermeille, on dirait qu'il a été fait et mis au monde pour le poste où le sort l'a élevé. Quand le cocher du roi est sur son siége, la foule aussitôt entoure la voiture; on le regarde,

on fait des réflexions, des commentaires. Les vieilles femmes et les gamins sont ceux qui sont le plus frappés de ce colosse. « *C'est une bien bel homme*, dit une vieille femme. — Oui, moi qui vous parle, dit une autre en prenant du tabac, j'ai vu le cocher de Louis XV, celui de Louis XVI, et celui de Bonaparte; eh bien, celui-ci est à cent lieues au-dessous...—Je ne sais pas ce qu'étaient les autres, répond un charbonnier d'une voix enrouée, mais *celui-ci est fort homme!!...* » Mais c'est surtout sur le gamin que ce cocher produit le plus de sensation; il le regarde béant, suit tous ses mouvements avec avidité; le gamin ne s'extasie que devant deux choses, le cocher du roi et le tambour-major; ce sont ses deux spécialités.

Le cocher du roi est grave, important; il change de livrée selon les dynasties. Sous l'empire, il était habillé en vert; sous la restauration, en bleu; à présent, il est en rouge.

Son costume n'a jamais changé de forme. Il porte toujours des bas de soie, la bourse et la poudre; la culotte galonnée en or, la veste galonnée en or, l'habit galonné en or, le chapeau bordé en or, jusqu'au fouet dont la poignée est en or; aussi,

Il ressemble à ce beau carrosse
Où tant d'or se relève en bosse.

Quand il monte sur son siége, il étale avec majesté les deux basques de son habit qui lui descendent sur les talons; il les arrange avec symétrie des deux côtés de son siége; il se tient droit, roide, impassible : on dirait qu'il est à l'empois.

Huit chevaux à contenir ne lui font pas peur; ils ont beau piaffer, hennir, se cabrer, il sourit de leur impatience; il a l'air de dire : Vous ne marcherez que quand je voudrai; vous ne vous arrêterez que quand je voudrai. Le cocher du roi ne connaît que ses chevaux et son carrosse : une fois rentré, il s'enveloppe de sa grande redingote, c'est fini, son rôle est joué. Le feu prendrait au château, qu'il ne s'en inquiéterait pas, il attendrait que l'incendie gagnât les écuries pour montrer quelque émotion.

J'ai gardé le cocher de corbillard pour le dernier; c'est lui qui, naturellement, devait fermer la marche, comme le piquet de gendarmerie obligé clôt un cortége. C'est un cocher à part entre tous les cochers, il n'a aucune similitude avec ses confrères; il est lui, tout-à-fait lui, c'est le cocher type; il s'isole le plus qu'il peut; il ne connaît ni fêtes, ni dimanches; jamais il ne change d'habit, il ne porte qu'une livrée d'un bout de l'année à l'autre, il est toujours en noir; et cependant, rien sur son visage n'annonce la tristesse, sa figure est calme, reposée, aucune émo-

tion ne s'y fait apercevoir. Il est immobile comme la mort,... silencieux comme la mort,... froid comme la mort;... car la mort, pour lui, c'est sa vie de tous les jours. Il se rend le matin aux pompes funèbres, comme un commis va à son bureau, un acteur à sa répétition, un garde national à la manœuvre; il monte sur son siége machinalement, lourdement; c'est un homme qui n'a rien de l'homme, un automate habillé de noir avec des pleureuses, qui porte un crèpe à son chapeau et à qui l'on a mis un fouet en main. Il demeure étranger aux scènes de douleur qui se passent autour de lui. Une fois sur son siége, il laisse tomber sa tête sur sa poitrine, et ne se retourne plus. Il n'a pas d'yeux, il n'a pas d'oreilles, il n'entend ni les cris d'un fils, ni les sanglots d'un frère; il n'a de larmes pour personne; il fait son état, il charrie la mort, comme on charrie des pierres, du foin, de la paille; il ne connaît pas le cadavre qu'il est chargé de brouetter, s'inquiète encore moins de ce qu'il est : pauvre, riche, savant, militaire ou civil, ça lui est bien égal; il n'a jamais jeté un regard sur la bière qui marche derrière lui, ni sur les attributs qui sont déposés dessus comme un dernier hommage au défunt; peu lui importe que ce soit l'épée d'un brave, les armes d'un prince, le grand cordon d'un dignitaire, la clef d'un cham-

bellan, l'équerre d'un franc-maçon, la couronne d'immortelle d'un poète, la lyre d'un musicien, le bouquet virginal d'une jeune fille... c'est un mort, et voilà tout!

Le cocher de corbillard n'a pas d'opinions politiques; vienne une révolution, des barricades, des coups de fusil, il est là, sur son siége, transportant le Suisse, le garde royal, l'homme du peuple; il n'en fait pas faire à ses chevaux un pas plus vite, n'en donne pas un coup de fouet de plus. Le choléra ne l'a pas trouvé moins insensible; il ne s'apercevait pas du nombre des morts, il ne comptait que les courses. S'il a reçu une gratification pour travail extraordinaire, tout est bien. Il attend une recrudescence.

Une chose qui m'étonne, c'est que plus on parle d'égalité, de nivellement, plus l'aristocratie s'infiltre dans toutes les classes. C'est du petit au grand. Or, les cochers sont une classe dans laquelle les vieux abus existent encore dans toute leur force.

Ils ont encore leurs catégories; les cochers de la noblesse regardent en pitié les cochers de la finance; ceux de la finance ne fraient pas avec ceux de la bourgeoisie, et ceux de la bourgeoisie ne se commettent jamais avec ceux qui mènent les voitures publiques.

Dans les grandes maisons françaises où l'on

donne des routs anglais, à l'Opéra, aux Français, aux Bouffes, les cochers galonnés ont seuls le droit d'attendre dans les vestibules, au coin d'un bon poële, tandis que le misérable cocher de fiacre ou de cabriolet est forcé de se morfondre des heures entières à la porte; s'il osait pénétrer dans le sanctuaire de la livrée, il serait chassé impitoyablement. Il est vrai de dire qu'il a le marchand de vin en face; mais tel bon que soit le Bourgogne et le Châblis, cela ne console pas un homme du mépris et de l'injustice.

Tous les cochers sont joueurs. Les cochers des grandes maisons vont ordinairement aux Champs-Élysées, faire leur partie de siam ou de boule. Les cochers de fiacres jouent aux cartes, et les cochers de cabriolets au billard.

Les cochers qui, grâces au nombre incalculable de voitures qui roulent dans Paris, ont gagné beaucoup d'importance, ont eu leurs jours néfastes, leur époque de proscription. Aussi beaucoup se sont-ils considérés comme des victimes de 93.

Pendant la terreur, où les nobles et les gens riches étaient émigrés, incarcérés, guillotinés ou forcés de se cacher, on ne voyait plus dans Paris ni voitures, ni cabriolets de luxe. Les uns les avaient vendus, les autres les avaient mis sous la remise. On ne rencontrait que quelques

misérables fiacres et les charrettes du tribunal révolutionnaire, qui voituraient tous les jours des centaines de victimes à l'échafaud.

Les cochers étaient proscrits comme les maîtres; on n'aurait pas osé, à cette époque de deuil et de misère, se dire le cocher d'un Duras ou d'un La Popelinière; on aurait bien pu payer de sa tête le crime affreux d'avoir donné un picotin d'avoine au cheval d'un riche, ou d'avoir mené à l'abreuvoir celui d'un aristocrate; comme si, en temps de révolution, ces pauvres bêtes ne devaient ni boire ni manger.

Le consulat, avec ses victoires, commença à faire sortir la moitié des brillants équipages; l'empire et son grandiose mirent le reste en mouvement, car Jupiter voulut que ceux à qui sa munificence donnait les voitures les fissent rouler. Alors les cochers reprirent le rang que des jours de crise leur avaient enlevé.

Que cependant ici ils ne soient pas trop fiers de leur influence, l'époque se précipite... Les nations, les monuments, les peuples, les arts, tout finit, tout passe... Les ruines d'Herculanum et de Pompeï sont là pour nous dire : « Il « y eut ici des hommes, des monuments, des « arts, du commerce, tout cela a passé! Le temps « seul marche toujours sans jamais vieillir!... »

La civilisation fait des progrès effrayants; on

dirait qu'elle dévore au lieu de produire : bientôt nous en serons arrivés à un tel degré de perfection, que tout ce qui est neuf aujourd'hui sera vieux demain. La vapeur et les chemins en fer sont sur le point de chasser les chevaux et de renverser les cochers de leur siége. En effet, quand il suffira d'une marmite autoclave pour mettre le pot au feu et faire marcher la voiture, on conçoit aisément que les chevaux et les cochers deviendront inutiles. Qui pourra résister à l'appât de faire trente lieues dans une heure et d'avoir toujours du bouillon chaud ? Trente lieues à l'heure !... Les bottes du Petit-Poucet n'en faisaient que sept ! A la vérité, du temps de ce bon monsieur Perrault, qui faisait *Peau-d'Ane* et le Louvre, nous étions encore dans l'ornière ; depuis, tout a été d'un train du diable, et je ne pense pas que nous soyons gens à nous arrêter. Nous allons toujours sans savoir où nous allons... C'est égal, allons toujours ! Fouette, cocher !...

N. BRAZIER.





LES TRADUCTEURS.



Parmi toutes les espèces d'industries qui font gémir la presse à Paris et qui se partagent les vastes champs de la littérature, il en est une plus pénible que celle du manœuvre qui broie le sable et la chaux; il en est une dont le salaire est quelquefois inférieur à celui du paveur ou du tailleur de pierres; je veux parler des traductions qui nous inondent de tous côtés comme un torrent débordé, et qui envahissent à la fois et les librairies les plus renommées et les étalages les plus modestes des quais et des

boulevarts; tapisseries retournées qui nous montrent les sujets à l'envers, le coloris effacé et les linéaments raboteux qui composent la trame. Courbé sur la pensée d'autrui, et semblable à une presse mécanique, le traducteur est forcé de reproduire, dans un temps donné et dans un français trop souvent barbare, les inspirations des auteurs exotiques; labeur ingrat d'ouvriers faméliques, sorte de grosse littéraire transcrite à tant le rôle; et les hommes qui vivent de cet ignoble métier, on les compte par milliers dans la capitale du monde civilisé; essaim bourdonnant, troupe sans nom comme sans gloire, depuis celui qui traduit à la ligne sous l'échoppe de l'écrivain public, jusqu'à celui qui travaille à la feuille dans son galetas solitaire.

Commençons par le traducteur juré qui représente le degré inférieur de cette échelle de Jacob; c'est d'ordinaire quelque honnête maître de langue, vétéran de la grammaire et des conjugaisons; il porte un habit noir râpé d'une forme antique; des ailes de pigeon poudrées à frimas encadrent sa large face, où brille une certaine sérénité; il sent qu'il est un homme indispensable, une sorte de magistrat placé sur la limite de deux idiomes; il a quelque teinture des jurisprudences civiles et commerciales; de tous les traducteurs c'est le seul qui n'ait pas le

cerveau obscurci par les fumées de la vanité littéraire, et qui jouisse du privilége exclusif d'exiger des arrhes avant de commencer ses travaux. Élevons-nous d'un degré, et nous trouvons les traducteurs de pacotille, adolescents secouant à peine la poussière des écoles, que leur indigence empêche de se consacrer au barreau ou à la médecine, et qui souvent ont échoué dans les examens du baccalauréat; leur teint est plombé, leurs cheveux ébouriffés, leurs vêtements en désordre; métis de la littérature, ils tiennent à la fois de l'expéditionnaire et de l'étudiant; mais ils n'ont ni la sécurité du premier, ni les loisirs du second; il n'est pour eux ni fêtes, ni vacances; il faut que leurs doigts se roidissent avant qu'ils cessent d'écrire. Le dictionnaire est leur gagne-pain; habitués qu'ils sont à le feuilleter depuis leur enfance, ils continuent à brocher leur version, et à traiter les langues vivantes de l'Europe comme ils traitaient jadis les langues mortes de l'antiquité. Dès l'aube du jour, on les voit accourir la plume sur l'oreille dans les ateliers du traducteur entrepreneur; ils se pressent sur les bancs noircis par l'encre; on leur distribue leur tâche dépecée par cahiers plus ou moins épais, suivant leur capacité plus ou moins expéditive. Puis viennent les correcteurs chargés de biffer les contre-sens grossiers;

puis les puristes qui effacent impitoyablement la foule innombrable des *car*, des *si* et des *mais*, repoussent avec énergie la cohorte pesamment armée des *que* et des *comme*, et font disparaître les délits grammaticaux; puis enfin les polisseurs et les vernisseurs qui retouchent le style, sèment les points d'exclamation et d'interrogation, et, réunissant tous ces lambeaux épars, en forment un ensemble à peu près homogène. Mais que résulte-t-il de tous ces efforts, de ces rouages divers qui agissent souvent en sens opposés, et qui usent à force de vouloir polir? Chaque fois que la copie passe dans une main nouvelle, elle perd quelque chose de sa ressemblance avec l'original. Oh! qu'il avait raison cet Italien qui s'écriait : *traduttori, traditori!*

Il est malheureusement impossible d'assigner un terme à ces spéculations mercantiles; tant que le goût plus éclairé du public ne fera pas justice de ces productions faites à la vapeur, tant qu'il ne se montrera pas plus sévère, et qu'il se jettera avec avidité sur cette pâture, il nous faudra subir ces pâles reproductions, ces reflets mensongers qui calomnient les littératures étrangères et détrônent des réputations européennes.

J'ai parlé des traducteurs en masse, et de l'es-

pèce la plus vulgaire, passons maintenant aux individualités du genre; il en est qui s'offrent sous un aspect assez remarquable pour mériter d'être signalées.

Le traducteur littéral se présente d'abord, serf inféodé aux mots, vassal des particules et des conjonctions; son style est plat et languissant; sa phrase embarrassée et ses inversions inintelligibles rappellent trop souvent l'idiome original; il en résulte qu'on ne le lit qu'avec difficulté, et que l'on est repoussé par une forte odeur de terroir. Cependant, malgré sa pesanteur et son obscurité, combien ne me semble-t-il pas encore préférable à ce traducteur, homme du monde, écrivain facile et élégant, mais ignare dans la langue qu'il veut interpréter, qui se fait faire d'abord le mot à mot par un maître au cachet, et qui le met ensuite en bon français pour la plus grande jubilation de ses lecteurs; qui revêt du frac parisien et d'une cravate à la mode du jour les fantaisies rêveuses des bords de l'Elbe, et les lubies atrabilaires des brouillards de la Tamise!

J'en sais un autre plus consciencieux, qui refuse toute espèce d'auxiliaire, et qui seul veut accomplir la tâche herculéenne qu'il s'est imposée; mais il arrive souvent qu'il n'entrevoit les pensées de son modèle qu'à travers un nuage

qui, par moments, s'épaissit encore à ses regards; il se trouve alors dans une obscurité divinatoire, et, nouvel OEdipe, il explique les énigmes de son texte; mais si ce dernier lui présente des hiéroglyphes indéchiffrables, de crainte d'aborder le hideux contre-sens, il élude la difficulté, comme le pilote prudent détourne la proue de son navire pour éviter les écueils cachés par la vague; il passe tout ce qu'il ne peut entendre, ou ce qu'il désespère de rendre avec bonheur. C'est là de la probité, ou je ne m'y connais guère. D'autres se piquent de moins de scrupules, ils n'hésitent point à substituer leurs propres inspirations à celles d'autrui; ils ont l'art d'embellir tout ce qu'ils touchent; aussi n'est-il pas rare d'ouïr quelques-uns de nos badauds littéraires répéter avec emphase: *Voilà une copie supérieure à l'original!*

Il me reste encore à caractériser certaine espèce assez bizarre de traducteurs, si toutefois ils méritent cette qualification, et si on ne doit pas avec plus de raison les appeler faussaires; car les uns, quoique traducteurs par le fait, en repoussent le titre; ils publient comme le fruit de leur propre conception, un livre qu'ils se sont bornés à traduire; ou bien, bannissant toute pudeur, ils s'approprient le travail d'autrui dont ils ont acheté et même quelquefois emprunté le

manuscrit; puis ils en grossissent ensuite l'édition de leurs œuvres complètes. Je connais les masques; et si j'étais ami du scandale, je les dénoncerais au public, et je dépouillerais ces geais superbes du plumage sous lequel ils se pavanent.

Les autres, usurpateurs plus timides, se contentent de signer du nom d'une notabilité étrangère leurs œuvres clandestines; ils amorcent ainsi la crédulité du public; ils cherchent à se mettre à l'abri des atteintes de la critique derrière une réputation consacrée, et font du Jean-Paul ou du Byron; c'est ainsi que jadis le célèbre Barbin avait à sa solde un écrivain qui lui faisait du Saint-Évremont tant qu'il en avait besoin. Si j'étais appelé dans un jury à prononcer sur ces deux genres de fraudes, je pourrais peut-être absoudre les innocents pastiches de ces derniers, mais je noterais du sceau de l'infamie les plagiats déhontés des premiers.

Tandis que notre littérature se popularise chaque jour davantage dans le monde entier, que nos ouvrages même les moins saillants, aussitôt après leur publication, sont traduits dans presque toutes les langues, nous demeurons dans une molle insouciance à l'égard des littératures étrangères; nous nous complaisons dans un indifférentisme égoïste pour tout ce

qui n'est pas indigène. Si Walter Scott, si lord Byron sont arrivés jusqu'à nous, c'est que toute une colonie de fashionables nous les ont apportés d'Angleterre avec les *routs*, les kaléidoscopes, et les poignées de main. Si leurs chefs-d'œuvre ont obtenu en France des lettres de grande naturalisation, c'est que nous sommes toujours les esclaves de la mode. Mais combien de célébrités allemandes et russes, danoises et suédoises, italiennes et espagnoles, qui nous restent encore inconnues! Combien d'îles à découvrir sur ce vaste océan! Combien de ruines précieuses dans ce nouveau-monde à exploiter au profit de l'intelligence! Combien de richesses historiques et philosophiques à mettre en circulation! Combien de poésies originales propres à parer l'imagination des couleurs les plus brillantes! Nous manquons d'idées générales, de ce coup d'œil rapide et plein de portée qui embrasse l'universalité des connaissances humaines, de ce cosmopolitisme intellectuel qui remue la pensée de l'homme, et peut seul en formuler les résultats; dans notre crasse ignorance nous accueillons avec une crédulité naïve, comme des découvertes transcendantes, des vérités qui passent pour triviales hors de chez nous; ou bien nous exhumons comme nouveaux des systèmes de philosophie surannés en Allemagne. Il y a

tel homme parmi nous, que je ne veux pas nommer, qui n'a dû sa réputation qu'à ce commerce interlope et à ces importations de la pensée adroitement dissimulées. Souvent on voit annoncer pompeusement à Paris des traductions d'ouvrages qui n'ont plus cours aujourd'hui dans leur pays natal, et qui ne devaient leur vogue qu'à l'intérêt de circonstances dont le souvenir est presque effacé. La difficulté de se procurer des journaux littéraires qui puissent nous guider dans le choix des bons auteurs, le prix exorbitant des livres étrangers, le manque de relations suivies avec les contrées limitrophes, semblent élever entre celles-ci et notre France une muraille pareille à celle de la Chine, qui ne protége pas le grand empire contre les invasions des Barbares, mais qui le prive de ces communications toutes pacifiques qui pourraient y porter les lumières et la civilisation.

Il est vrai que, depuis quelques années, nous avons fait des progrès notables; des efforts généreux ont été tentés pour briser ce rempart de suffisance présomptueuse et de stupide indifférence; nous commençons à revenir de ces préjugés exclusifs et dédaigneux qui nous isolaient du reste du monde, à compter les autres pour quelque chose dans la balance des idées et de l'intelligence. Je ne crains pas de le proclamer

hautement, nous y pèserons d'autant plus que nous saurons mieux apprécier le mérite des nations étrangères; et, pour cela d'abord, il nous faut étudier avec ardeur les originaux, et remonter jusqu'aux sources, non pour les cacher, mais pour les faire couler à pleins bords, et répandre sur notre sol leur vertu féconde.

Que nos aréopages littéraires continuent avec une noble émulation à jeter un regard attentif sur les productions exotiques, et à baser les jugements qu'ils en portent, non sur des données inexactes et superficielles, mais sur un examen approfondi et raisonné. Que les ouvrages où l'on reconnaîtra une véritable supériorité soient traduits dans notre langue, non dans des vues de luxe et de profit, mais avec une fidélité scrupuleuse; qu'ils deviennent pour nous des modèles, comme ces plâtres qui reproduisent dans nos académies les chefs-d'œuvre antiques de Rome et de Florence; qu'à l'exemple des Amyot, des Boileau et des Delille, les hommes de talent et de conscience ne dédaignent plus d'entrer dans la carrière de la traduction; quelque épineuse qu'elle paraisse aujourd'hui, le public sémera des fleurs sur leurs pas; il ne se montrera point ingrat, il ne leur déniera point les palmes qu'ils auront su mériter. « La traduction d'un grand écrivain, dit La Harpe, est une

lutte de style et une rivalité de génie. » Mais, hélas! dans cette lutte, combien souvent le génie n'est-il pas étouffé par la médiocrité qui l'étreint avec ses mille bras! Une mauvaise traduction n'est quelquefois qu'un assassinat consommé avec de l'encre et du papier; on égorge une renommée vivante, on la traîne honteusement travestie sur la place publique, et on souille sa couronne de gloire dans la fange des carrefours.

Le comte Édouard de la GRANGE.





SOIRÉES CHEZ Mme DE STAEL,

OU

LES CERCLES DE PARIS,

EN 1789 ET 1790.



J'étais bien jeune encore lorsque j'offris mon premier ouvrage sur notre scène lyrique. C'était ce fait historique de *Pierre-le-Grand*, de ce fameux czar des Russies, qui, sous les vêtements d'un simple ouvrier, et le nom le plus obscur,

construisit de ses mains le premier vaisseau qui fut lancé sur les mers de son vaste empire.

Grétry s'était chargé de faire la musique de cet ouvrage; et mon heureuse association avec ce compositeur célèbre me valut un succès qui passa mon espérance. A la fin de la pièce, au moment où le simple charpentier de vaisseau se fait reconnaître pour l'empereur, et qu'il excite l'admiration de tout ce qui l'entoure, par son audacieuse et noble entreprise, le monarque, désignant Le Fort, son confident et son ministre, qui l'avait secondé dans ses travaux, dit qu'un souverain veut en vain civiliser ses états, et faire le bonheur de son peuple, s'il ne trouve un sage, un ami pour l'éclairer, pour le conduire. Cette allusion frappante à M. Necker, alors si cher à la nation française, fut saisie avec transport; tous les regards se portèrent vers la loge du ministre, qui s'y trouvait entouré de sa famille. Madame de Staël ne put se défendre d'une ivresse filiale qui la saisit au point que, dès le lendemain, elle se fit un devoir d'aller remercier Grétry de l'hommage public et si touchant qu'il avait fait rendre à son père. Elle lui demanda l'adresse de son jeune collaborateur, et je reçus la visite du baron de Staël, ambassadeur de Suède, qui m'invita, de la part de la famille Necker, à un grand dîner donné le jeudi suivant au contrôle général,

où devait assister l'élite des littérateurs français.

Je me rendis donc, accompagné de Grétry devenu mon égide tutélaire, à l'hôtel du ministre, qui nous accueillit avec une cordialité toute particulière. En abordant M. Necker, je fus frappé de la sérénité qui régnait sur sa figure ouverte, expressive; et, dès les premiers mots qu'il m'adressa, je reconnus l'homme d'état, ami du peuple, et s'occupant dès-lors de soutenir ses droits.

Madame Necker, dont l'indulgence et la bonté, répandues sur toute sa personne, inspiraient une grande vénération, me parut digne du glorieux surnom de l'*hospitalière des mansardes*, qu'on lui donnait parmi le peuple. Elle me produisit l'effet d'une vertu chrétienne personnifiée, qui descendait sur la terre pour offrir aux femmes un modèle parfait de douceur, de patience et de charité.

Quant à madame de Staël, elle m'embrasa par son premier regard. La dévorante expression de ses yeux me fit éprouver une de ces commotions imprévues contre lesquelles on ne peut se mettre en garde, parce qu'elles pénètrent le cœur avant qu'on ait le temps de réfléchir. Toutefois, la figure de cette femme déja si renommée avait quelque chose de mâle et de prononcé qui contrastait singulièrement avec son sexe. Son teint bourgeonné et ses lèvres arides annonçaient un

travail opiniâtre et bien des nuits consacrées à l'étude. Ses mouvements n'étaient point sans grâce; mais ils me semblaient impérieux, prononcés. Sa voix sonore et sa prononciation rapide, énergique, lançaient la foudre. Une secrète et continuelle préoccupation produisait quelquefois chez elle de ces distractions que réparait aussitôt un trait de flamme, une ingénieuse répartie. En un mot, le premier abord de madame de Staël n'avait rien d'imposant ni de flatteur; mais l'écoutait-on quelques instants, se livrait-on avec elle à ces communications sociales, à ces discussions politiques ou littéraires qui animent un cercle, on était ravi, subjugué. Chaque mot qui sortait de cette bouche expressive charmait l'esprit, frappait l'imagination: tout coup portait; et, malgré la gracieuse affabilité qui, chez elle, ajoutait à la séduction, on ne pouvait s'empêcher de reconnaître une supériorité qu'on s'avouait avec franchise et qu'on supportait sans souffrance. Madame de Staël, en un mot, me produisit l'effet d'un génie créateur qui avait pris la forme d'une femme sans beauté, sans prétention, afin de moins humilier les hommes qui voudraient entrer en lice avec elle.

Je ne fus plus étonné de cette justesse d'idées, de cette élocution si remarquable, et surtout de ce tact si fin, de ces aperçus si profonds, en pro-

menant mes regards sur les divers personnages dont cette muse moderne était environnée. Là, je remarquais La Harpe, dont l'œil envieux, l'attitude carrée et la morgue sardonique annonçaient l'écrivain partial et passionné, l'implacable détracteur de toute nouvelle célébrité. Ici, l'abbé Morellet, qu'on surnommait le théologien de l'Encyclopédie, faisait abjuration du petit collet, pour composer des chansons érotiques et dire aux femmes de jolis riens. Là, Marmontel s'efforçait d'animer, par d'agréables récits, la froide symétrie de son talent. Ici, l'abbé Sieyès, au regard d'aigle, aux lèvres pincées, au large front, réceptacle des plus hautes idées, semblait rédiger son *Essai sur les principes*, tout en baisant la main de madame de Staël, son élève chérie. Plus loin, Boufflers, à la figure commune, mais ouverte et riante, et dont chaque mot, chaque plaisanterie, parfois un peu leste, provoquaient le rire, excitaient la gaieté, semblait reprocher au chevalier de Parny son excessive timidité, sa naïve ignorance de son propre mérite. Près d'eux, Rivarol et Champcenets méditaient dans un coin quelque nouvelle méchanceté pour le *Petit dictionnaire des grands hommes*, où ils prenaient plaisir à flageller avec une audacieuse impudence ceux-là même dont ils serraient la main, pillaient la table et empruntaient l'argent. Bril-

lants jongleurs tenant le dé qu'on leur laissait prendre; parasites insatiables, faisant acte de propriété partout où ils s'installaient; égoïstes à la mode, véritables roués de cour, dont la morale était fidèlement exprimée dans ces vers de l'un d'eux :

Quel bien est solide aujourd'hui?
Le plus sûr est celui qu'on mange.

A cette jactance éblouissante de Rivarol, aux traits vifs et mordants qu'il décochait sur ce qu'on appelait alors le tiers-état, je le pris pour un de ces grands privilégiés qui redoutaient l'égalité des droits en France; et, m'adressant à un homme dont la noble figure et le digne maintien prévenaient en sa faveur, je lui demandai quel était ce grand seigneur qui soutenait son parti et ses prérogatives avec autant de verve que de malice. « Lui, grand seigneur! » me répondit à demi-voix l'inconnu, ne pouvant réprimer un sourire : « c'est le fils d'un aubergiste du Languedoc. Après avoir porté la soutane et la giberne, il s'est affublé du plumet blanc, je ne sais trop par quel moyen : c'est un de ces intrigants de profession qui se glissent, tantôt en rampant, tantôt en payant d'audace, jusqu'auprès des puissants du jour, auxquels ils savent se rendre indispensables... En un mot, c'est Ri-

varol. — Je ne suis plus surpris, lui répondis-je, de ce feu d'artifice qui pétille sans cesse. Il me produit l'effet d'un fou qui vient de piller un diamant, dont il nous jette la poussière aux yeux, pour nous empêcher d'y voir clair. »

Je m'éloignai de ce groupe frondeur et brillant, pour m'approcher d'un autre qui convenait mieux à mes goûts, à mon caractère. Il était composé de l'abbé Delille, alors dans l'apogée de sa gloire, et que j'avais rencontré plusieurs fois chez Grétry, auprès duquel il était assis. Je demandai le nom de l'inconnu que je venais de quitter, et j'appris que c'était Condorcet qui, bien qu'il appartînt à la classe privilégiée, se montrait l'un des plus zélés partisans de la cause sacrée du peuple, qu'il ne cessait d'éclairer sur ses droits dans *la Feuille villageoise*, dont il s'honorait d'être le principal rédacteur.

Cherchant à faire ma liste chérie dans cette imposante réunion, j'aperçus dans l'embrasure d'une croisée trois personnages, chacun d'un extérieur bien différent des autres, et causant avec cette intimité de gens qui s'entendent et se conviennent. Le premier était Florian, dont les traits pointus et sardoniques contrastaient étrangement avec l'idée que je m'étais faite de l'auteur d'*Estelle* et de *Galatée*. Le second était Ducis, dont la figure admirable, la noble sta-

ture et le ton patriarcal se trouvaient si bien d'accord avec ce que j'avais rêvé de celui des auteurs tragiques de notre époque, dont la lyre pénétrait le plus avant dans mon âme. Oh! de quel respectueux intérêt je fus touché! combien j'enviai le sort de ses amis! Par quel attrait invincible je me sentais attiré vers lui!... Enfin, le troisième personnage, dont le physique chétif, les yeux baissés et le timide maintien annonçaient un nouvel initié dans ce cercle imposant, était Collin-d'Harleville, qui venait de faire applaudir au Théâtre-Français *l'Inconstant*, *l'Optimiste*, et *les Châteaux en Espagne*. Aussi La Harpe dardait-il déja sur lui son regard oblique, et se préparait-il à le maltraiter dans son *Cours de littérature*, monument de brillante imposture et de révoltante partialité. L'humble et bon Collin-d'Harleville, qui ne se doutait pas qu'il faisait fermenter la bile de l'implacable Aristarque, avait été présenté chez madame de Staël par l'évêque de Chartres, l'un des plus aimables prélats de France, aux manières peut-être un peu mondaines, et qui causait, près de la cheminée, avec M. Necker et l'évêque d'Autun, ce fameux Maurice de Talleyrand, qui, dès-lors, annonçait le grand rôle qu'il jouerait en France : aussi Rivarol disait-il de lui : « C'est un maudit boi-« teux qui nous fera faire bien du chemin. »

Madame de Staël avait eu la bonté de me présenter au groupe composé de Florian, de Ducis et de Collin-d'Harleville. La jeunesse et la touchante simplicité de ce dernier semblaient me rapprocher de lui. Il m'accueillit avec cette douce urbanité qui le caractérisait, et voulut me faire accroire qu'il existait entre nous une véritable confraternité; mais je sus mesurer la distance qui nous séparait encore; et le serrement de main que je reçus de lui fut le présage flatteur de l'estime et de l'amitié dont il m'honora par la suite.

Plusieurs dames du plus haut rang et d'une célébrité reconnue augmentaient, par leur présence, le charme de ces belles réunions que je me promis de fréquenter le plus souvent que je pourrais. Parmi ces dames, je distinguai sans peine la maréchale de Beauveau, tante du chevalier de Boufflers, riche d'anecdotes, conteuse agréable, et se disant du parti populaire; la vieille madame Du Boccage, surnommée *le siècle ambulant*, qui, dans sa jeunesse, avait fait tourner la tête au pape Benoît XIV et à deux vieux cardinaux. Elle était octogénaire, et faisait encore les délices d'un cercle nombreux, soit en récitant ses jolis vers, soit en racontant ses voyages avec une verve entraînante et la plus piquante

gaieté. C'est d'elle que disait mon ancien ami Demoustier :

On est vieux à vingt ans, si l'on cesse de plaire;
Et qui plaît à cent ans, meurt sans avoir vieilli.

Auprès du siècle ambulant très-recherché dans le monde, était une autre femme de lettres dans la maturité de l'âge, et joignant à des restes de beauté, la grâce la plus ravissante, et l'esprit le plus délicat embelli d'une véritable philosophie : c'était la comtesse Fanny de Beauharnais, que Buffon avait nommée sa fille chérie, et dont J.-J. Rousseau recherchait la conversation. Elle avait le talent de peindre d'un seul coup de pinceau les sujets les plus graves, les plus élevés. Elle prétendait que Corneille est un dieu, Racine une déesse, Voltaire un enchanteur, Shakespeare un sorcier. Parlait-elle de l'amour, elle disait que les femmes aiment de tout leur cœur, et les hommes de toutes leurs forces... C'était à chaque instant, et, pour ainsi dire, à chaque mot, une pensée neuve, une étincelle brillante qui jaillissait de la bouche la plus fraîche, et se gravait dans la mémoire de tous ses auditeurs.

Enfin, pour compléter ce rendez-vous des célébrités modernes, madame de Genlis y faisait

briller une grande connaissance du monde, ces aperçus fins et variés des mœurs, des usages, des ridicules de la cour. *Adèle et Théodore, les Veillées du Château, le Théâtre d'Éducation* plaçaient leur auteur au premier rang des écrivains moralistes. Madame de Staël n'en parlait qu'avec une respectueuse déférence : plus d'une fois je l'entendis défendre madame de Genlis contre les mordantes plaisanteries de Rivarol et de Morellet, qui l'attaquaient dans ses prétentions d'austérité, dans la haine ridicule qu'elle portait sans cesse à la philosophie. Je fis de cette femme célèbre une étude particulière : j'étais enthousiaste du charme répandu sur toute sa personne, de l'expression de sa figure encore ravissante. Je l'admirais passant tour à tour d'une conversation sérieuse, animée, à tous ces jolis riens de société qui amusent et captivent. Tantôt elle exécutait sur la harpe les morceaux les plus mélodieux, les accords les plus ravissants; tantôt elle dessinait un paysage, une fleur, un insecte, avec une rare perfection. Jamais on n'avait montré plus d'adresse pour tous ces petits ouvrages de femme qui remplissent les moments de vide, et conservent la précieuse habitude de s'occuper... Toutefois, je l'avouerai, je trouvais à madame de Genlis un esprit d'envie et de domination, une austérité poussée jusqu'à la pru-

derie, un ton décisif, improbateur, qui cadrait mal avec cette pieuse tolérance et cette douce charité dont elle nous parlait sans cesse. Il me semblait enfin que, malgré ses justes prétentions à former, à épurer le cœur de l'adolescence, elle oubliait souvent, en parcourant la scène du monde, qu'elle donnait la main à une jeune fille. Je ne fus donc plus surpris par la suite d'entendre des hommes tolérants et d'un mérite supérieur, attaquer vivement cette femme célèbre; lui reprocher, entre autres torts, de critiquer le style et de blâmer l'admirable morale de Fénélon; d'insulter Voltaire qui, du haut rang qu'il occupe sur le Parnasse français, riait malicieusement des petites contorsions de la prude; et que vengea Chénier dans son épître à ce grand homme, par ce vers, l'un des plus spirituels des temps modernes, qui stigmatise les femmes brillantes devenues dévotes, soit par spéculation sociale, soit par expiation de leurs folies de jeunesse :

Et toi, sainte Genlis, Philaminte des cieux...

Je terminerai cette peinture fidèle des réunions chez madame de Staël, par une esquisse rapide des hautes renommées qu'elles offraient dans les arts. Autour de Grétry se groupaient Monsigny, Dalayrac, Dezède, et Martini, dont

les aimables compositions ont contribué si longtemps à la vogue de l'Opéra-Comique. Autour du vénérable Vien, fondateur de la belle école française, se pressaient Ménageot, Suvée, Vincent, la belle madame Le Brun, et plusieurs autres peintres de genre, tels que Fragonnard, Greuze, Vanspandouk, mademoiselle Gérard, etc. Parmi les savants, on comptait Jussieu, Delaplace, Monge, Lacépède, Dacier, Lalande... En un mot, on rencontrait tous les jeudis, au contrôle-général, ce qui pouvait charmer l'esprit, orner la mémoire, épurer le goût, agrandir la pensée. C'était, pour ainsi dire, le rendez-vous des célébrités françaises que venaient étudier celles de toutes les cours de l'Europe, intéressées à suivre le développement et la progression des lettres et des arts. On ne pouvait, en effet, porter les yeux que sur des noms illustres; on n'entendait qu'un langage épuré, brillant, scientifique; on apprenait à juger les hommes, non d'après le rang qu'ils occupaient, mais sur leur mérite personnel. On se trouvait assurément bien petit, en faisant cette étude salutaire; on y recevait une leçon de modestie, une conviction de sa médiocrité; mais les efforts qu'on faisait pour en sortir, n'étaient pas toujours vains, et l'on grandissait quelquefois sans s'en apercevoir. J'en fis moi-même l'expérience : je dus

beaucoup à l'honorable avantage d'être admis dans ces réunions si recherchées, dans ces salons que je salue encore avec un respectueux souvenir : ils me firent apprécier plus que jamais cette douce sociabilité, cet heureux esprit des convenances, et m'inspirèrent pour la vie un inaltérable dévouement aux femmes qui, comme madame de Staël, savent embellir une célébrité méritée par l'attrait si puissant de la plus gracieuse urbanité.

Quelque temps après, nous fûmes invités, Grétry et moi, par la famille Necker, à une grande fête donnée à toute la diplomatie des cours étrangères. L'hôtel était illuminé, le grand escalier jonché d'arbustes et de fleurs. Tous les appartements étaient remplis de ce que la capitale offrait de grands seigneurs et de personnages célèbres de l'un et l'autre sexe. Madame de Staël, parée de tous ses diamants qui paraissaient lui peser, nous reçut avec cet élan du cœur, bien préférable aux cajoleries des gens de cour et aux usages de l'étiquette. Nous y trouvâmes l'abbé Delille, Boufflers, Rivarol et Champcenets, en un mot, toute la coterie littéraire et habituelle. Mais ce qui me ravit, ce fut d'apercevoir le vieux Sedaine qui vint serrer la main de Grétry, en féal compagnon de gloire, et ne dédaigna pas de m'appeler son jeune con-

frère : qualification qui me fit tressaillir, et dont j'ambitionnais de me montrer digne.

Il se forme presque toujours dans ces grandes réunions un petit comité d'hommes de lettres et d'observateurs du cœur humain qui thésaurisent, font des esquisses d'après nature, et s'amusent des sots à la mode, des prétentions des ambitieux, de la gourme opace des Turcarets modernes, du ton tranchant des pédants académiques, universitaires, des minauderies des coquettes surannées, du jeu de prunelles et du manége prétentieux des jolies femmes; en un mot, de ce flux et reflux de toutes les petites passions qui font tant de dupes et de victimes. Tel était presque toujours, chez madame de Staël, ce comité qui se formait dans le petit salon particulier qu'elle appelait la *chambre ardente*. Rivarol y brillait par ce cliquetis de mots heureux et d'ingénieuses malices; Boufflers, par cette verve de bonhomie et de gaieté qui ne laissaient pas de décocher les traits les plus mordants sur chaque personnage passant à son tour, dans cette redoutable lanterne magique.

Assis sur un tabouret, à l'entrée de cette chambre ardente, je dévorais et j'enregistrais dans ma mémoire ce recueil si précieux de bons mots, de pensées neuves, d'esquisses d'un seul trait, et frappantes de ressemblance. Ma tête s'échauf-

fait, mon cœur battait avec violence, et je me sentais grandir à vue d'œil : l'illusion en pareil cas est si naturelle! Une occasion favorable se présenta pour que je pusse payer mon écho littéraire, et je la saisis avec avidité. J'avais à mes côtés un homme maigre et long, en habit brun et perruque ronde, riche tabatière d'or à la main, large anneau de saphir au doigt, doctoralement enfoncé dans un fauteuil, les jambes croisées, le nez au vent, la bouche dédaigneuse et la narine gonflée. Il critiquait toutes les notabilités littéraires avec un aplomb imperturbable et une audace insolente. A peine l'abbé Delille trouvait-il grace auprès de cet impitoyable Aristarque. Je le pris pour un de ces modernes Fréron pour qui toute célébrité devenait un tourment. Je sus bientôt que c'était un des gros bonnets fourrés de l'université, l'un des rédacteurs du *Mercure de France,* et censeur humoriste de tous les écrits philosophiques renfermant quelques idées de liberté. Jamais on n'avait réuni plus d'arrogance au plus profond savoir. C'était principalement sur les auteurs dramatiques qu'il épanchait sa bile et distillait son venin. « Quel est donc, me dit-il, ce vieillard au nez pointu, aux yeux de lynx et à la figure de renard, qui fait faire cercle autour de lui? — C'est Sedaine, lui répondis-je, qui sans doute récite son *Épître*

à mon Habit, ou bien quelque plan scénique de son invention. — Quoi ! c'est là ce maçon-littéraire, ce fabricateur de pièces foraines où le peuple, qu'il flatte et qu'il prétend peindre, a la sottise de courir!...» Le sang me bouillait dans les veines ; et je cherchais les moyens de venger l'habile charpentier dramatique, le digne collaborateur de Grétry, avec lequel il avait cueilli tant de couronnes. Je soutins que Sedaine était dans son genre un créateur, un homme de génie ; et que si l'on pouvait lui reprocher à juste titre de négliger son style, on ne pouvait refuser un véritable mérite à l'auteur du *Philosophe sans le savoir* et de la *Gageure imprévue*. J'ajoutai que *Rose et Colas* était un chef-d'œuvre de fraîcheur et de naturel ; que *Richard-Cœur-de-Lion* offrait une couleur chevaleresque, un intérêt irrésistible ; qu'enfin le *Déserteur*, *Félix*, le *Roi et le Fermier*, et tant d'autres productions étaient depuis un demi-siècle applaudies au théâtre. « Ne me parlez donc point, reprit le caustique censeur, de tous ces faiseurs d'opéras comiques : ce sont de véritables jongleurs, écrivains de tréteaux, ce que nous appelons la *raclure littéraire*... La plupart de ces misérables-là connaissent à peine les éléments de la langue et n'ont fait aucune espèce d'études : ils n'enten-

dent même pas et ne pourraient articuler un seul mot latin. »

Je possédais à cette époque mes anciens auteurs, dont je pouvais aisément citer les plus beaux passages. Mon heureuse mémoire vint en ce moment à l'aide de ma colère, de mon indignation, et je formai le projet de ne plus répondre au Fréron moderne que par des citations latines. Me parlait-il de M. Necker avec une mesure hypocrite? je répétais ce passage de Tacite : « *Magnitudinem suam malit justitiâ tueri*... « Il n'emploie que l'équité au soutien de sa gran« deur. » Le pédant me regardait alors avec surprise; un sourire vint errer sur ses lèvres venimeuses ; puis il ajouta que quelque honnête homme que fût ce ministre, il avait de grands ennemis. « Il s'en console, repliquai-je, par cet adage de Cicéron : *Gloria nostra est testimonium conscientiæ nostræ*... « Notre vraie gloire c'est le « témoignage de notre conscience ». — Il paraît, monsieur, que vous êtes particulièrement attaché à M. Necker. — En aucune manière, je vous jure; et j'ai trop bien retenu ce vers charmant d'Ovide :

Vive tibi, et longe nomina magna fuge....

« Vivez pour vous-même, et fuyez les grands. » — Je vois bien, reprend mon antagoniste, que

vous êtes trop familier avec nos anciens auteurs, pour que je continue le combat. Monsieur peut-être est professeur dans un de nos colléges royaux? — Moi professer, lorsque j'ai tant besoin d'apprendre encore! Je me borne à répéter avec Virgile :

Quid verum atque decens curo....

« Je cherche ce qui est vrai, ce qui est beau ». — Vous devez occuper un rang dans le monde? — Aucun; et je suis fidèle à cette salutaire leçon de Virgile qu'on ne se lasse point de citer :

Littus ama; altum alii teneant!...

« Côtoie le rivage et laisse aux autres la pleine « mer! » — Plus vous abondez en citations, et plus vous excitez ma curiosité : encore une fois, qui donc êtes-vous? — Un pauvre *faiseur d'opéras comiques*, un de ces *jongleurs*, de ces *écrivains de tréteaux* que vous appelez si éloquemment la *raclure littéraire*... mais qui n'en est pas moins le plus humble de vos serviteurs. »

Je me lève à ces mots, en riant aux éclats; et Boufflers, qui m'avait entendu, va raconter mon aventure à tout ce qui composait la chambre ardente de madame de Staël, qui m'honora d'un serrement de main. Sedaine, en m'embrassant, m'autorisa tout haut à me dire son élève, et je fus comblé des félicitations, des encouragements

de tous les hommes célèbres dont j'étais environné : hommage flatteur, inespéré, qui influa puissamment sur ma destinée; car bien que je ne fusse encore qu'un jeune conscrit qui essayait le maniement des armes, je conçus l'espoir de gagner mes éperons.

Madame de Staël, à cette brillante fête où j'avais eu l'honneur d'assister, m'avait avoué que toutes ces grandes réunions l'excédaient, et qu'elle leur préférait le petit comité des mardis, qui se tenait régulièrement au contrôle-général, et n'était jamais composé que de douze ou quinze affidés. C'était là où chaque littérateur faisait la première lecture d'une production nouvelle; c'était là que l'amitié franche, débarrassée de tout cérémonial, savourait les délices de la confiance et de la douce familiarité. « Je vous ai suffisamment étudié, me dit cette femme célèbre, pour vous compter parmi nos amis. Venez donc à nos petits comités; et j'ose croire qu'ils ne seront pour vous, ni sans intérêt, ni peut-être sans profit. » Je témoignai combien j'étais heureux et fier de cette haute faveur; et je n'eus qu'une pensée, c'était la crainte de ne pas la mériter.

Dès le mardi suivant, je me rendis au contrôle-général : on s'y réunissait à huit heures et l'on soupait à dix. Ces jours-là point de grande tenue, pas la moindre étiquette. On était admis

en frac; on pénétrait en voiture de place, jusqu'à l'entrée du vestibule de l'hôtel; en un mot, on était en famille : les communications devenaient plus directes, plus expressives. Je m'en aperçus aisément à l'accueil que je reçus de M. Necker et de sa fille : ils me conduisirent à la chambre ardente, me firent asseoir avec eux sur le divan, et m'adressèrent des questions pleines d'intérêt sur ma position sociale et sur mes projets d'existence. Je répondis que j'avais hérité de mon père de quoi vivre ; et que le produit de mon travail me donnerait l'aisance modeste, seul bien que j'ambitionnais. « Écoutez-moi! me dit M. Necker d'un ton paternel qui pénétra jusqu'au fond de mon cœur, j'ai besoin d'un secrétaire particulier que j'initie dans ma famille, et qui devienne mon confident et mon ami. Si cela vous convient, dès ce moment vous nous appartenez, et je me charge de votre fortune. — L'idée de m'attacher à vous, répondis-je vivement ému, m'enivrerait d'honneur et de joie, si je n'avais pas été habitué, dès l'âge le plus tendre, à la plus heureuse indépendance, qui ne me permet pas de me livrer à la moindre idée d'ambition. Exister par moi, n'appartenir qu'à moi, voilà mon but, ma résolution, ma jouissance et ma vie. J'ai basé ma conduite passée, présente et

future, sur ce passage d'Ausone, l'un de mes auteurs chéris, que j'ai traduit par ces vers :

Le bonheur qu'ici-bas j'envie,
C'est une obole au-dessus du besoin....
Une douce et fidèle amie,
Heureuse ainsi que moi, dans un tout petit coin;
Enfin c'est de pouvoir éparpiller ma vie
Sans nulle gêne et sans fâcheux témoin.

— Le ciel vous exauce! » me dit madame de Staël, en me serrant la main plus vivement encore; « répétez-moi votre traduction d'Ausone : j'aime ce qui est simple et part du cœur; je le préfère à ce qui ne vient que de l'esprit. » Puis, me regardant avec une expression pénétrante, elle ajouta ces mots, qui depuis quarante-trois ans ne se sont point effacés de mon souvenir : « Vous n'*éparpillerez* jamais votre vie que pour le bonheur des autres : c'est moi qui vous le prédis.... » J'acceptai la prédiction, et me suis fait dans tous les temps un devoir de l'accomplir.

Cependant les fidèles initiés s'étaient réunis. Déja Rivarol secouait ses paillettes; Champcenets répétait les mots piquants, les anecdotes curieuses des *Actes des apôtres*, dont il était le rédacteur; déja Boufflers, s'amusant de tout et

flagellant tous les partis, se montrait tantôt homme de cour, tantôt partisan du tiers-état, comme on le disait alors. Il n'avait qu'une crainte, c'était que les troubles politiques ne nuisissent aux petits soupers dont il était le plus joyeux convive. Delille, qui tremblait pour son abbaye, cherchait à se distraire en travaillant à son poëme de *l'Imagination*, dont, ce jour-là même, il nous lut, ou plutôt nous récita cet admirable épisode dans lequel il dépeint la terreur, les angoisses, l'espérance, le découragement et la délivrance d'un jeune artiste égaré dans les catacombes de Rome. On avait éteint les bougies; et le morne silence qui régnait autour du poète, semblait ajouter encore à l'enivrante magie de son talent, à l'inexprimable puissance de son élocution. Ni Gerbier, ni Mirabeau n'avaient produit sur tous mes sens un enchantement plus vif et plus réel que celui que j'éprouvais.

Personne, après Delille, n'avait le courage de se faire entendre. Ce fut en vain qu'on sollicita Saint-Lambert de réciter un fragment de son joli poëme des *Saisons*, le duc de Nivernais de lire quelques-unes de ses fables charmantes. Il n'y eut que Boufflers qui osa débiter un fragment de ses poésies érotiques, où l'esprit était assaisonné de ce que la malice a de plus pétillant, où la licence était adoucie par la grâce.

Lui seul pouvait occuper un instant ses auditeurs, après l'effet inexprimable qu'avait produit l'abbé Delille.

Parmi les femmes, en petit nombre, admises à ces comités si recherchés, on distinguait la comtesse de Sabran, dont l'heureuse physionomie et la gaieté naturelle étaient embellies d'une imagination brillante et d'un esprit observateur. Je savais qu'elle cultivait la poésie élégiaque avec autant de talent que de modestie; et les mots ingénieux, les piquantes saillies qui s'échappaient à chaque instant de sa bouche expressive, semblaient donner encore plus de charme à son regard pénétrant.

Dix heures à peine étaient-elles sonnées à la pendule, que le maître-d'hôtel venait annoncer qu'on était servi. La table ne contenait ces jours-là que douze à quinze couverts; et, sitôt le service terminé, tous les domestiques se retiraient. Alors le petit souper devenait ravissant; alors plus d'étiquette, plus de contrainte: on remplissait soi-même son verre et celui de sa voisine: on avait le droit d'appuyer le bras sur le dos du siége où elle était assise. Les communications devenaient plus faciles et plus vives; les bons mots pétillaient; la gaieté jaillissait sous mille formes aimables. Le grave M. Necker lui-même, oubliant en ce moment le fardeau du ministère,

s'abandonnait à cette hilarité qui caractérise si bien la nation française. Madame Necker, malgré son austère piété, ne pouvait s'empêcher de sourire à toutes les folies qu'exhalaient à l'envi les Boufflers, les Champcenets, les Rivarol, ainsi qu'aux récits curieux et de bon ton que faisaient Saint-Lambert et le duc de Nivernais. C'est alors, enfin, que madame de Staël, se livrant à toute la verve de son imagination, faisait briller ces traits de flamme, ces éclairs d'un génie créateur qui devaient lui assigner le premier rang parmi les femmes lettrées de son siècle : c'était véritablement Corine improvisant vers la fin d'un beau jour, sur les bords du cap Misène.

Pour se reposer un instant de ce cliquetis de mots brillants, d'expressions neuves, de récits variés, de tableaux en tout genre, on avait coutume, vers les onze heures, de faire assaut de bouts-rimés, très en vogue à cette époque. La réunion était composée de grands maîtres en ce genre. Le duc de Nivernais, malgré ses soixante-quatorze ans, s'y montrait encore aussi gracieux que fécond : ce fut donc par ce Nestor de la poésie érotique, par cet élégant traducteur du poëme de *Richardet*, que la lutte commença. Il fut défié par Saint-Lambert, et ramassa le gant avec toute la vigueur et la souplesse d'un jeune chevalier français. Il provoqua de même son

digne adversaire, comme lui couronné de cheveux blancs : et celui-ci prouva que l'esprit et la grâce ne vieillissent jamais. « Il ne faut pas s'en étonner, s'écria Boufflers : n'est-il pas le poète de toutes les *Saisons?* » Delille, à son tour, provoqua celui-ci qui fut, plus agaçant et plus coloré que les deux septuagénaires, mais moins pénétrant, moins anacréontique. Rivarol et Champcenets furent lancés par madame de Staël; et, semblables à deux jeunes coursiers sans mors et sans entraves, ils s'élancèrent dans l'arène en faisant les bonds les plus divertissants. C'était un vrai feu de file : un coup succédait aussitôt à l'autre.

Enfin, l'abbé Delille fut appelé dans la lice par la comtesse de Sabran, avec cette candeur enchanteresse et cet esprit qui lui donnaient un si grand renom ; mais quelque difficiles que fussent les rimes qu'elle lui imposât, toutes furent remplies avec cette verve, cette pureté de style et cette fraîcheur d'idées qui distinguaient l'auteur du poëme des *Jardins,* le seul de ses ouvrages qui fût alors imprimé. Parmi les quatrains qu'il composa devant nous, ou plutôt qu'il laissait échapper de sa lyre harmonieuse, comme l'eau pure qui sort d'une source féconde, j'ai retenu le suivant adressé à la belle de Sabran, sur les rimes suivantes qu'il avait reçues de Saint-Lambert :

Vos traits divins font naître le *désir* :
Votre langage impose le *silence*.
On vous aborde avec une *espérance* :
On s'en retourne avec un *souvenir*.

« Je ne crois pas, s'écrie Boufflers, qu'on puisse peindre la comtesse de Sabran avec plus de charme et de fidélité. — Elle pose si bien ! » ajoute avec expression le vieux duc de Nivernais. Elle-même fut appelée dans l'arène par Champcenets et Rivarol, qui lui donnèrent plusieurs défis qu'elle accepta, et dont elle sut triompher avec un talent remarquable et la plus parfaite convenance.

Enfin minuit vint à sonner, et chacun se retira. Je rentrai dans ma paisible et modeste demeure, encore tout étourdi de mon initiation parmi ces beaux-esprits et ces grands du jour qui formaient l'élite des hommes distingués de la capitale. Je me félicitai d'avoir su conserver, au milieu d'eux, ma dignité d'homme et mon indépendance. Je fus heureux et fier d'avoir eu le courage de refuser les offres séduisantes de M. Necker; et je récapitulai, selon mon usage, les préceptes des anciens auteurs, dont je composais mon plan de conduite; entre autres, celui-ci de Cicéron : « *Non esse cupidum pecunia est.* C'est être riche que de ne pas désirer l'être. » Celui-là de Lucrèce : « *Ut latius multo jam sit pa-*

« *rere quietum, quam regere imperio, res velle.* « Il vaut mieux être indépendant et tranquille, « que d'exercer un grand pouvoir. » Et enfin cet autre de Tacite : « *Malo securum et secretum Virgilii secessum.* « Je préfère la tranquille et so- « litaire retraite où reposait Virgile. » Je croyais alors entendre madame de Staël me répéter, en m'honorant d'un serrement de main : « Le ciel vous exauce!... » Et je m'endormis en laissant errer sur ma bouche souriante ma devise chérie que j'avais traduite d'Ausone :

Le bonheur qu'ici-bas j'envie,
C'est une obole au-dessus du besoin....
Une douce et fidèle amie,
Heureuse ainsi que moi, dans un tout petit coin....
Enfin c'est de pouvoir éparpiller ma vie
Sans nulle gêne et sans fâcheux témoin.

BOUILLY.





SAINTE-GENEVIÈVE.



Quelle est cette multitude que je vois, au renouvellement de chaque année, empressée à gravir un mont où l'opulence ne bâtit point ses palais, où les rois ne fixent pas leur cour? Je la suis, je monte avec elle, et j'arrive aux lieux où revivent les souvenirs du berceau de la monarchie française. D'un côté, une église ancienne, où se perpétue le culte de la bergère de

Nanterre; de l'autre, une basilique moderne, immense, magnifique, dominant tout Paris, comme le temple de Jupiter capitolin dominait l'ancienne Rome; entre les deux, un collége avec une vaste bibliothèque; des rues que décorent les noms de Clovis, de Clotaire, de Clotilde et de Geneviève, frappent mon imagination et retracent à ma pensée l'histoire abrégée des premiers temps de la monarchie se renouant à l'histoire de notre âge. Voyez cette tour noircie par dix siècles, dont la hauteur et les formes sont si peu en harmonie avec ces bâtiments qui viennent de surgir de terre et dont la pierre, blanche et humide encore, marie si mal sa couleur à celle des constructions gothiques dont elle est surmontée. A la place de ce bâtiment qui vient de naître et de cette chaussée toute récente, j'ai vu debout encore, il y a quarante ans, une église antique dédiée à sainte Geneviève, où Paris conserva longtemps les restes vénérés de sa patrone.

Cette église était parallèle et contiguë à celle de Saint-Étienne, et semblait ne faire avec elle qu'un seul édifice, comme les temples de l'Honneur et de la Vertu à Rome. Elle fut construite, par les ordres de Clovis, au commencement du VI[e] siècle, et ce premier roi chrétien y marqua le lieu de sa sépulture; il voulait que ses cendres pussent reposer en paix, sous l'égide de sa reli-

gion nouvelle, dans la basilique des Saints-Apôtres ; car c'est le nom que reçut d'abord cette église. Alors le mont qu'elle consacrait n'était pas renfermé dans l'enceinte de Paris; il n'était pas même habité encore, et les troupeaux venaient paître aux mêmes lieux qui depuis ont été peuplés de tant de colléges et qui ont retenti des doctes leçons de tant de savants maîtres. Alors un salutaire usage, trop négligé par la suite, défendait d'enterrer les morts au sein des villes, et de sages réglements destinaient aux sépulcres des enclos isolés de l'habitation des vivants.

Les projets de Clovis s'accomplirent. La basilique naissante reçut sa froide dépouille; et quelques semaines après, à côté du corps de ce roi, vint reposer celui d'une fille du peuple, vierge presque nonagénaire, qui, dans sa jeunesse, avait gardé les troupeaux : cette humble fille était Geneviève. Des vertus surhumaines lui avaient concilié la vénération des peuples et des princes; elle méritait de partager la sépulture royale. Le même honneur fut accordé depuis à deux héros qui, par leur sagesse et leur valeur, s'étaient montrés comme les colonnes de l'état et s'étaient égalés aux rois. Ce rare honneur et une renommée immortelle sont tout ce que le monde a pu donner à Du Guesclin et à Turenne.

Les hommages rendus à Geneviève après sa mort ont pris de siècle en siècle un caractère plus auguste. Les prodiges nombreux opérés sur sa tombe la présentaient aux habitants de la ville et des campagnes comme l'arbitre puissante de leurs destinées, comme leur salut et leur espoir dans les calamités publiques ; et les bienfaits dus à sa protection sont attestés par des monuments authentiques, et l'histoire les redira encore à nos arrière-neveux. Il vit encore dans nos annales, le souvenir de ce fléau destructeur qui ravagea Paris et les campagnes d'alentour en 1129. Une maladie cruelle portait le deuil dans les familles; c'était un feu secret et dévorant qui consumait en peu de jours ses victimes; il n'épargnait ni le sexe ni l'âge, sans que les plus prompts secours ni l'art des plus habiles médecins pussent l'éteindre. Des prières, des jeûnes solennels ordonnés par un prélat justement vénéré n'en peuvent arrêter la furie, et les *ardents* sont précipités par milliers dans la tombe. Enfin le peuple implore, contre le bras invisible qui le frappe, le secours de son antique libératrice. Geneviève descend de sa montagne, elle va visiter la cité parisienne; elle va triompher d'un ennemi que nul autre ne peut combattre. Une foule empressée accompagne la pompe innocente de son cortége ; les vœux, les acclamations et les pleurs

du peuple se mêlent aux cantiques sacrés ; l'arche précieuse qui renferme ses reliques est portée sur les épaules des prêtres et des lévites. A peine elle arrive sur le seuil de l'église cathédrale, ô prodige! les malades sont guéris à l'heure même; les sépulcres ouverts déja pour eux se referment, et le fléau terrible a disparu sans retour.

L'année suivaute, le pape Innocent II vint en France et donna par avance l'onction royale dans la basilique de Reims à l'héritier de la couronne, à Louis, fils de Louis-le-Gros, de ce roi qui le premier donna le signal de l'affranchissement des communes et porta le coup mortel au servage féodal. Le pontife informa juridiquement sur les preuves de la guérison soudaine des *ardents*. Ces preuves ne manquaient pas alors; des milliers de témoins encore vivants déposaient de la vérité du prodige. Une fête annuelle fut instituée pour attester à jamais la reconnaissance publique et pour en transmettre l'héritage à la postérité. L'église de Paris honore à perpétuité, le 26 novembre, *Sainte-Geneviève-des-Ardents*. Ce même nom fut donné à la petite église de Sainte-Geneviève qui s'élevait autrefois dans la cité vis-à-vis l'église cathédrale : elle avait été bâtie au lieu même où Geneviève avait terminé sa vie mortelle. Elle tombait de vétusté lorsqu'on la démolit dans le siècle dernier; mais

elle fit place à un temple nouveau où devait s'exercer le culte le plus parfait de tous, celui de la charité; je parle de ces bâtiments construits en 1757, où les enfants, orphelins en naissant, innocentes victimes de la honte et de la misère, trouvaient dans les filles de Saint-Vincent-de-Paule des mères plus compatissantes et plus tendres que celles qui leur avaient donné le jour. Ils sont occupés aujourd'hui par l'administration générale des hôpitaux et par la pharmacie centrale.

La basilique des SS. Apôtres était devenue celle de Geneviève. Si Pierre et Paul tiennent le sceptre du monde chrétien, s'ils protégent tous les fidèles, Geneviève protégeait spécialement la cité parisienne; elle devait avoir les premiers honneurs là où reposait son auguste cendre. C'est là que l'espérance amenait toutes les misères aux pieds de cette puissance, qu'on n'allait jamais voir sans revenir heureux ou consolé. Mais nul jour n'attirait auprès de son trône un concours plus nombreux que le jour anniversaire de sa mort, ou plutôt de son triomphe. Aussitôt que l'année, en se renouvelant, signalait le retour de cette fête solennelle, vous eussiez vu accourir à flots pressés les habitants de la capitale et des campagnes. Ceux-ci viennent implorer le prix de leurs travaux rustiques, des

moissons, des récoltes qui réparent les maux d'une année stérile. Ces hommes, ces femmes au teint pâle, aux regards abattus, viennent demander la santé de leurs corps que la fièvre et l'étisie minent sourdement. D'autres invoquent la pitié de la sainte pour un frère, pour un ami luttant contre la douleur, et gisant sous les atteintes d'une maladie mortelle. Ils veulent que les linges et les voiles qui couvriront ces malades chéris, touchent seulement la châsse tutélaire. Leur foi compte sur la vertu secrète du saint attouchement; et ce que la foi espère sans hésiter, elle l'obtient par un effet infaillible. Cette mère inquiète et tremblante prie pour son fils au berceau, victime innocente, qui, sur le seuil de la vie, touche déja aux portes de la mort. Ce vieillard dont l'âge affaiblit les yeux, et qui s'avance appuyé sur le bras de sa fille, vient offrir au ciel, par l'entremise de Geneviève, les jours de sa caducité : il implore pour sa tendre famille des jours plus heureux que les siens, et pour la jeune vierge qui embellit sa vieillesse et couronne ses cheveux blancs, un époux digne d'elle; content de consommer son sacrifice et de s'en aller en paix, s'il a pu voir auparavant ses vœux accomplis. Ceux-là viennent le front serein, le cantique à la bouche, vêtus de leurs habits de joie, échappés aux périls de la mer

ou des fleuves, aux poignards des brigands, aux suites d'un accident funeste, ou sauvés des trames de la perfidie qui menaçait leur fortune, leur vie, ou leur honneur plus précieux que la vie, ils viennent bénir leur libératrice, et consacrer dans son temple les témoignages de leur reconnaissance. Les prêtres, les religieux ne pouvaient suffire aux vœux, aux pieux hommages, aux offrandes de tout ce peuple. L'impiété, qui ferma nos temples et les rouvrit ensuite pour les profaner, arrêta ce concours pendant quelques années. D'ailleurs l'antique église de Sainte-Geneviève menaçait ruine depuis long-temps; elle devait être abattue, et le culte de la patronne de Paris transféré dans le pompeux édifice élevé par Soufflot. Déja elle était tombée, au neuvième siècle, sous l'effort des ennemis du nom chrétien. Les Normands, encore païens à cette époque, l'avaient livrée aux flammes; et sur ses vieux fondements s'était élevée la seconde basilique, portant encore l'empreinte des feux qui les avaient noircis. Le temps, autre ennemi dont rien n'arrête les coups, avait préparé la chute de ces constructions gothiques que nos contemporains ont pu voir encore: elles tombèrent cette fois sans accuser les mains qui achevaient leur ruine. Mais l'auguste patronne ne vit point s'ouvrir pour elle les portes du magnifique

asile préparé pour la recevoir. O vains projets des hommes! Cette basilique nouvelle, chef-d'œuvre d'architecture, élevée à grands frais et avec un luxe royal, qui suspend dans les airs ses colonnes hardies et porte son dôme jusque dans les nues, qui devait annoncer de loin au voyageur la piété de la capitale et la gloire de sa patrone, est devenue, comme les pyramides d'Égypte, le séjour de la mort et l'asile où les grands du siècle vont dormir leur long sommeil.

On se rappelle encore le cri général d'admiration qui retentit long-temps sous les voûtes de la nouvelle église de Sainte-Geneviève, lorsque tout Paris put jouir du spectacle imposant d'une architecture jusqu'alors inusitée dans nos temples. On élevait jusqu'aux cieux le nom de Soufflot; ce nouveau chef-d'œuvre allait rivaliser avec les plus beaux édifices de l'Italie, et le mérite de son auteur effacer la renommée de tout ce qu'il y avait eu d'habiles architectes en France. Mais l'enthousiasme n'est pas un sentiment durable parmi les hommes; il l'est encore moins dans notre patrie, où, par une réaction funeste, la critique fait souvent taire l'admiration publique. Elle empoisonna les derniers jours de Soufflot; et sa voix jalouse trouva de l'écho, lorsqu'on vit de nombreuses fractures se manifester aux quatre élégants piliers qui supportaient le

dôme, et aux colonnes voisines. Il fallut se hâter d'affermir ces frêles soutiens pliant sous le faix des masses énormes élevées dans les airs. Quatre massifs inébranlables assurèrent désormais la conservation de l'admirable monument; mais ils brisèrent les lignes de cette belle architecture qui laissait pénétrer de toutes parts l'œil ravi du spectateur, et le charmait sans cesse par les jeux variés de la lumière parmi ces colonnades et ces voûtes. Il ne restait plus qu'à revêtir le sol, à le parer de marbre, lorsque la révolution de 1789 vint briser le sceptre de nos rois, et fit chanceler tous les autels sur leurs bases. Le palais destiné pour l'honorable bergère fut fermé au culte chrétien, et ses voûtes souterraines ne durent plus s'ouvrir que pour recevoir la cendre des hommes proclamés grands par la *patrie reconnaissante*. Le nouveau Panthéon reçut la dépouille de Mirabeau; elle y fut portée au milieu d'un cortége immense formé par les nouveaux mandataires de la nation française, par les cours de justice, la magistrature et le peuple, à la lueur de mille flambeaux, avec un appareil qui rappelait les pompes antiques de la Grèce et de Rome. Mais quel tribunal pouvait peser dans la balance les noms des grands hommes, et connaître des titres qui ouvriraient à leurs noms le temple de la gloire? Bientôt les

factions s'emparèrent de ce jugement auguste, et l'ombre sanglante de Marat vint prendre place parmi les demi-dieux. Les voûtes du temple tressaillirent d'horreur; les ossements des hommes illustres déja portés dans ces caveaux funèbres semblèrent prêts à se ranimer et à dire : Sortons d'ici. Bientôt, il est vrai, le cadavre profane fut traîné aux Gémonies; mais quel Français pouvait désormais ambitionner un honneur indignement prostitué? Cependant les temples chrétiens, sur toute la face de la France, avaient été souillés, ruinés en partie, en partie abandonnés à de vils usages; les sépultures royales outragées, détruites, dispersées; les cendres de soixante rois, traités de vils tyrans, avaient été arrachées à la tombe, sans que ni la majesté des siècles, ni le respect du genre humain pour l'asile des morts, eût pu arrêter des mains sacriléges : partout les riches reliquaires, les châsses précieuses étaient saisis, mis en pièces au gré d'une rapacité aveugle; les ossements sacrés, devenus le jouet d'une tourbe en démence, étaient jetés aux flammes, et leur cendre au souffle des vents, à moins que la piété courageuse n'eût su, par d'innocents artifices, les dérober aux profanateurs. Dans le désastre général, périrent les restes vénérés de Geneviève : à peine un pieux larcin, long-temps enveloppé d'un profond mystère, en

put-il sauver une faible parcelle, que l'église métropolitaine a recueillie avec quelques autres débris de ce vaste et déplorable naufrage.

Nos bons aïeux se disputaient la possession d'un corps saint avec plus d'ardeur que deux villes ne se sont disputé de nos jours le cœur d'un musicien célèbre; c'était pour eux un riche trésor. Ils y voyaient le gage des bénédictions divines, une source de biens pour eux et pour leurs enfants, un secours assuré dans les malheurs de la patrie. Ce zèle pieux n'est pas éteint dans la capitale. Tandis que la multitude des humains, indifférente pour le ciel, ne s'attache qu'aux intérêts de la terre, tandis que l'opulence et la grandeur irritent ses désirs ou sa jalousie, tandis que des cultes éphémères parodient la majesté du culte catholique, il est, il est encore de fidèles adorateurs, de vertueux Français qui savent rendre ce qu'ils doivent à leur pays, à leur Dieu et à ses saints. Ces chrétiens avaient vu avec joie la grande basilique reprendre sa destination première; mais ils adorent les desseins suprêmes; ils n'ont pas oublié le chemin de l'église modeste où ils honorent depuis trente ans le tombeau de Geneviève. Saint-Étienne-du-Mont fut d'abord dans la dépendance des religieux de l'abbaye de Sainte-Geneviève. Ils furent les premiers pasteurs de cette paroisse. Le temps a tout

changé. La paroisse a recueilli leur héritage abandonné; mais elle n'a plus trouvé dans la tombe de la patrone de Paris qu'un peu de terre mêlée de sa cendre. Ces précieuses parcelles, transférées avec un respect religieux sous le sceau de l'autorité diocésaine, ont consacré le sépulcre et la chapelle de Sainte-Geneviève, séparés par le seul mur extérieur, de l'asile sacré où reposa le saint corps pendant treize siècles. C'est là qu'elle reçut les principaux hommages et la fervente prière du pontife Pie VII, de ce restaurateur de l'église de France. C'est là que se portent encore en foule, tous les ans, les pieux habitants de la capitale et des campagnes.

ANDRIEU.





LA FEMME A LA MODE

ET

LA FEMME ÉLÉGANTE,

EN 1833.



Je dis en 1833, car pensez bien que la femme à la mode de 1833 n'est point celle qui l'était en 1832, et certes ne sera pas non plus celle de 1834. Hélas! un règne n'est quelquefois pas aussi long, qui sait? J'en connais d'aucune à qui trois mois, un mois, voire même huit jours, avaient

suffi, et qui, au bout de ce temps, se trouvait éclipsée par une rivale qui n'était ni plus belle, ni plus jeune, ni plus riche, mon Dieu non, mais à laquelle le caprice, un rien, quoi, moins que rien, la mode avait remis son sceptre.

Et insouciante, folle, légère, parée de gaze et de fleurs, de soie et de fourrure, elle l'avait accepté, ce sceptre, sans en connaître toutes les charges, sans en calculer les revers.

Savez-vous ce que c'est qu'une femme à la mode, comment elle acquiert ce titre, et à quoi il expose? écoutez :

Sept à huit étourdis, mais de ces étourdis aimables, de bon ton, cachant avec autant de soin leur instruction que d'autres le feraient leurs ridicules; de ces étourdis en bas de soie, petit lorgnon et gants jaunes; or ces sept à huit étourdis se prennent à adopter une femme, et les voilà qui la prônent, la suivent en tous lieux, s'empressent sur ses pas, lisent des ordres dans un regard jeté au hasard, y accèdent, et bref qui, au milieu de cent femmes, n'en voyent qu'une.

Aux Bouffes, à l'Opéra, ces sept à huit étourdis entrent en foule dans sa loge, sous prétexte de la saluer, parlent haut pendant qu'elle rit, font retourner le parterre, d'abord scandalisé du bruit, mais s'apaisant à la vue d'une jolie femme. Ce qui fait dire :

— « Quelle est cette femme? — Madame une telle! vous ne savez pas! la femme la plus à la mode de Paris. — Il me semble que ce n'est pas la plus jolie. — Je ne vous ai pas dit, la plus jolie, je vous ai dit la plus à la mode, ce qui n'est pas du tout la même chose. — Pardon, je ne savais pas. — Ce monsieur est un provincial, dit un voisin de gauche à son voisin de droite, — ou un Algérien, répond le voisin de droite souriant. »

La femme à la mode n'a qu'un temps, et il est court. Pour obtenir ce titre, pas n'est besoin d'être duchesse, marquise, ou comtesse, ou titrée; en général mieux que tout cela vaut un mari agent de change; oh! le mari agent de change est le mari par excellence, le mari modèle, le mari romantique.

Le mari agent de change gagne tant d'argent dans une bourse, et si vite, si aisément, si facilement, qu'en vérité il faudrait être pire qu'un mari rentier pour refuser parure, bijoux, chiffons, qu'un coup de crayon gagne dans une seconde et bien au-delà.

Il est vrai aussi qu'une seconde suffit pour enlever, et bien au-delà encore, le produit de toute une année de coups de crayon; mais que voulez-vous? c'est le revers de la médaille.

Or je reviens à mon sujet, dont cette petite

digression m'a éloignée, et pour ce, vous en demande pardon.

Donc, pour être femme à la mode, et cela n'est pas si aisé, je vous assure, il faut avoir un peu plus de vingt ans, un peu moins de trente, grasse ou maigre, n'importe, blonde ou brune, ou chataine, la couleur n'y fait rien (les rouges exceptées toutefois); seulement la brune aura quelques heures de plus de durée que la blonde.

La femme à la mode est toujours mise avec simplicité et élégance, jamais de bijoux (prévoyante créature elle les gardera pour se faire remarquer quand son règne sera passé).

La femme à la mode prendra ses chapeaux chez *Simon*, ses bonnets chez *Herbeault*, ses souliers chez *Michaël*, ses bottines chez *Gélot*, ses gants chez *Boivins;* elle ne portera que des fleurs de *Batton*, et des plumes de *Cartier.*

La femme à la mode n'a pas de tailleuse attitrée, c'est elle qui invente une coupe, ou la fait valoir; pourtant une fois, mais une seule fois, observez bien, elle fera faire une robe chez *Palmyre*, jamais deux; Palmyre se répète, et il est désolant de trouver dans un bal trois robes dont la physionomie soit en rapport avec la vôtre, c'est à vous en donner des vapeurs.

La femme à la mode arrive au bal; en descendant de voiture on l'engage à danser, sur

l'escalier on l'engage, sur le pallier on l'engage, on l'avait engagée la veille, l'avant-veille, au bal dernier; elle a plus d'invitations en entrant dans la salle, qu'on ne dansera des contredanse toute la nuit.

Or le maladroit qui vient à elle aussitôt qu'elle paraît, se voit répondre : « Je suis engagée, monsieur. — Pour la seconde, madame? — Elle est promise, monsieur. — Pour la troisième? — J'ai donné parole pour dix; je doute d'aller jusque-là. — Alors, madame, pourrais-je avoir le plaisir d'une valse? — Engagée pour toutes. — Au moins le bonheur d'une galope. — Je n'en danse qu'une, et mon galopeur est là. — J'ai du malheur, madame! » Et l'infortuné de soupirer, et la dame de ne pas le remarquer.

Puis la femme à la mode se voit entourée à ne pouvoir respirer, engagée à ne savoir auquel répondre, suffoquée de compliments, si compliments suffoquent, et enivrée d'encens (l'encens enivre). C'est charmant.

Elle reste peu dans un bal, comme un éclair, le temps d'éblouir, et puis voilà; ce même effet elle le répète dans deux ou trois autres bals, s'en va, rentre de bonne heure, bien avant que la fatigue ou la danse aient abattu l'éclat de ses yeux, défrisé ses cheveux, *débrillanté* sa robe.

Il faut qu'on puisse dire d'elle: « Elle n'est ve-

nue qu'un instant, elle a tant d'invitations, tant de devoirs de société à remplir; à peine si on l'entrevoit, mais jamais, jamais elle n'a été aussi jolie que ce soir. »

—Quel soir que ce soit, n'importe.

La femme à la mode se lève tard, passe ses matinées chez elle; elle soigne son ménage, si elle n'a ni mère ni belle-mère pour cela; ou elle soigne ses enfants, si elle en a; ou elle peint, fait de la musique, car au dix-neuvième siècle, les femmes font de tout cela, et l'avouent; elles sont fort bien élevées, ont plusieurs talents d'agrément, la peinture et la musique en tête. Passons.

Vers quatre heures, elle monte dans son carrosse qui la conduit, où? Au bois, à la porte duquel l'attend, ou ne l'attend pas, un cheval tout bridé pour elle, que tient en lesse son domestique galonné, monté lui-même sur un beau cheval. Puis à ses côtés caracolent quelques cavaliers, ses danseurs de la veille, les sept ou huit étourdis que vous savez.

Fait-il mauvais temps? madame va faire des visites, des emplettes. Ou bien encore madame va au salon voir l'exposition nouvelle.

Puis le dîner, puis les Bouffes ou l'Opéra, de là au bal, et ainsi de suite, jusqu'au printemps, époque à laquelle la femme qui se respecte, la

femme qui tient tant soit peu à sa réputation, quitte Paris, va à la campagne et n'en revient, plus belle et plus fraîche que jamais, qu'au commencement de l'hiver.

Mais, hélas! adieu, sa place est prise, son trône est occupé, son sceptre brisé, son règne fini. Toutefois, plus heureuse que les rois détrônés, non proscrite, elle peut encore venir visiter les lieux témoins de sa gloire, elle peut jouir en face des succès de sa rivale, ou en crever d'envie, à sa volonté; consolations enlevées aux premiers; elle peut aussi chercher, si fantaisie lui en reprend, à exploiter de nouveau ce terrain mouvant de regards étudiés, de diaphanes sourires, de paroles chatoyantes; mais hélas!

Plus d'encombrement dans ses loges au spectacle; la loge est pleine, mais la porte fermée. Plus de nuée de danseurs au bal. Autant d'invitations que de contredanses, quelquefois une de plus, et c'est beaucoup. Plus de poussière épaisse tourbillonnant autour de son carrosse, qui va au bois; juste assez pour vous aveugler, et voilà tout: c'est à en mourir!

Alors si le mari de la ci-devant femme à la mode a conservé sa fortune (ce qui est très rare, par le temps qui court, je vous assure), le luxe le plus outré, la toilette du meilleur style, la fera bien encore remarquer; mais à son oreille,

et assez haut pour qu'elle l'entende, on dira: « C'est madame une telle qui faisait fureur l'an« née dernière, la femme à la mode *de ce temps-« là;* aujourd'hui ce n'est plus qu'une de nos « élégantes. »

Ou bien si son mari a perdu sa fortune, chose très probable (un an, c'est beaucoup un an, pour une fortune à Paris), et que quelques vieillards, gens à mémoire désespérante, s'en aillent demander par hasard, ou par souvenir à un fashionable : « Dites donc, mon cher, qu'est devenue madame une telle? — Madame une telle... d'honneur je ne sais de qui vous voulez parler? — Bah! — Ma parole, — Comment cette petite blonde (ou brune, c'est selon) qui ne galopait qu'avec vous? — Ah! oui, je me le rappelle maintenant? — Son mari s'est coulé, je crois, et elle?... — Ma foi, je ne sais ce qu'elle est devenue, on ne la rencontre nulle part. Mais mille pardons; voici la divinité du jour qui paraît, j'ai un engagement avec elle. »

Et l'oublieux personnage de se courber, de sourire; même regard, mêmes paroles de l'an passé devant la femme à la mode présentement.

Dites-moi, est-ce bien la peine de se donner beaucoup de mal, beaucoup de fatigue, force courbatures, pour être citée six mois au plus, comme une femme à la mode, et puis se voir,

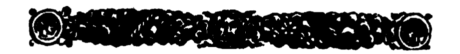
l'an d'après, ou oubliée, ou n'être plus qu'*une élégante;* bien heureuse encore quand une fluxion de poitrine ou le choléra ne vient pas mettre un terme et couronner de si brillants succès?

Ma foi, mieux vaut, à mon avis, ne chercher qu'à s'amuser sans briller, ne faire que plaire sans éblouir, n'inspirer ni envie, ni pitié, n'éclipser personne au risque même d'être un peu éclipsée, et charmer tout bonnement; qu'en pensez-vous?

Toutefois n'est pas femme à la mode qui veut. Cette réflexion délasse de l'être, et console de ne l'être plus, dit-on; moi, je n'en sais rien.

EUGÉNIE FOA.





LA CHRONIQUE DE SAINT-SÉVERIN.



On a fait l'histoire des grands peuples, on a fait la biographie des grands hommes; on a raconté la vie des cités, quand racontera-t-on celle des monuments? Un monument n'a-t-il pas aussi son existence propre, une destinée à part qui mérite d'avoir ses annales? Cela est vrai surtout de ces édifices qui, élevés sous l'empire d'une idée religieuse, ont eu d'abord comme

elle une humble origine, puis ont grandi avec cette idée, et ont passé par toutes les transformations successives que le temps et l'ordre du développement intime de l'homme lui ont imposées. Envisagé sous ce point de vue, un monument naît, grandit et meurt. Plein d'événements au-dedans (car le sanctuaire subit toutes les fortunes diverses de la pensée qui l'habite), il n'est pas même immobile et muet à l'extérieur : car il renouvelle sa forme avec les âges, et, à chaque siècle, trahit aux yeux des peuples, par une métamorphose nouvelle, les phases de sa vie intérieure. C'est une tour qui se détache du château fort, c'est une chapelle qui vient s'ajouter à l'église.

Il y a mieux ; c'est que ces corps gigantesques que nous appelons des monuments, n'attendent pas pour mourir que le temps les démolisse pierre à pierre. L'âme se retire souvent de l'homme avant que le corps ait épuisé toute sa destinée matérielle. Que de monuments encore debout dont l'âme est remontée vers le ciel. Ils sont encore là, mais froids. Le silence qui seul y règne n'est plus celui de la vénération et de la foi, c'est le silence de la mort. Les voilà abandonnés au premier vent populaire qui passera sur eux, implacable comme le vent du désert, aveugle comme lui.

Notre-Dame a ses historiens. Je vais raconter la chronique de Saint-Séverin la solitaire.

Si on demande pourquoi j'ai choisi Saint-Séverin de préférence à toute autre église, à Saint-Germain-l'Auxerrois, par exemple, qui, à toutes ses grandeurs passées, ajoute aujourd'hui l'intérêt de ses récentes infortunes, je répondrai : Il y a dans une province éloignée de la France, sur un rocher pittoresque, une petite église de village à laquelle se rattachent toutes les joies de mon enfance. Or, étant venu à Paris, pour la première fois, vers la fin de 1816, j'entendis un son de cloches qui me fit souvenir du pays natal; c'étaient les cloches de Saint-Séverin. Leur son fit sur moi l'effet de ces figures géométriques dont Aristippe trouva l'empreinte sur le sable du rivage de Rhodes. Depuis ce jour seulement a cessé pour moi, dans Paris, ce sentiment pénible de solitude dont on a peine à se défendre au milieu de la foule.

Et puis, tout n'est pas factice dans cette idée qui nous fait ainsi personnifier une église. Si l'on remonte à l'origine de cette église, si on la dépouille successivement de ces tours, de ces clochers, de ces arcades que la vénération des fidèles a multipliées autour de l'humble nef, et que l'on s'arrête devant son berceau, que trouve-t-on? le plus souvent un pauvre solitaire

dans une cellule. Ainsi a commencé Saint-Séverin.

Je ne raconterai pas la lamentable histoire des enfants de Clodomir : « J'aime mieux les voir morts que tondus, » avait dit fièrement leur aïeule Clotilde, ce jour-là reine encore et femme de Clovis : ses petits-fils furent massacrés; un seul échappa au carnage. Clodoalde devenu grand, et condamné à l'obscurité et à l'oubli, pensa qu'il n'y avait pour lui qu'une manière de rester à la hauteur de son rang; c'était, au lieu de commander aux hommes, de se faire le serviteur de Dieu. Il chercha donc autour de lui un homme agréable au Seigneur pour recevoir de ses mains le sceau de sa royauté nouvelle.

Or, près de la porte méridionale de Paris, vivait, en ces jours-là, dans une petite cellule, sous la protection de saint Julien-le-Pauvre, un saint homme, faisant son salut dans la pénitence et les bonnes œuvres. Il était venu là dans la onzième année du sixième siècle. L'enfant des rois chevelus ne dédaigna pas de s'agenouiller devant le pauvre ermite. Égaux devant la piété des peuples, l'un depuis fut invoqué par eux sous le nom de saint Cloud; l'autre, sous celui de saint Séverin. Le monastère fondé par le disciple est devenu la royale maison que vous savez; la cellule du maître est aujourd'hui Saint-Séverin.

Après la mort du pieux solitaire, son tombeau attira un si grand nombre de fidèles et fut témoin de tant de miracles, qu'il fallut y ériger une chapelle. A la fin du neuvième siècle, cette chapelle était une église.

Tout à coup un bruit sinistre se répand dans Paris et pénètre jusque dans le sanctuaire; des fugitifs, venus de Neustrie, racontent que des païens, poussés du Nord, arrivent sur des bateaux à voiles, et déposent en passant des bandes de pillards sur les deux rives de la Seine. Il se dit des choses merveilleuses de la force de ces barbares; on dit que lorsqu'ils rencontrent des ponts sur les fleuves qui les apportent, ils tirent leurs navires à sec et les traînent ainsi sur le sable de l'autre côté de l'arche. Leur cruauté n'est pas moins effrayante que leur force. Maîtres des monastères, ils brisent le marbre des tombeaux pour y chercher des trésors. Rouen eût péri si son archevêque ne l'eût sauvé: les voilà maintenant sur les bords de l'Eure; les clercs de Saint-Séverin se troublent à cette nouvelle. Ils se demandent d'abord l'un à l'autre si leur saint n'est pas assez puissant pour écarter les barbares de son tombeau. Mais le spectacle de tant de saintes maisons incendiées leur fait craindre qu'irrité contre son église, le solitaire ne le veuille pas. Il est enfin décidé que ses

reliques seront solennellement transportées de l'autre côté de la Seine et placées sous la protection de tous les saints à qui Notre-Dame a ouvert la porte de sa cathédrale. Le clergé suivait tristement.

Lorsque les Normands arrivèrent, ils ne trouvèrent plus que des murailles inhabitées. Je m'assure pourtant que tous les prêtres ne suivirent pas les reliques, et que, plus tard, lorsque le clergé fugitif s'occupa de relever le temple, on trouva parmi les décombres les ossements de plus d'un juste demeuré fidèle au sanctuaire et enseveli sous sa chute. Il est vraisemblable du moins qu'en voyant du haut des tours de Notre-Dame s'élever les tourbillons de la flamme qui dévorait Saint-Séverin, plusieurs se reprochaient de n'avoir pas suivi la fortune de leur autel et vinrent pleurer amèrement sur ses débris.

L'église sortit lentement de ses ruines, et ne fut pendant un siècle qu'une pauvre chapelle où le service divin se célébrait irrégulièrement. C'était bien la veuve affligée de l'Écriture, assise sur le chemin et délaissée des passants. La maison du Seigneur, devenue la propriété d'un simple clerc, appartenait, vers la fin du onzième siècle, à un archiprêtre nommé Giraud. A cette époque, Imbert, évêque de Paris, ayant demandé au roi Henri Ier quelques églises aban-

données, l'acte de donation comprit dans le nombre celle de Saint-Séverin, après la mort de l'archiprêtre. La voilà donc remontée au rang d'église. Mais il fallut tout un siècle et les prédications du prêtre Foulques pour ramener la foule des fidèles au tombeau du solitaire.

« En ces jours-là, dit un chroniqueur des croisades, Dieu suscita un saint prêtre de la campagne, homme très-simple et illettré, qu'il choisit pour faire cultiver sa vigne, comme une étoile au milieu de la nuit, comme la pluie au milieu de la sécheresse, comme un nouveau Samgar qui mettrait beaucoup de monde à mort avec le bois grossier de sa prédication.

« Ce prêtre, nommé Foulques, avait vécu auparavant selon le siècle, tel qu'un animal, et en être qui ne comprend point les choses de Dieu; et dans son excessive dissolution, il avait lâché toutes les rênes à son cheval indompté. Mais lorsqu'il plut à celui qui l'appela des ténèbres à sa merveilleuse lumière de faire surabonder la grâce là où le péché avait abondé, aussitôt Foulques entra dans les pénitences austères et les chemins raboteux. Et tous étaient étonnés de voir cet autre Paul devenu un nouveau Paul, converti par le Seigneur de loup en agneau, de corbeau en colombe. Rougissant de ne pas connaître les saintes Écritures, il partit pour Paris

afin de recueillir, dans les écoles des théologiens, des enseignements et des leçons de morale, et de les inscrire dans les tablettes qu'il apportait avec lui, comme les cinq pierres polies que David prit dans le torrent pour abattre Goliath. »

Ici le chroniqueur fait avec son énergie toute biblique un tableau du débordement des vices, à travers lesquels il promène le nouveau Paul avant de le faire entrer avec ses tablettes et son burin dans l'école de maître Pierre, chantre de Paris.

« Aux jours de fête, continue Jacques de Vitry, retournant dans son église, il distribuait soigneusement à son troupeau ce qu'il avait recueilli avec zèle durant toute la semaine. D'abord, appelé par les prêtres du voisinage, il commença avec crainte et timidité à prêcher simplement et vulgairement, devant les simples laïques, les choses qu'il avait apprises, comme le berger qui cueillait les figues sauvages. »

Mais son maître, qui aimait en lui le plus humble et le plus docile de ses disciples, lui réservait un plus noble auditoire, et ce fut Saint-Séverin qu'il choisit pour être le théâtre de sa gloire.

« Or, le Seigneur donna à son nouveau chevalier tant de grâce et de force, que son maître et tous les autres qui l'entendirent, frappés d'étonnement, attestèrent que le Saint-Esprit parlait

en lui, et il en résulta que tous les autres, tant docteurs que disciples, accoururent pour entendre sa prédication simple et nouvelle. L'un attirait l'autre; les cordons se répondaient les uns aux autres, et chacun disait : Venez et entendez le prêtre Foulques qui est un nouveau Paul. »

Oh! comme elle dut renaître à la joie la pauvre humiliée de Saint-Séverin, en voyant de nouveau se presser à ses portes la foule des fidèles. Elle naguère encore dédaignée de tous, humble demeure d'un simple prêtre, n'était plus assez grande pour contenir tout ce que le siècle et l'université lui envoyaient d'ignorants et de lettrés.

Lorsque les fidèles ont appris le chemin d'une église, ils y reviennent long-temps. Elle garde toujours à leurs yeux quelque chose de ce qui d'abord les y attira. C'est ainsi que Saint-Séverin reconquit les enfants de ceux que lui avait ravis d'abord l'invasion normande et ensuite le malheur des temps.

Il arriva même que toute la gloire qui suivit Foulques hors de l'étroite enceinte de Saint-Séverin rejaillit en quelque façon sur l'église où, pour la première fois, sa parole puissante avait retenti. Or, ce prêtre Foulques était une sorte de prédicateur fougueux à la manière du P. Bri-

daine. « Il enflammait tellement tous les peuples par ses paroles peu nombreuses et simples, et non seulement les plus petits, mais même les rois et les princes, que nul n'osait ou ne pouvait lui résister. »

Il faut lire dans Jacques de Vitry le tableau des merveilles de sa prédication.

« On portait sur des grabats un grand nombre de malades, on les déposait sur les chemins ou sur les places par où il devait passer, afin qu'à sa venue ils pussent toucher l'extrémité de son vêtement, et être guéris de leurs maux. Lui quelquefois les touchait; lorsqu'il ne pouvait s'avancer à cause de la foule, il leur donnait sa bénédiction ou leur présentait à boire de l'eau bénite qu'il tenait dans sa main. »

L'empressement des fidèles donnait lieu souvent à des scènes où l'homme prenait la place de l'apôtre.

« Ceux qui pouvaient déchirer et conserver la moindre petite portion de ses vêtements s'estimaient heureux. Aussi, comme la multitude des peuples en arrachait sans cesse quelque morceau, presque tous les jours il était obligé d'avoir une nouvelle soutane.

« Un jour qu'il vit quelqu'un déchirer trop violemment sa soutane, il parla à la foule, disant: « Gardez-vous de déchirer mes vêtements qui ne

« sont pas bénits; mais je vais bénir la soutane de « cet homme. » Alors il fit le signe de la croix, et aussitôt le peuple déchira en mille pièces la soutane de l'homme, et chacun en conserva un petit fragment comme relique. »

Ici s'arrête l'époque homérique de Saint-Séverin, comme dirait l'école de nos jours.

Son âge historique commence avec le treizième siècle. Lorsque Rome brûlée par les Gaulois s'est relevée de ses ruines, l'annaliste suit aisément d'année en année la succession des consuls : à dater du treizième siècle, on pourrait donner la liste des curés de Saint-Séverin. Saint-Séverin désormais ne fera plus de conquêtes au dehors, mais il lui reste à fixer ses limites. Son curé fut élevé, dès 1210, à la dignité d'archiprêtre, et sa paroisse s'étendait déja si loin, qu'il fallut la circonscrire. Parmi les arbitres qui furent choisis pour établir cette circonscription de territoire, je lis le nom d'un Guillaume de Montmorency, qui était aussi proviseur de Sorbonne.

Toutes les révolutions que nous aurons à rapporter seront désormais intérieures; le saint élèvera des chapelles, fondera des confréries; et si à la vue de la multitude qui se presse dans son église il ne trouve plus celle-ci digne de son renom, il s'en bâtira une nouvelle. Ce fut au quatorzième siècle que la pensée en fut conçue.

Le pape Clément VI, qui était alors à Avignon, accorda des indulgences dont le produit dut être consacré à cette œuvre. Alors s'élevèrent la nef et le chœur, alors cette gracieuse tour en clocher qui surmonte l'édifice.

Mais à Saint-Séverin est réservée une gloire dont bien des églises seront jalouses dans Paris. Saint-Séverin va avoir des orgues. « L'an 1358, « le lundi après l'Ascension, dit un vieux ma-« nuscrit de l'église, maître Régnaud de Douy, « écolier en théologie à Paris et gouverneur des « grandes écoles de la parouesse Saint-Séverin, « donna à l'église une bonnes orgues et bien « ordenées. » J'ai souvent essayé de remonter par la pensée jusqu'à ce jour, où, pour la première fois, la voix de l'orgue se joignit au chant des fidèles. L'humble foule qui priait à genoux dans la nef et qui entendit soudainement éclater sur sa tête cette mystérieuse symphonie, dut croire que les anges épars sur les vitraux coloriés, s'animant tout à coup, venaient unir leur prière à celle de l'homme, comme dans cette nuit de Palestine où ils passèrent en chantant auprès des bergers de Bethléhem. Il n'était pas jusqu'à la place occupée par l'orgue qui ne dût prolonger la pieuse illusion. Cette magique apparition en ajoutant à la piété des âmes ferventes, ramena sans doute vers l'espérance et vers le ciel plus

d'une âme en détresse, plus d'une imagination découragée au spectacle des malheurs de cette époque.

Un saint habite rarement seul l'église qui porte son nom. La Vierge et saint Jean avaient chacun leur chapelle à Saint-Séverin. Saint Martin eut aussi la sienne. Le clergé de notre église, pour se rendre plus favorable le saint évêque de Tours, se mit en quête de quelqu'une de ses reliques. Or, il faut faire ici une réflexion: dans le moyen âge, tout ce qui avait appartenu à un saint n'avait pas le même droit à la vénération des peuples. Ce qu'ils honoraient le plus en saint Denis, c'était sa tête tombée sous la hache, cette tête qu'une bizarre légende a placée dans les mains du martyr; en saint Claude, c'était le bras par lui étendu sur le bûcher en flammes qui ne le brûla pas. Les imaginations populaires n'auraient pas voulu reconnaître saint Martin si on leur eût présenté ce saint autrement qu'à cheval et partageant son manteau avec son épée pour en donner la moitié à un pauvre. Aussi le manteau de saint Martin était-il en grand renom. Il fallut donc chercher un fragment du manteau de saint Martin.

Or, le chapitre de Saint-Martin, à Champeaux, en Brie, possédait une partie de ce manteau. Un message fut envoyé, des négociations furent entamées, et la précieuse relique vint enrichir le trésor de Saint-Séverin.

Depuis ce jour, le bienheureux évêque eut son petit monde de fidèles dans la paroisse du solitaire. On venait de bien loin attacher des fers à cheval au portail de Saint-Séverin, en l'honneur de son hôte, patron des voyageurs; quand on quittait sa patrie, on pouvait, en toute confiance, s'aventurer par les chemins, pourvu qu'avant de partir on eût fait marquer son cheval avec les clefs de la chapelle de Saint-Martin.

Mais voici qu'un rival redoutable allait bientôt disputer au nouveau venu les hommages des peuples.

Vers la fin du quatorzième siècle était venu d'Auxerre à Paris un saint homme nommé Joachim de Chanteprime. L'Auxerrois étant devenu archiprêtre de Saint-Séverin, se ressouvint, avant de mourir, de la paroisse où il était né, et de monseigneur saint Mamer, dont on y vénérait la mémoire. Il en demanda une relique pour son église adoptive, et l'obtint. Une chapelle fut fondée pour le nouveau saint, et le bon vieillard crut mourir au milieu des siens, en se retrouvant si près du bienheureux dont il avait bégayé le nom et baisé la châsse d'argent dans son enfance.

L'église commençait à devenir encore une fois trop étroite pour les hôtes de Saint-Séverin. Aussi, vers 1445, les marguilliers achetèrent un hôtel qui appartenait à des religieux de l'ordre

de Cîteaux; et, le 12 mai 1489, fut solennellement posée la première pierre de la nouvelle enceinte. De cette manière, le chœur fut entouré d'arcades à colonnes, au-dessus desquelles un magnifique couronnement de vitraux versait sur les dalles de la nef, avec chaque rayon du soleil, le prisme éblouissant de ses couleurs; puis, au-delà des arcades, apparaissait dans le mystérieux demi-jour de sa solitude, la lampe de chaque confrérie. A la même époque appartient ce sanctuaire placé derrière le grand-autel, qui arrêtant l'œil de tous côtés par la multitude de ses colonnes, saisit l'âme d'une sorte de sommeil religieux, dont ces vers du grand poète sont un admirable commentaire :

Forêts de marbre et de porphyre,
L'air qu'à vos pieds l'âme respire
Est plein de mystère et de paix.

Au moyen âge les rois bâtissaient des couvents sur leurs terres; les simples bourgeois ajoutaient un pilier à l'église de leur paroisse. J'ai vu encore à Saint-Séverin, sur le second pilier de gauche en entrant, les vestiges d'une petite plaque de cuivre rouge, sur laquelle on lisait autrefois, en caractères gothiques : « Les exécuteurs « de feux Antoine de Compaigne, enlumineur de « Pincel, et de Oudete, sa femme, ont fait faire

« ce pilier du résidu des biens desdits défunts, « l'an MCCCCXIV. Priez Dieu pour l'âme « d'eulx! » La sacristie, terminée vers 1540, laissait peu de chose à ajouter au monument; enfin, sous le règne de Henri IV, apparurent, au-dessus des arcades du chœur et de la nef, les prophètes, les apôtres, les sibylles, ces petites figures de pierre, empreintes de caractères si variés, et jetées dans des attitudes si diverses. Il semble que si vous les interrogez, elles vont vous entretenir, les prophètes de l'antique tradition, les apôtres de la loi nouvelle, et les sibylles des choses qu'elles lisent dans les mondes apocalyptiques. L'âme recueillerait de précieuses révélations dans ces ineffables entretiens de l'extase, où l'imagination interroge et répond à la fois.

Lorsque l'église fut achevée, et que le solitaire eut ouvert sa porte et la grille de ses chapelles aux reliques de plusieurs autres saints ses confrères, il se trouva encore assez riche pour leur donner des châsses d'argent; celle de saint Martin fut d'argent doré; et, selon l'usage, on y voyait ciselée l'image du bienheureux porté sur son cheval, et partageant son manteau. Un bourgeois de Paris, nommé Jehan Goupil, donna cent livres parisis pour le reliquaire où fut enfermé le bras du patron de la paroisse. Ah! c'était alors le bon temps pour faire un pélerinage à Saint-

Séverin. Quelque pauvre, assis jour et nuit sous le portail, vous eût redit avec orgueil la longue épopée de son église; car la maison du Seigneur est aussi la maison du pauvre. Il vous eût raconté avec tremblement les miracles de chaque saint, et l'entrée solennelle de chaque relique. Nul n'eût été plus habile à vous traduire, dans un langage plein de vie et de mouvement, les peintures des vitraux. Chaque pilier sur ses lèvres se fût nommé du nom de son fondateur; chaque pierre sous vos pas, du nom de l'archiprêtre dont elle gardait les os. Montez l'escalier tremblant du clocher, si vous voulez savoir la chronique de chaque cloche; votre guide vous dira comment elle sonne pour un baptême, comment pour un enterrement, comment pour un mariage, trois choses qui font de toute vie en ce monde un drame en trois actes auxquels le son de la cloche semble convoquer dans les airs de mystérieux spectateurs. Saint-Séverin a aussi une cellule pour les sachettes; et à celui qui l'eût visitée le 11 avril, dans je ne sais plus quelle année du règne de Charles V, dame Flore (domina Floria, comme dit le nécrologe de l'abbaye de Saint-Victor) eût raconté peut-être, sur la pierre qui lui servait de lit de mort, une aventure non moins pathétique que celle de Paquerette la Chante-fleurie.

Saint-Séverin avait, en ce temps-là, de touchantes coutumes. Le jour de la Pentecôte, par exemple, on lâchait un pigeon qui descendait de la voûte en mémoire de la descente du Saint-Esprit sur les apôtres. La petite église avait emprunté cet usage à Notre-Dame, sa royale voisine. Je confesse que ces naïves cérémonies ont, à mes yeux, un charme de foi et de simplicité qui enchante. Chaque fois que l'esprit de l'homme a dépouillé complètement de toutes ses formes humaines une pensée religieuse, il s'est trouvé en présence de si hauts mystères, qu'il n'a pu échapper que par le doute et la négation à l'abîme ouvert devant lui.

C'est à force de s'attacher à la forme que l'antiquité a tué la vie du polythéisme : le premier doute entré au cœur du christianisme est venu de ceux qui ont brisé violemment la forme pour arriver plus vite à la pensée abstraite. Les images et les symboles, disent les sages, appartiennent à la langue des enfants : savez-vous alors rien de plus à plaindre que les hommes?

Il y avait à Saint-Séverin un usage plus touchant encore que celui que je viens de rapporter. Lorsque de pauvres accouchées venaient assister à leur messe de relevée, pour les défendre du froid, on jetait sur leurs épaules un manteau fourré, soigneusement mis en dépôt pour cet

usage dans le trésor de l'église; le christianisme est surtout la religion des mères.

Quelquefois aussi le saint quittait son sanctuaire pour aller visiter d'autres bienheureux dans leur paroisse : le mardi de Pâques, c'était sainte Geneviève-du-Mont, et le 1er mai, saint Germain-des-Prés, qui, je l'imagine, venaient à leur tour prier à l'autel de Saint-Séverin. Il y avait un profond enseignement dans cet échange de prières et d'hospitalité. C'était le dogme en action de la fraternité humaine, et l'image de ce grand pélerinage terrestre de l'homme en marche vers le ciel.

La science eut aussi sa date dans la chronique de Saint-Séverin. Au milieu du cimetière de cette église eut lieu la première expérience de l'opération de la pierre sur un vivant. Ce fut en janvier 1374. L'*anima vilis* fut cette fois un pauvre archer condamné à la corde. Au lieu de le pendre, on le sonda. Un homme de bien y serait mort; le bandit guérit, et fut gracié. On lui donna même assez d'argent pour acheter un état où il lui fût permis d'être honnête homme.

Puisque nous voici dans le cimetière de notre église, arrêtons-nous à lire les épitaphes de ces tombeaux : ces tombeaux, nous ne les avons pas vus; le temps et la révolution les ont brisés; et ici, comme en beaucoup de circonstances,

c'est la tradition qui raconte. On se trouvait, en entrant, en face d'un grand tombeau entouré d'une grille de fer. Sur ce tombeau se voyait représenté un jeune homme couché, soutenant sa tête avec sa main, et le coude appuyé sur des livres, comme si le sommeil de la mort l'eût surpris au milieu d'une veille studieuse. Vers le milieu du seizième siècle, vint à Paris, pour achever ses études, un jeune prince, héritier d'une partie de la Frise, ayant nom Ennon de Emda. Il tomba malade loin de tous les siens. A cette nouvelle, sa mère et son aïeule accoururent, mais pour le voir mourir entre leurs bras le 18 juillet 1545. Alors, *nobles femmes, sa mère grand, et sa dolente mère* (comme dit l'épitaphe), voulant lui faire le sommeil doux sur la terre étrangère, confièrent cette chère dépouille non à la garde des hommes, mais à la garde d'un saint, et Séverin fut choisi par elles.

Cinquante ans plus tard, les maîtres vinrent se placer à côté du disciple; ce fut, dès 1580, un des plus savants hommes du seizième siècle, le traducteur latin de Grégoire de Naziance, Jacques de Billy, qui nous a laissé aussi des poésies en langue vulgaire. Ce fut, en 1615, le célèbre Étienne Pasquier, qui, se sentant mourir à l'âge de quatre-vingt-sept ans, se ferma lui-même les yeux. Poète, orateur, et antiquaire,

après avoir passé sa vie à écrire de beaux vers, à défendre l'université contre les jésuites, à mettre en lumière la piquante chronique de nos vieilles mœurs, il se fit lui-même l'historien d'une si belle vie, dans une épitaphe latine dont la fin est d'une touchante simplicité :

« J'ai, dans ma trentième année, uni ma des-
« tinée à une épouse de mon âge, qui m'a donné
« cinq fils, gages de notre amour. Quatre d'entre
« eux ont vécu privés de leur mère; le cinquième
« était mort en combattant pour sa patrie. »

Il y eut moins d'éclat et non moins de dévouement dans la destinée des deux jumeaux de sainte Marthe, historiographes de France, que la mort unit dans le tombeau, comme la vie les avait unis dans le berceau; fonctions et gloire, tout fut commun entre eux. Une commune épitaphe raconte l'histoire de leurs travaux, que cette intime union de leurs âmes sauve de la sécheresse et de l'ennui.

Moreri avait sa place marquée à côté de sainte Marthe; il vint la prendre en 1680, épuisé par les veilles à l'âge de trente-huit ans, et laissant inachevé ce gigantesque dictionnaire historique, par lequel se continue, dans le dix-septième siècle, la chaîne de ces formidables érudits du quinzième et du seizième.

La théologie, à son tour, eut son représen-

tant, j'allais dire son évêque, dans ce concile de la mort. Ellies Dupin y prit son rang en 1715. J'ai dit la théologie, je devais ajouter la philosophie, car Dupin a droit à ce titre par la liberté d'opinion qui règne dans sa grande Bibliothèque ecclésiastique. Censurée en 1693 par une assemblée de docteurs, elle n'en fut pas moins achevée sous un autre titre; et le grand nom de Bossuet qui se rencontre en ses débats, suffit pour les sauver du ridicule.

Ce fut au milieu de ces graves personnages que vint se reposer de son existence orageuse cet Eustache Lenoble, qui, avec ce qu'on appelait dans le temps *la belle épicière*, fit de quelques années de sa vie un roman qu'on pourrait aussi intituler *Manon Lescaut*. Lenoble, homme de passions et d'aventures, type bizarre que réalise plus tard Mirabeau, eut tous les vices de ce dernier, avec quelque chose de la variété de ses talents, mais à une époque où le génie ne pouvait jaillir ni de l'audace de sa pensée, ni des emportements de sa vie privée. Quatre-vingts ans plus tard, il eût peut-être répondu aussi fièrement que Mirabeau au maître des cérémonies de Louis XVI; lorsqu'il mourut, en 1711, il y avait déja plusieurs années qu'il vivait d'un louis que lui envoyait, chaque dimanche, le lieutenant de police d'Argenson.

J'aurais voulu pouvoir raconter l'histoire de chaque chapelle, et grouper successivement autour du grand autel toutes les confréries de la paroisse, avec les bannières de leur saint. Mais j'ai vu leur nombre se multiplier à tel point autour de moi, qu'il m'a paru au-dessus de mes forces d'établir un ordre lumineux entre les mille petits accidents de ces mille petites chroniques. Saints et saintes du ciel! comme dit le sire de Bivar, dans les romances espagnoles, il est des écrivains qui annoncent de sang-froid qu'ils vont faire le récit des actions de tout un peuple; il en est qui ont écrit en tête de leur livre, Histoire universelle, et la moitié de leur vie ne leur suffirait pas pour en raconter l'autre!

Je me suis arrêté avec complaisance sur les âges de gloire de Saint-Séverin, parce que j'entrevoyais dans l'avenir une époque fatale au sein de laquelle allaient s'ensevelir obscurément les paisibles destinées de mon église.

Si, dans une année du quinzième ou du seizième siècle, le 23 novembre, anniversaire de la mort de monseigneur Séverin, au moment où s'ouvraient les panneaux ciselés de l'autel, laissant voir, dans un formidable demi-jour dont Rembrandt seul eut le secret, les pieuses reliques du saint, au moment où la foule, s'agenouillant devant la châsse d'argent entourée de cierges

odorants, s'entretenait silencieusement des œuvres de son patron, une voix s'était élevée pour ordonner au solitaire de céder son église et sa fête patronale à je ne sais quel saint natif de Château-Landon, s'imagine-t-on bien l'étonnement et l'indignation des fidèles? Eh bien! ce que cette voix n'eût osé dire au seizième siècle, de peur de mort violente en cette vie, et de damnation dans l'autre, un conseil de marguilliers le fit au dix-septième; et savez-vous pourquoi? parce que la vie de l'abbé de Château-Landon offre plus ample matière aux panégyriques des prédicateurs. Voilà pourquoi les lettres du nom du véritable Séverin redescendirent dans le calendrier de sa paroisse aux simples proportions des noms les plus vulgaires, tandis que l'on y vit rayonner, et, au 11 février, en beaux caractères rouges, le nom de Séverin d'Agaune. L'usurpation était accomplie; le solitaire était remonté tout entier dans le ciel. Et pas un pauvre devenu riche en mendiant sur les marches de son église, et pas un malade guéri en touchant ses reliques, et pas un affligé consolé en écoutant l'histoire de sa vie, ne se leva pour le défendre; et malheur à moi, car mes tardives lamentations ne ramèneront pas dans son église le vénérable proscrit!

Je ne me sens pas le courage de suivre dans

cette autre existence l'église de Saint-Séverin. Le jour où l'apôtre s'est transformé en orateur bien disant, l'homme a pris possession du temple, et c'est Dieu que j'y cherchais.

D'ailleurs, les événements qui suivirent ne présentent qu'un médiocre intérêt. Il semble que tout se rapetisse à l'approche de cette grande et solennelle année de 1789, le tragique dénoûment de tous nos récits du passé. Je me tais; la chronique doit s'arrêter là où commence l'histoire.

Antoine DE LATOUR.





SOUVENIRS

SUR

NAPOLÉON ET MARIE-LOUISE.



Tout ce qui tient au grand nom de Napoléon inspire un si puissant intérêt, qu'on lira peut-être avec quelque bienveillance le récit d'un entretien que j'eus avec lui sur les rives du Rhin, lorsque j'étais préfet de la Roër.

Au mois de novembre 1811, l'Empereur venait de Hollande avec Marie-Louise : je lui remis plusieurs mémoires qui, le jour même, furent ex-

pédiés aux divers ministres : il en conserva trois d'une haute importance.

Le premier traitait de la Russie. J'y exposais les plaintes du commerce contre l'ukase qui prohibait la vente, et même le transit des étoffes sortant des ateliers du continent. Un état indépendant a le droit de prendre envers les neutres, et même à l'égard de ses alliés, les mesures qu'il juge nécessaires à la prospérité de ses propres manufactures. Sous ce point de vue, on ne pouvait réclamer contre une partie de l'ukase, quoique, d'après des renseignements précis, la Russie n'eût pas ses magasins suffisamment garnis, qu'elle fût de long-temps hors d'état de fabriquer ce qu'exigeait sa consommation, et que, dès-lors, la mesure eût pour objet, ou du moins pour résultat, de s'approvisionner avec les produits de la Grande-Bretagne, et de se soustraire au système continental, sur lequel nous ne pensons pas devoir élever ici une discussion. Afin de particulariser la question, la draperie du pays entre Rhin et Meuse passait dans la Perse et la Chine en traversant l'empire du czar : on pouvait bien l'assujettir à des formes sévères, à des droits considérables; mais en interdire le transit, c'était commettre un acte hostile, contre lequel les chambres de commerce m'avaient prié de réclamer près de l'Empereur. Nos manufacturiers se

plaignaient aussi de ce que la loi permettait aux négociants russes de ne pas rembourser le capital d'une dette lorsqu'ils pouvaient en servir les intérêts. Napoléon promit de faire adresser à la Russie des représentations énergiques, et m'autorisa à correspondre directement pour les intérêts de la Roër, avec M. de Lauriston, ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg. Les besoins du commerce furent donc, au moins en apparence, l'une des principales causes de la guerre de Russie.

Mon deuxième mémoire concernait le désir manifesté par le grand-duché de Berg d'être réuni à l'empire français, ou, en d'autres termes, d'être affranchi de la surveillance des douanes, qui empêchaient les nombreux fabricants de cette contrée de vendre leurs produits en France, en Italie, en Espagne, et qui les décidaient à venir en foule s'établir dans le département de la Roër. « Je « ne doute pas, disais-je à l'Empereur, qu'à Dus- « seldorf on ne se détermine à payer avec des « millions une décision favorable; mais le Rhin « est la limite naturelle de la France. Après vous, « peut-être sous votre règne, la fortune contraire « peut ramener nos drapeaux sur ses rives, et « il importe que la France proprement dite reste « en possession de toutes les branches d'indus- « trie qui peuvent la vivifier. » L'idée d'un revers

de fortune fut écoutée de sang-froid par Napoléon, à l'apogée de sa gloire, et les offres les plus éblouissantes ne purent le déterminer à prononcer la réunion du grand-duché de Berg. Du reste, il voulut tellement maintenir ce pays dans son intégrité, que, bien qu'il me chargeât ensuite d'une mission qui avait pour but de créer dans Vésel beaucoup d'établissements propres à en faire une ville du second ordre, et le chef-lieu d'un arrondissement de cent cinquante mille âmes de la rive droite du Rhin, qu'on aurait réunies à la population de la Roër, il refusa d'étendre la circonscription de cette place par le territoire d'un seul village du grand-duché de Berg. Une telle conduite ne montre-t-elle pas que Napoléon n'avait point, dans sa fortune, la téméraire et ridicule confiance qui lui fut si gratuitement attribuée?

Dans le troisième mémoire remis à l'Empereur, je l'informais du vœu de tous les habitants, pour qu'il levât la défense d'exportation des blés qui encombraient les greniers, et dont les meules dépérissaient dans les champs. Je disais que tout se tient dans la chaîne commerciale, depuis le grain de froment, la racine de betterave, et la livre de laine, jusqu'à la subsistance des armées, le sucre, et le drap du manufacturier; et que, si le cultivateur ne peut vendre ses denrées,

l'argent cesse de circuler, et l'industrie s'arrête. « Ah! vous y voilà! s'écria Napoléon, vous autres « savants, vous autres économistes et faiseurs de « systèmes! Je vous déclare que je ne permettrai « jamais l'exportation des grains de la France « et de mon royaume d'Italie. — Sire, ce n'est « pas moi qui conçois des systèmes; loin de là, « je les repousse quand l'expérience ne les a « point sanctionnés, surtout en ce qui a trait aux « subsistances. — Suivant vous, qui donc forme « des systèmes? — Vous m'obligez de le dire, « c'est vous, sire. — Comment entendez-vous « cela, monsieur le préfet? » demanda vivement Napoléon, avec un rire moitié sardonique, moitié bienveillant, et accompagné d'une expression de curiosité. Le prince de Wagram, assis à table à côté de l'Empereur, fit alors des mouvements très-prononcés, qui avaient pour objet d'engager à la prudence le trop franc interlocuteur. Mais celui-ci était persuadé qu'on doit toujours la vérité aux princes; et, par ses lettres particulières aux divers ministres, il l'avait mise fréquemment sous les yeux du souverain. Il reprit avec calme : « Je pense qu'on ne doit pas per« mettre légèrement la sortie des blés; qu'auto« risée, il faut la circonscrire, la surveiller avec « soin, la faire cesser dès qu'on éprouve la moin« dre crainte; mais prétendre qu'elle sera *pour*

« *jamais* interdite, qu'on laissera périr les grains,
« qu'on se privera du profit de leur vente, qu'on
« entravera la circulation du numéraire, ce se-
« rait un système sur lequel j'appellerais l'atten-
« tion de votre majesté; et, que je sois rappro-
« ché d'elle, ou rentré dans le sein de la vie
« privée, je réclame d'avance la permission de
« lui envoyer directement des observations à cet
« égard. — J'y consens. Quand je dis que je
« ne permettrai pas l'exportation, j'entends qu'il
« faudra, pour l'autoriser, que je sois bien con-
« vaincu, bien rassuré par une longue abon-
« dance. Pourquoi avez-vous parlé de laisser
« s'écouler les grains par Dusseldorf et en Hol-
« lande? — Ce sont les marchés voisins et natu-
« rels de la Roër. D'ailleurs, il importe de ne
« pas apprendre aux habitants du grand-duché
« de Berg qu'ils peuvent se passer de nous en
« soignant mieux chez eux les intérêts de l'agri-
« culture; toute vérité pratique n'est pas bonne
« à révéler aux étrangers. — Combien avez-vous
« d'excédant? — Le calcul ne peut en être qu'ap-
« proximatif. On ne saurait fixer la ration de
« chacun, comme à l'armée : tel consomme peu,
« tel beaucoup. Si l'on ne gardait que la quan-
« tité de blé nécessaire, l'appréhension de la fa-
« mine viendrait bien vite. D'après les renseigne-
« ments que j'ai recueillis, l'excédant peut être de

« 265,000 hectolitres. — Impossible! cette évalua-
« tion est déraisonnable. — Elle résulte d'infor-
« mations prises avec toute l'exactitude dont un
« sujet si délicat est susceptible. — Combien
« cette quantité fait-elle précisément de quin-
« taux? car, nous autres vieux militaires, nous
« entendons mieux par quintaux et par sacs...
« Vous ne trouvez pas cela tout de suite?.....
« Voyons, M. de P***. » Et aussitôt il calcula avec son chambellan, ancien élève de l'école polytechnique, homme de beaucoup d'esprit et de connaissances, puis il me dit : « Cherchez à
« diriger les esprits vers la vente des grains en
« France. — Sire, un décret l'ordonnerait en vain,
« si le commerce n'y trouvait des avantages; on
« peut l'aider; mais lui commander, jamais. —
« Fort bien. Allez à Cologne; la chambre de com-
« merce verra qu'il y a du profit à faire écouler les
« blés sur Metz. La Moselle est une des premières
« artères de mon empire : quand j'en aurai as-
« suré la navigation, elle deviendra une source
« de richesses entre l'Allemagne et la France. »
L'Empereur se promena ensuite à grands pas; j'ignorais que, dans ce moment, il était presque entièrement préoccupé des mesures qui pouvaient prévenir en France les maux de la disette; il s'arrêta enfin, et me salua de la main en me souhaitant le bonsoir. Je me rendis à Co-

logne; j'y réunis la chambre du commerce, et quelques jours après, Napoléon arriva dans cette ville. Tout en entrant dans le salon d'audience, ses premières paroles furent adressées aux membres de cette chambre, pour leur demander combien il y avait de grains dans le département. « Nous ne « le savons pas, » répondirent-ils.—« Qui m'en in« struira? » demanda Napoléon, avec une extrême vivacité. — « Ce ne peut être que monsieur le « préfet. » — « Ah! » dit l'Empereur, avec un air de satisfaction. Le comte Daru, alors ministre secrétaire-d'état, félicita d'un coup d'œil cet administrateur. Que de travaux Daru faisait alors! Il passait les nuits à écrire, et, dès qu'il avait fini deux ou trois rapports et projets, il les envoyait successivement poser sur une table, où Napoléon les trouvait, dans le cas où le sommeil ne pouvait fermer des yeux que les sollicitudes du rang suprême tenaient fréquemment ouverts.

Nous avons dit que, dans son voyage, l'Empereur était accompagné par Marie-Louise. Je me trouvais à Clèves lorsque, au milieu de la nuit, arrivèrent des officiers de bouche, pour nous annoncer que dans quelques heures elle devait déjeuner à la sous-préfecture; cet hôtel était presque entièrement dépourvu de meubles, parce que ceux de M. d'Andlaw, récemment nommé,

venaient alors de l'Alsace par le Rhin. Je fis un appel à la complaisance des riches habitants de Clèves, et par leurs soins un appartement entier fut orné d'un mobilier de bon goût, et de fleurs magnifiques : l'amour de l'horticulture s'était introduit de la Hollande dans cette ville. Parmi ces habitants, le plus empressé fut M. de Spaen-Laleq, grand-maître héraldique sous le stathouderat, et qui me montra des lettres fort curieuses du prince et de la princesse d'Orange, avec lesquels il était en correspondance, lettres où éclataient la grandeur des vues de l'un et de l'autre et une fermeté d'âme poussée jusqu'à l'obstination : on pouvait pressentir celle que montre maintenant le roi Guillaume. Marie-Louise reçut à merveille le compliment des demoiselles de Clèves et leurs charmants bouquets; elle montra une sorte de passion pour les fleurs. De là, elle devait se rendre avec Napoléon à Vésel; mais, craignant qu'elle n'y fût pas logée d'une manière convenable, il changea son itinéraire et l'envoya au château d'Ossenberg. Or, c'était précisément de ce lieu que j'avais fait venir les meubles qui garnissaient l'appartement destiné à l'impératrice à Vésel, et les propriétaires s'étaient portés sur le passage de Napoléon. Le chevalier Jordans, sous-préfet de Crevelt, leur parent, étonné du chemin que prenait la voiture de

Marie-Louise, la suivit en toute hâte, et arriva au moment où la princesse mettait pied à terre dans une cour remplie de fumier et coupée de mares d'eau. Pour lui éviter ce trajet désagréable, il la prit dans ses bras, et la conduisit dans une salle où une fille en sabots vint apporter du bois vert, qui produisit plus de fumée que de flamme; une autre cassa quelques œufs, apprêta quelques pommes de terre, étendit sur le carreau un mauvais matelas; et tels furent en ce jour le festin et le lit de repos de la fille des Césars. Elle me raconta très-gaîment à Cologne cette mésaventure.

Dans cette ville, après avoir visité la chapelle de Sainte-Ursule, où les ossements des onze mille vierges sont rangés, par étages, en autant de petits paquets, nous nous rendîmes à la cathédrale. Le respectable doyen voulut y célébrer un Te Deum, pour lequel il avait réuni à la hâte les prêtres des environs, qui, tous, entonnèrent l'hymne d'actions de grâces, chacun sur son ton familier. Cette musique fut à coup sûr l'une des plus chevrotantes et des plus grotesques qui jamais aient déchiré l'oreille d'une princesse. Aussi Marie-Louise voulut en vain garder le sérieux que réclamait le caractère religieux de la cérémonie, et un mouchoir placé précipitamment sur son visage put seul dérober ses ris involon-

taires. Chaque personne de sa suite recourût à cet innocent artifice; alors les dames de Cologne, qui assistaient en foule à cette solennité improvisée, de se dire l'une à l'autre : « Comme l'archiduchesse est émue! Elle pleure en songeant « à son grand-oncle l'électeur de Cologne, et « sans doute aux malheurs que sa maison a subis « depuis quelques années. »

Le 2 août 1813, après avoir quitté Napoléon à Mayence, Marie-Louise vint de nouveau à Cologne, où elle n'était point attendue : le duc de Nassau-Ussingen avait mis à sa disposition un yacht renommé par l'élégance des ornements. Le débarquement eut lieu à l'entrée d'une nuit très-froide; je crus que la meilleure manière de haranguer l'impératrice était de la conduire précipitamment à la voiture qui l'attendait; or, c'était celle de l'ancien sénat, dont le pourtour était entièrement orné de glaces, à travers lesquelles, à la lueur des torches, je vis Marie-Louise se porter sur le devant du carrosse, et montrer en riant, à la duchesse de Montebello, la plaisante figure que nous faisions sur le bord de l'eau, le général et moi; différents d'âge et de taille, nous avions un entretien très-vif; mon excellent compagnon me reprochait de ne pas lui avoir laissé prononcer le long et beau discours qu'il avait préparé.

Le lendemain, l'impératrice donna dans le même jour deux audiences aux diverses autorités que je lui présentai, à midi, dans Cologne, et à huit heures du soir dans Aix-la-Chapelle, à la distance de dix-sept lieues. Dans cette dernière ville, elle descendit à l'hôtel de la préfecture, où j'avais fait placer dans sa chambre à coucher un portrait en pied de Marie-Thérèse, avec lequel ses traits offraient une ressemblance frappante. Peu de temps après, elle aurait pu imiter son aïeule, en montant à cheval avec son fils dans ses bras, pour le recommander au patriotisme et à la générosité des Français, qui se seraient écriés, à l'exemple des Hongrois : « Mourons pour Marie-Louise! » L'impératrice visita avec un pieux recueillement, dans l'église de Charlemagne, les grandes et les petites reliques, si célèbres en Allemagne; et, ensuite, les produits de l'industrie départementale, que l'on couronnait tous les trois ans, le jour où l'on y solennise la fête de ce héros. Comme j'avais remarqué la grâce toute particulière avec laquelle Marie-Louise parlait aux fonctionnaires nés Français, je crus devoir laisser à M. de Guaita, maire et manufacturier à Aix-la-Chapelle, l'honneur d'être le guide de l'impératrice dans la salle d'exposition à l'hôtel-de-ville, la même où l'on avait signé la paix de 1748; on y voyait encore les portraits des plénipotentiaires à cette

époque. Je suivais la princesse avec la duchesse de Montebello, à laquelle j'expliquais les objets les plus curieux, et l'on put s'apercevoir que l'impératrice s'arrêtait souvent pour s'instruire, de cette manière, sur les développements de l'industrie. Elle adressa de fréquentes questions à cet égard, surprit les fabricants par l'étendue de ses connaissances, et me chargea de lui faire l'acquisition d'un article de chaque espèce de produits.

La nuit suivante, un orage épouvantable ravagea les environs d'Aix-la-Chapelle; l'impératrice contracta l'engagement d'envoyer des secours pour ceux qui avaient souffert du désastre de la nuit, et promit en outre qu'elle séjournerait, chaque année, dans le palais que j'étais chargé de faire ériger en cette ville; mais les paroles des rois dépendent de la volonté divine, qui se joue de la gloire et de la puissance des mortels.

Baron DE LADOUCETTE.





BICÊTRE.



Bicêtre a été maison de plaisance épiscopale, château de prince et de roi, masure abandonnée et repaire de voleurs, hospice militaire; Bicêtre est aujourd'hui hôpital et prison, jusqu'à ce que l'autocratie ministérielle efface un de ces deux titres, épouvantés de se trouver ensemble sur le même frontispice : Bicêtre ne veut plus être un lieu de réprobation et d'infamie.

En 1204, Jean, évêque de Winchester en An-

gleterre, lequel résidait en France à la cour de Philippe-Auguste, acheta une ferme située sur une hauteur et dans un terrain argileux, à une lieue environ de l'enceinte de Paris. Cette ferme, qui se nommait *la Grange aux queux* ou *gueux*, sans que les historiens aient éclairci l'une ou l'autre origine également plausible, fit place à un château bâti et orné avec une magnificence prodigieuse pour le temps : les fenêtres étaient garnies de châssis de verre!

En 1290, Philippe-le-Bel confisqua ce domaine dont le possesseur à cette époque n'est pas connu, et pendant plus d'un siècle les rois habitèrent souvent le *séjour de Wincestre*, comme l'attestent plusieurs ordonnances datées de ce château royal.

Le duc de Berry, oncle de Charles VI, acquit de ses deniers ce vieux logis pour le faire reconstruire avec le luxe naissant du quinzième siècle : l'architecture s'était surpassée dans les hardiesses et les découpures de la pierre que les carrières voisines fournissaient à ces travaux durables et légers à la fois : on se fait aisément idée de l'aspect féodal de Wincestre hérissé de tours, de créneaux, de clochers, et de girouettes blasonnées; mais l'intérieur étincelait d'or et de couleurs; les murs et les lambris, les planchers et les meubles étaient couverts de fresques, de

mosaïques et de sculptures; la grande salle surtout, dont les merveilles n'existent plus que dans les chroniques contemporaines, renfermait une précieuse collection des portraits de Clément VII et de ses cardinaux, des rois et princes de France, des empereurs d'Orient et d'Occident. Le duc de Berry, qui aimait d'instinct les arts, n'eut pas la satisfaction de voir ce palais achevé dans toute sa splendeur.

En 1408, au commencement de la querelle des Bourguignons et des Armagnacs, qui suivit l'assassinat du duc d'Orléans dans la rue Barbette, les princes du sang, accompagnés de quatre mille gentilshommes et six mille chevaux bretons, prirent position dans le château de Wincestre pour être à portée de s'emparer de Paris, et le duc de Berry, leur hôte et leur allié, fortifia cette place de guerre, pendant que le duc de Bourgogne rassemblait une grosse armée qui protégea la capitale. Mais le duc de Brabant, frère de Jean-sans-Peur, s'interposa entre les deux partis et obtint une paix peu stable, qui fut appelée la *trahison de Wincestre*, lorsque les hostilités recommencèrent, quelques mois après, plus sanglantes et plus irréconciliables.

En 1411, les bouchers de Paris qui soutenaient la faction bourguignonne par toutes sortes d'excès, sortirent un soir dans la campagne,

commandés par les Goix, et allèrent briser les portes du château du duc de Berry, qu'ils incendièrent après l'avoir pillé; le feu détruisit entièrement ce superbe château, dont il ne resta que les murailles nues et deux chambres décorées de mosaïques. Le duc de Berry, qui faisait alors édifier la Sainte-Chapelle de Bourges, ne releva pas les ruines de Wincestre, qu'il donna, cens et rentes, au chapitre de Notre-Dame-le-Chastel, sous la condition de quatre obits et de deux processions à perpétuité. Charles VII et Louis XI amortirent cette donation, qui fut confirmée plus tard au moyen d'un cinquième obit à célébrer le jour de Saint-Louis.

Durant deux siècles Wincestre n'eut pour habitants que des hiboux et des malfaiteurs; tant de vols et de meurtres s'y commirent, qu'il était dangereux d'y passer même en plein jour, et la crédulité populaire interpréta bientôt les cris de bêtes et d'oiseaux qu'on y entendait la nuit : ce fut le théâtre permanent des apparitions et des conjurations magiques, la tanière des sorciers et des loups-garous, le soupirail de l'enfer. Ces parages étaient si mal famés que le mot *bissestre*, corruption de Wincestre, fut introduit dans la langue pour signifier tantôt un malheur, tantôt un diable, un homme capable de tout. Le peuple se servait de cette expression, Molière la lui a empruntée.

En 1632, Louis XIII acheta quelques bâtiments en mauvais état qui composaient la propriété des chanoines de Notre-Dame, et sur l'emplacement de ces misérables bicoques il fonda un hôpital destiné aux soldats infirmes. Les constructions furent poussées si rapidement que, deux ans après l'ordonnance de fondation, la chapelle fut dédiée sous l'invocation de Saint-Jean, avec permission de Jean-François de Gondy, archevêque de Paris, et l'hôpital sous le nom de *Commanderie de Saint-Louis*.

En 1656, l'établissement des Invalides rendit inutile celui de Bicêtre, qui fut converti en succursale de la Salpétrière; on y entassa dès lors tous les vices et toutes les infortunes, comme si l'on eût voulu y transplanter la Cour des Miracles. C'était là qu'on enfermait les mendiants, les vagabonds, les apprentis-voleurs; c'était là qu'on recueillait les vieux et les estropiés pensionnaires du roi; c'était là enfin qu'on corrigeait les fils de famille débauchés et les gens atteints de maladies honteuses : ces derniers devaient être fustigés à chaque pansement, selon le bon plaisir de Louis XIV !

Depuis un peu moins de deux siècles, Bicêtre n'a pas changé de destination, mais souvent d'aspect; à l'hôpital-prison ont succédé une prison et un hôpital. Ce triste rapprochement vaut

mieux encore que l'institution du *grand roi*, qui guérissait le fouet à la main, et à compter de l'administration générale des hospices créée en 1801, chaque année, chaque jour porte avec soi son expérience et son amélioration dans ce vaste dépôt des misères humaines.

L'édifice principal, qui présente au loin sa longue façade de pavillons et de corps de logis d'inégale hauteur, est encore tel que Louis XIII l'a laissé avec son architecture lourde et nue, ses cinq étages superposés monotonement, ses innombrables fenêtres et ses hauts combles d'ardoises; l'ancienne entrée, qui regarde le nord et domine la plaine de Gentilly, n'annonce pas une maison de refuge et de détention; on dirait plutôt, à son aspect imposant, un de ces châteaux vastes et solides que Ducerceau et d'Orbay élevaient du temps de Henri IV et de Louis XIV, masses uniformes de pierres ou de briques, assemblages réguliers de cours et de bâtiments, derniers manoirs de la féodalité.

Quant aux traces effacées du vieux Wincestre, il faut les chercher dans les caves de l'hospice, dans les cachots de la prison : ici un mur garde encore la teinte noirâtre de l'incendie de 1411, là une ogive roide et droite porte témoignage de l'exhaussement du sol. Quelques piliers, quelques colonnes, à demi enterrés dans la maçon-

nerie, sont les seuls vestiges qui nous parlent encore du quinzième siècle, de même que le cimetière nous rappelle que les Romains semaient leurs tombeaux sur toute l'étendue de cette plaine funéraire, que les revenants, dit-on, n'ont pas cessé de fréquenter.

Bicêtre a reçu, depuis son établissement primitif, tant d'augmentations successives en logements et en habitants, qu'il est devenu maintenant une petite ville composée d'un amas de maisons, et peuplée de plus de trois mille individus : pauvres âmes en peine dans les limbes de la bienfaisance et de la justice terrestres!

Ce ne sont pas seulement les localités qu'il faut voir et étudier : la chapelle assez spacieuse, voûtée en planches, et à peine remarquable par deux ou trois tableaux encrassés; le puits gigantesque, profond de cent quatre-vingts pieds, curieux par son mécanisme que mettent en jeu vingt-quatre travailleurs; le réservoir contenant quatre mille muids d'eau, que cinq cents renouvellent chaque jour; la lingerie, mieux ordonnée et mieux entretenue que la Bibliothèque du roi; la cuisine, dont les marmites engloutissent chacune dix-sept cents livres de viande, ou dix sacs de haricots; les dortoirs immenses, dont le parquet ciré, les couchettes propres, et l'arrangement décent éloignent toute idée pénible

de misère; les infirmeries pleines de soins, de secours et de consolations que souvent la fortune même ne procure pas; les promenoirs plantés d'arbres et de gazons pour faire de l'ombre et de la verdure en été; les ateliers, où le travail satisfait l'orgueil du pauvre, et combat les dangers de l'oisiveté; presque partout l'ordre, la vigilance, le zèle, la philanthropie.

Ce sont les types moraux que l'observateur doit surtout épier parmi cette foule d'hommes de tout âge et de toute condition qui sont classés sous ces trois catégories si distinctes : malfaiteurs, indigents, aliénés.

Sans doute on s'applaudit, à chaque pas, de l'intelligente humanité qui modifie incessamment le régime intérieur de Bicêtre, que le préjugé vulgaire frappe encore d'anathème : les sexes et les infirmités ne sont plus confondus dans un hideux pêle-mêle; plus de lits à double cloison, où les pauvres couchaient deux, trois, et jusqu'à huit, qui dormaient et veillaient alternativement! plus de ces loges infectes où nuit et jour hurlaient des fous furieux! plus de chaînes et de carcans! L'enfer s'est changé en purgatoire, et presque en paradis; le pain n'est plus fait de vieille farine malsaine; le linge n'arrive plus mouillé de la lessive; la toile des draps n'a plus cette rigidité qui blessait la peau la moins déli-

cate. Mais la prison subsiste toujours au milieu de l'hospice, comme un cancer au cœur; la prison avec ses barreaux de fer, ses portes cadenassées, ses mœurs flétrissantes, son argot crapuleux, ses écoles de dépravation, ses bandes de forçats, et ses condamnés à mort!

Cette prison pourtant est la plus salubre et la mieux tenue de notre déplorable système pénitentiaire: le directeur, M. Becquerel, ne ressemble guère aux portraits des Lareynie et des Saint-Mars, que nous a transmis l'histoire odieuse de la Bastille; M. Becquerel est un philanthrope éclairé qui tempère les rigueurs de son devoir par la bienveillance, la prudence et l'équité; il s'est fait aimer au lieu de se faire craindre; il a des attentions paternelles, des paroles calmantes, toujours de la fermeté, toujours de la douceur; il dirige de près, il voit par ses yeux, il encourage le repentir, il dompte le crime; il met des larmes dans les yeux de scélérats qui commettraient un meurtre de sang-froid; il marche seul et sans défense au milieu de cent misérables qu'on va enchaîner pour le bagne.

La plupart des hommes qui forment la population sans cesse renouvelée de cette prison, portent écrit sur leur visage le coupable penchant qui les a conduits là: on comprend, en observant l'expression sauvage, dure, haineuse ou

maligne de ces physionomies accusatrices, que chacun a suivi sa nature et sa destinée : les galères ou la guillotine, telle est l'alternative qu'ils s'accoutument à regarder en face sans inquiétude et presque avec philosophie. Les années de bagne se comptent comme des chevrons, et l'échafaud tient lieu de pension de retraite. Voilà pourquoi un condamné à mort qui passe entre ces prédestinés du code pénal, n'excite chez eux qu'un intérêt de curiosité, alors que la lourde voiture ferrée vient l'emporter à la Conciergerie, d'où il repartira pour la Grève; ils oublient, ils recommencent à rire et à boire, dès que le bourreau a pris sa proie; de même que ces Indiens qui, au passage d'un tigre, se serraient autour de Las Casas, et continuaient leur route en abandonnant la victime que le tigre avait choisie.

Cependant les loups peuvent devenir moutons, comme dans une idylle : en 1831, les détenus ont célébré la fête de la reine aussi honnêtement que des bourgeois du Marais : un théâtre fut élevé dans la grande cour. On peignit des décorations, on fit des costumes, on apprit des rôles : menuisiers, peintres, tailleurs, comédiens, et même auteur, tout était plus ou moins criminel, voleur ou assassin ou faussaire, marqué ou condamné. M. Becquerel avait autorisé

ce divertissement de collége sous la garantie personnelle d'un nommé Acarry, qui, par sa bonne conduite, son intelligence, et son caractère énergique, avait mérité la confiance de ses chefs comme le respect de ses compagnons. Ce fut un jour d'innocentes saturnales, lorsque, en présence de quelques personnes étrangères, de dames élégantes et timorées, six cents spectateurs vêtus de laine grise applaudirent au talent scénique des acteurs qui jouèrent un mélodrame de l'Ambigu, *les Dangers de l'Inconduite*, un vaudeville des Variétés, *les Ouvriers*, et une comédie du cru, avec couplets et allusions monarchiques de circonstance. La représentation n'eût pas été plus paisible et plus décente dans un théâtre royal; et la troupe, suivant les conditions du traité, rendit les armes, fusils, épées, pistolets, aussitôt que la toile fut baissée, aux chants de la *Parisienne.* Une semaine après, le ferrement des forçats et le départ de la chaîne furent égayés de refrains de vaudeville et de phrases de mélodrame.

Les indigents sont peut-être plus indifférents que les fous à ce voisinage infamant où viennent se dégorger les prisons de Paris et des départements. Ces *bons pauvres* n'ont pas encore réhabilité Bicêtre, surnommé l'*Hospice de la Vieillesse*, en dépit des gendarmes et des *paniers à salade*,

qui donnent un démenti journalier à ce titre menteur que la voix publique n'acceptera pas, tant qu'une prison se cachera derrière l'hôpital. Ces indigents, qui sont tous septuagénaires, et dont beaucoup approchent de leur centième année, obtiennent un lit pour y mourir, à force de démarches et de recommandations : il n'est guère plus difficile d'être installé commis ou sous-préfet. Combien de fortunes déchues viennent se réfugier là, combien d'ambitions aboutissent à ce caravensérail de la pauvreté, où du moins on ne meurt pas de faim ! Les souffrances de l'âme tuent aussi vite que celles du corps.

Ils sont bien deux mille enrégimentés par numéro d'ordre dans cette caserne de caducité et d'infirmités : n'est pas admis qui veut dans les ateliers ; l'espace manque, et c'est à la mort de faire des places aux plus laborieux. L'air vicié des chauffoirs résulte de cette agglomération d'hommes vieux, malpropres ou malsains ; leurs vêtements de bure, imprégnés de miasmes putrides, exhalent une odeur pénétrante qui s'attache aux plâtres et aux boiseries. C'est un spectacle affligeant et répugnant à la fois que ces pauvres à l'œil terne, au teint hâve et aux cheveux blancs, alignés et pressés dans leurs salles puantes, pensant, parlant, jouant, ou mangeant par écuelle, lorsque le froid ou

la pluie ne leur permet pas d'errer dans les cours et de se chauffer au soleil.

La troisième partie de Bicêtre, celle des aliénés, est la plus importante sans être la plus nombreuse : M. Ferrus, l'un des médecins distingués de la capitale, et le premier peut-être pour le traitement des maladies mentales, a fait tant d'heureuses innovations dans le service qui lui est confié depuis huit ans, que cette portion de Bicêtre doit servir de modèle à toutes les maisons de fous qu'on établira désormais en France et en Europe. Il a fallu de longues et constantes études, de profondes et nombreuses observations, des voyages, des essais et par-dessus tout un esprit finement judicieux pour arriver à ces beaux résultats qui promettent de s'étendre encore, à mesure que l'administration secondera les vues d'utilité et de perfectionnement que lui a soumises le docteur Ferrus. C'est à la médecine philosophique qu'il appartient de guérir la plus irremédiable et la plus dégradante des infirmités de l'homme.

Depuis huit ans une métamorphose d'ensemble et de détails s'est opérée dans le bien-être des aliénés. Ceux-ci ne sont plus incessamment obsédés de ces visiteurs désœuvrés, qui venaient les voir et les irriter à travers leurs grilles comme les bêtes du Jardin des Plantes : il a été reconnu

que cette lanterne magique de curieux, souvent imprudents, entretenait l'exaltation des malades, en leur causant de la mélancolie, de la honte et de la colère; on ne voit plus, dans les grands froids d'hiver, grelotter à moitié nues, sous un auvent, de pauvres créatures attachées à un poteau : ces malheureux ne se tordent sous des liens que dans leurs accès, qui deviennent plus rares, à cause des précautions prises pour en triompher; on n'entend plus à toute heure les hurlements de ces possédés que tourmentaient, ainsi que dans un exorcisme, le jet de la douche d'eau froide et le nerf de bœuf des gardiens : les employés ont ordre de ne pas frapper, même en cas d'agression, et la douche ne jaillit pas douze fois par an; enfin on chercherait en vain des traces de ces cabanons effrayants où pourrissait un être humain enterré dans ses propres immondices pendant des années, se meurtrissant avec ses chaînes, et ne recevant que par un trou l'air, le jour et la nourriture. L'ancien Bicêtre a disparu de fond en comble.

Plusieurs cours plantées d'arbres, où ne pénètrent pas les étrangers, servent à la promenade des aliénés, classés par espèces, les épileptiques, les idiots, les incurables, les fous en traitement. Ils vivent tous en bonne intelligence, par le soin qu'on a d'éviter le contact des mêmes genres de

folie; ils ne se querellent jamais que pour des motifs d'égoïsme matériel, la meilleure pitance, la meilleure place au poële, une prise de tabac, un caillou; ils admettent l'un l'autre avec une sorte de déférence leur folie individuelle, mais comme une chose reçue, sans débats ni discussions préalables : aucun ne se juge plus sage que son voisin.

Louis XVII se chauffe en silence côte à côte avec Napoléon; l'inventeur du mouvement perpétuel couche auprès du douteur qui nie le mouvement; un seul banc réunit parfois la république et la légitimité, l'athée et le bon Dieu en bonnet de coton; l'amoureux se promène en soupirant vis-à-vis du chercheur de trésors; tel halluciné ouït des voix étranges, pendant que tel autre sent des odeurs insupportables; celui-ci pleure et gémit, celui-là rit et chante; mais le caractère le plus ordinaire de la folie est grave, triste et silencieux.

Entrez sous ce hangar qui attend un coup de baguette féerique pour être transformé en salle ample, chaude et saine : voilà les idiots, prototypes de l'imbécillité, rangés dans la hiérarchie intellectuelle au-dessous de la brute. Ces crânes exigus, ces fronts écrasés, ces têtes pyramidales, ces yeux fixes et morts, ces bouches entr'ouvertes, écumeuses et sans lèvres, ces tremble-

ments musculaires, ces grimaces involontaires, ces contorsions nerveuses, sont autant de stigmates d'une nature déchue et incomplète. Ils sont là muets, immobiles, inertes, insensibles comme ces âmes que Dante jette dans le giron de son enfer ; ils sont jeunes la plupart, et n'ont jamais eu la conscience de la vie où ils végètent à l'instar des arbres rabougris et des fleurs étiolées. On comprend que les Spartiates aient mis à mort les enfants chétifs et mal conformés; on ne comprend pas que les crétins du Velay soient aimés et divinisés.

Quand les plans proposés par le docteur Ferrus seront exécutés entièrement, et que la prison chassée de l'hospice cédera la place à des bâtiments neufs pour un usage plus moral et plus charitable, la section des aliénés sera augmentée d'une maison d'admission et d'une maison de convalescence. Dans la première, dont l'utilité est déja démontrée par un heureux commencement, les malades arrivants pourront être surveillés de plus près jusqu'à ce que leur folie soit constatée : on préviendra ainsi beaucoup d'erreurs et d'inconvénients, dont le pire est d'aggraver l'état du nouveau malade par le contact de maladies plus invétérées. La maison de convalescence, accompagnée de jardins agréables, soumise à une règle moins rigoureuse, sera offerte

en perspective aux malades pour stimuler leur guérison : ainsi l'image enchantée du paradis de Mahomet aiguillonne le zèle des croyants. Les fous sont susceptibles d'émulation, et l'espoir de la liberté, non moins que l'intérêt personnel, peut faire des cures merveilleuses : à présent on les récompense de leur bonne conduite en les faisant travailler à remuer la terre et à tirer l'eau du puits avec une prime de huit centimes par heure.

Ne serait-il pas à souhaiter, pour le profit de la science, que M. Ferrus développât dans un cours spécial les connaissances acquises par l'expérience et la comparaison des faits, afin que, la pratique venant à l'appui de la théorie, les maladies du cerveau eussent leur clinique positive à Bicêtre, comme les maladies du poumon ou de l'estomac dans les hôpitaux?

L'ingénieux procédé du docteur Ferrus a soin de régler la division et la subdivision des malades pour détruire tout principe de collision, de frottement et d'alliance entre eux; car deux fous d'ambition, par exemple, pourraient accroître mutuellement leur folie en se faisant des concessions réciproques : on se souvient d'avoir vu à Bicêtre, quand les fous y étaient pêle-mêle, un Louis XVII chamarré de croix en plomb, de rubans et d'insignes royaux, se former un minis-

tère et une cour parmi ceux de ses camarades qui avaient une folie identique à la sienne. Il importe principalement d'isoler les aliénés atteints de la manie du meurtre, et de les entourer d'une surveillance plus active, pour mettre obstacle à des accidents trop souvent répétés. Car le plus sûr et le plus logique remède est d'écarter avec prudence tout ce qui réveille et développe chaque folie caractérisée : la vue d'un prêtre est nuisible au fou de religion, comme la vue d'un couteau au fou de suicide. Personne, mieux que M. Ferrus, n'était parvenu à se rendre maître d'une affection morale qui veut être traitée moralement. Depuis huit ans, le nombre des malades n'a pas fait de progrès, ce qui est un symptôme irrécusable d'amélioration sanitaire.

Enfin, grâce à ce médecin honorable qui s'est consacré particulièrement à l'étude d'une branche de son art, les fous de Bicêtre ont plus de chances de guérison, et sont moins à plaindre que partout ailleurs. L'ordre général que M. Ferrus a établi parmi les malades, de même que parmi les employés, convient singulièrement à des esprits désordonnés, que l'injustice et le despotisme trouveraient plus irritables et plus impatients. M. Ferrus n'a eu recours qu'une seule fois à l'autorité suprême remise dans ses mains, et ce fut pour s'opposer aux funestes intelligences que la

congrégation essayait de se ménager dans cet asile de repos : l'archevêque de Paris eut la sagesse de prendre parti pour la faculté contre l'Église. Aujourd'hui, dans l'attente des modifications indispensables qui achèveront l'œuvre de M. Ferrus, il faut s'étonner d'une maison de fous dirigée avec autant de régularité et de douceur qu'un pensionnat de jeunes demoiselles. Bedlam devrait traverser le détroit pour voir et admirer Bicêtre.

P. L. JACOB,
Bibliophile.





UNE DAME PATRONESSE.



Une brillante société était réunie dans le salon du banquier Montfort, l'un des heureux millionnaires de la Chaussée-d'Antin. Sept heures venaient de sonner, et un domestique à grande livrée venait de prononcer ces mots si doux à l'oreille d'un gastronome altéré : « Madame est servie. »

Je ne décrirai pas la salle à manger d'un mil-

lionnaire, ce sanctuaire où s'élaborent tant de conceptions et de projets, tant de révolutions financières et politiques. Je ne décrirai pas la royale somptuosité d'un festin qui aurait fait pâlir tous ceux de Lucullus. Qu'il vous suffise de savoir que Montfort traitait ce jour-là un diplomate étranger, dont il captait la protection pour la conclusion d'un emprunt; le secrétaire-général d'un ministère, qui était en position de lui faciliter l'adjudication d'une grande entreprise; et trois députés du centre, dont le vote pouvait doter la France d'un canal qui devait verser l'abondance et la fertilité.... dans la caisse de l'insatiable traitant. Cette énumération succincte des principaux convives équivaut à la carte du dîner.

Madame Octavie de Montfort, étincelante de diamants, de jeunesse et de beauté, présidait avec infiniment de grâce et d'esprit. Aimable et rieuse, elle ripostait avec finesse aux agaceries du secrétaire-général et aux madrigaux du diplomate étranger; tout le monde était en verve; les saillies jaillissaient avec les bouchons du Champagne; les députés du centre étaient bruyants, comme à un discours de M. Mauguin; et le banquier lui-même avait de l'esprit.

On avait parlé de tout, et après avoir épuisé tous les sujets, depuis l'abbé Châtel jusqu'à ma-

demoiselle Boury (sans compter l'emprunt, la grande fourniture et le canal), on vint à causer bienfaisance, à propos d'un bal philanthropique, bal déguisé, qui devait réunir l'élite de la société parisienne. Madame Octavie de Montfort était l'une des dames patronesses de ce grand bal qui devait avoir lieu dans quinze jours. On dit beaucoup de choses sérieuses et folles sur la charité, sur les pauvres, sur la philanthropie dansante et la bienfaisance en entrechats, cette grande invention des temps modernes. Montfort avait la larme à l'œil en parlant des malheureuses familles qui n'avaient pour providence et pour soutien que la sensibilité du riche. Quant à Octavie, elle fut sublime! « A quoi pouvait servir l'opulence, sinon à soulager l'infortune? » Entre le second service et le dessert, elle avait placé quarante billets. « Elle en voulait placer deux cents, non par vanité; c'est un sentiment que, grâce au ciel, elle n'avait jamais connu; mais par dévouement pour ces malheureux orphelins, qu'elle appelait ses enfants, sa famille! »

« Cette chère Octavie, dit le banquier; c'est pour elle un si doux plaisir que de secourir l'indigence! Elle n'en connaît pas d'autre!

—Oh! monsieur, vous me flattez! Je le fais pour vous plaire : car vous n'êtes heureux que quand vous faites du bien. »

En ce moment un domestique entra, et annonça à Montfort que quelqu'un demandait à lui parler.

« A cette heure! dit le banquier avec humeur. Vous savez bien, Jean, que je ne reçois personne quand je suis à table. »

Le domestique s'approcha, et murmura à demi-voix : « C'est M. Didier. »

A ce nom, Montfort se leva, pria ses convives de l'excuser, et passa dans son cabinet.

Un petit homme vêtu de noir, et dont la figure assez douce contrastait avec sa profession, attendait là le banquier. Il portait sous son bras une énorme liasse de papiers :

« Vous m'excuserez si je vous dérange, dit M. Didier; mais je ne puis venir qu'à cette heure, ou de grand matin, ce qui vous incommoderait bien davantage... Et comme vous ne voulez pas d'intermédiaire dans les petites affaires que vous m'avez confiées.....

—Au fait, au fait, M. Didier.

—Croiriez-vous, M. Montfort, que je suis sorti de mon étude ce matin à sept heures, et que je n'ai pas encore dîné... J'ai fait aujourd'hui quinze saisies.

— Au fait, je vous prie. On m'attend. Je reçois aujourd'hui. M'apportez-vous enfin de l'argent? Aurai-je raison de ces débiteurs insolvables?

— Je crains bien que non, monsieur, à moins que vous n'en veniez aux grands moyens, la vente des meubles, la prise de corps... Mais votre sensibilité....

— Vous savez bien, M. Didier, qu'il n'est point question de cela en affaires.... Au surplus, je n'ai eu recours à votre ministère que parce qu'il s'agit de gens de mauvaise foi, et qui peuvent payer.

— Ils disent que non.

— Ainsi vous n'avez rien obtenu? Rien de madame Rémy, cette mercière, qui me doit quatre cents francs depuis un an? Obligez donc les gens!

— Rien.

— Où en est l'affaire?

— Il y a eu jugement, saisie; la vente est pour mercredi; j'ai voulu vous voir avant de faire afficher.

— Il faut vendre.

— Elle vous demande trois mois. Elle est sans ressource, et va se voir forcée d'abandonner son commerce. Son mari, qui avait une petite place à la Banque, est mort du choléra. Elle reste seule, avec trois enfants en bas âge.

— Ah! elle dit que son mari est mort du choléra? Je saurai cela par ma femme, qui est membre du comité des orphelins. En attendant, affichez toujours.

— C'est bien, monsieur.

—Et ce petit Fombreuse, ce jeune homme qui lit des mémoires à l'académie des sciences, a-t-il enfin desserré les cordons de sa bourse?

— Hélas! monsieur, la bourse doit être peu garnie, à en juger par le mobilier.

—Mais enfin il faut bien qu'il paye les mille francs qu'il doit à la succession de mon beau-père, le comte de Blergy.

—Mille francs! monsieur. La dette est maintenant de treize cent quatre-vingts francs en comptant les intérêts et les frais. Jamais ce pauvre jeune homme ne pourra payer.

—Il le faudra bien pourtant. Je n'entends pas que l'on me promène ainsi. D'ailleurs M. Fombreuse a une place.

—Il en avait une, monsieur; une place de quinze cents francs dans un collége de Paris....

—Comment! il ne l'a plus!...

—Vous m'avez donné l'ordre, monsieur, de mettre opposition à ses appointements.... Cette opposition lui a fait perdre son emploi.

—Mais je n'ai donc plus de garantie! s'écria le banquier. M. Didier, poursuivez cette affaire avec la plus grande rigueur. Je sais que Fombreuse a des ressources : il a des talents....

— Des talents stériles, monsieur. Il est profond géomètre; cela rapporte peu. La place qu'il a perdue était son principal moyen d'exis-

tence. Il donne des leçons dans quelques pensions, et il faut qu'il nourrisse une vieille mère malade dont il est l'appui.

— Eh bien! quand on a des talents stériles, on ne fait pas de dettes; on n'emprunte pas, puisqu'on ne peut rendre. Quand on a des dettes et qu'on ne les paye pas, on ne fait pas parler de soi dans les journaux!... On ne lit pas de mémoires à l'académie des sciences!... Misère et vanité, je ne connais rien de plus détestable! M. Didier, vous poursuivrez.

— Tout a été fait, monsieur. Il ne reste plus que la saisie.

— Vous la ferez.

— Pour l'effrayer?

— Pour vendre.

— Il a un mobilier de deux cents francs!

— M. Didier, j'ai des devoirs à remplir. Dans cette affaire, je n'agis pas pour moi seul. Fombreuse est débiteur des héritiers de mon beau-père. Si cela n'intéressait que ma femme, je patienterais, vous me connaissez assez pour n'en pas douter. Mais cette créance intéresse également mon beau-frère le comte de Blergy, maître des requêtes, et ma belle-sœur, la femme du général Maugrand. Vous poursuivrez.

— Soit, monsieur.

— Vous savez bien, M. Didier, ajouta Mont-

fort en reconduisant l'huissier, que je ne suis pas un homme impitoyable. J'ai attendu assez long-temps pour ces créances; mais il y a un terme à tout... Et puis, je vous le dis en confidence; c'est à ma femme que j'ai promis les petites sommes dont je vous ai confié le recouvrement, à ma femme qui doit en faire le versement au bureau de bienfaisance de notre arrondissement, car elle est dame de charité... Au revoir, M. Didier. »

En ce moment le bruit des contredanses se fit entendre; et le mélodieux orchestre de Tolbecque envoya de joyeux accords dans le cabinet du banquier. Montfort regagna précipitamment ses riches salons.

C'était une fête délicieuse, un raout enivrant, un véritable bal de millionnaire. La haute finance, la diplomatie, tous les hommes à la mode, s'étaient donné rendez-vous dans cette brillante soirée. Mille bougies versaient une éblouissante clarté sur des femmes rayonnantes de parure et de beauté. Toute cette foule d'heureux et de puissants s'agitait au bruit d'une musique harmonieuse, dans des appartements embellis de tous les prestiges du luxe, de toutes les merveilles des arts. A deux heures, un magnifique souper varia les plaisirs de la nuit, et étonna par sa somptueuse recherche des convives ha-

bitués pourtant à la prodigue splendeur des tables ministérielles. Le jour faisait déja pâlir l'éclat des bougies, que les danses continuaient encore, et qu'un magique et entraînant galop faisait tourbillonner cette foule rieuse et dorée, et offrait aux yeux enchantés un cercle mouvant de femmes, de diamants et de fleurs.

J'oubliais de dire qu'à la fin du souper madame Octavie de Montfort avait déja placé ses deux cents billets pour le bal des pauvres.

Quittons ce spectacle de bonheur et de plaisir, et transportons-nous au quatrième étage d'une triste et chétive maison de la rue Guénégaud. Après une nuit de veille et de travail, un jeune homme assis devant une petite table de noyer, couverte de papiers, de livres et d'instruments de mathématiques, près d'une cheminée où quelques maigres tisons brûlaient encore, avait cédé à la fatigue, et s'était endormi, la tête penchée sur sa poitrine. Une lampe presque éteinte jetait encore de sombres reflets sur la figure pâle et mélancolique du jeune homme. Une porte ouverte laissait voir dans une autre chambre un lit dans lequel reposait une vieille dame, dont les traits souffrants et altérés annonçaient l'angoisse et la maladie. Une excessive propreté déguisait mal l'indigence de ce modeste réduit. Quelques vieux meubles, restes délabrés d'une

antique aisance, attristaient l'œil par leur élégance en ruine. Un chien couché aux pieds de son maître venait de s'éveiller à un premier rayon du soleil, et il fixait sur le jeune homme endormi un regard attentif et protecteur. Tout-à-coup la sonnette de la porte vint à retentir; le chien sauta précipitamment, et fit entendre un léger aboiement qu'il réprima sur-le-champ en regardant le lit de la vieille dame. « Silence, Fox! dit le jeune homme en s'éveillant et en se frottant les yeux. On a sonné, je crois, à ma porte. Qui donc peut venir si matin?» Et il courut ouvrir.

C'était M. Didier, l'homme à l'habit noir, à la liasse de papiers, et au maintien doux et honnête. Mais M. Didier, cette fois, n'était pas seul. Il venait escorté de deux hommes, dans l'un desquels Fombreuse reconnut le portier d'une maison voisine.

« Qu'y a-t-il pour votre service? demanda Fombreuse.

— Pardon, monsieur, dit en s'inclinant Didier... vous ne me reconnaissez pas, quoique j'aie déja eu l'honneur de vous parler plusieurs fois... Je viens pour le paiement de ces mille francs (sans compter les frais) que vous devez à la succession Blergy... »

Fombreuse tressaillit.

« Que veulent ces deux messieurs? demanda-t-il en désignant les deux personnes qui accompagnaient Didier.

— Pardon, monsieur, mais ce sont mes deux témoins, répond Didier avec une sorte d'embarras; car si vous ne pouvez me payer ce matin, monsieur, je vais être dans la pénible nécessité, pour me conformer aux ordres que j'ai reçus de M. Montfort, d'effectuer chez vous une saisie. »

Fombreuse sentit son cœur cesser de battre; il songea à sa vieille mère qui était là, malade, et qui dormait paisiblement sur ce lit qu'on allait vendre. Il chancela, et son front se couvrit d'une sueur glacée. Mais il tâcha de se remettre, et d'une voix dont il cherchait à maîtriser l'émotion, il demanda à l'huissier comment ce portier qu'il avait reconnu pouvait lui servir de témoin. « Monsieur est donc clerc d'huissier? » ajouta-t-il.

« Non, monsieur, répliqua Didier. Mais comme nous ne pouvons saisir sans deux témoins, et que quand je suis parti de mon étude, un seul de mes clercs était arrivé, je me suis fait assister d'une personne de votre voisinage. »

Le malheureux jeune homme resta comme pétrifié, et dans la dernière des humiliations. Ce portier le connaissait; car Fombreuse donnait

une leçon de mathématiques dans la maison dont il était le concierge.

Didier n'était pas méchant; c'était sans aucune intention, et pour se conformer aux habitudes de sa profession, qu'il s'était fait assister de ce portier. Il trouvait cette chose toute naturelle, et ne se doutait pas qu'il venait de déshonorer un homme!

Quant au portier, il était là stupide, et ne voyait dans tout ceci qu'une pièce de vingt sous qu'il avait gagnée en montant quatre étages.

Et il se promettait bien de conter sa bonne fortune à tout le quartier!

Avant d'aller plus loin, et pendant que Didier verbalise, expliquons l'origine de la dette de Fombreuse, et apprenons au lecteur comment le pauvre jeune homme se trouvait débiteur de mille francs envers les héritiers du comte de Blergy.

Le comte de Blergy, père de mademoiselle Octavie, qui avait épousé le banquier Montfort, avait rempli d'éminentes fonctions. De hautes dignités, richement rétribuées, lui avaient permis d'augmenter encore la grande fortune qu'il tenait de ses aïeux. Du reste, une vaste capacité scientifique rehaussait en lui l'éclat des titres et de l'opulence; notre premier corps savant le

comptait parmi ses membres les plus illustres; c'était enfin l'une des notabilités contemporaines les plus brillantes et les plus justement honorées.

La spécialité vers laquelle Fombreuse avait dirigé ses travaux et ses études était précisément celle qui avait valu au comte de Blergy sa réputation bien méritée de savant. Cette circonstance, un travail important publié par Fombreuse, des mémoires remarquables lus par lui à l'académie des sciences, avaient fixé sur ce jeune homme l'attention du célèbre vieillard. Des relations que le comte lui-même avait recherchées et provoquées, s'étaient établies entre l'académicien et son jeune émule; l'hôtel du comte de Blergy était, à toute heure, ouvert à Fombreuse; et si quelquefois le fils et les filles du comte lui témoignaient une froideur injurieuse et la fierté blessante d'une morgue hautaine, en revanche il trouvait toujours auprès de leur père ces bienveillants éloges, ces encouragements affectueux qui retrempent l'âme et fortifient le cœur à un âge où il suffit d'un mot pour nous relever à nos propres yeux et nous inspirer de grandes pensées.

Bientôt un bienfait positif vint augmenter, s'il était possible, la reconnaissance de Fombreuse. Une place d'agrégé devint vacante dans l'un des

colléges de Paris; le comte de Blergy la fit obtenir à son protégé. Cette place était d'un modique revenu; mais elle était honorable, et suffisait, avec le produit de quelques leçons particulières, pour mettre Fombreuse en état d'assurer à sa vieille mère une existence tranquille, et de continuer en paix les profonds travaux auxquels il avait consacré son avenir.

Fombreuse, arrivé ainsi à l'accomplissement de ses espérances, n'avait presque plus rien à désirer, lorsqu'une malheureuse circonstance vint troubler le calme de sa vie, et le livrer aux plus cruelles perplexités.

Une caution, imprudemment donnée pour un ami qui n'était pas digne de sa confiance, et qui la trompa indignement, le plaça dans la plus pénible position, et compromit jusqu'à sa liberté.

Il se trouvait dans cette douloureuse crise, il songeait en vain aux moyens d'en sortir, et s'efforçait de cacher aux yeux pénétrants de sa vieille mère l'inquiétude qui le dévorait, lorsqu'on lui apporte une lettre. Il reconnaît l'écriture du comte de Blergy, qui l'honorait souvent d'une correspondance amicale. Il brise le cachet. Quels sentiments viennent l'assaillir, lorsqu'il trouve sous l'enveloppe un billet de mille francs, accompagné de la lettre suivante:

« Un de nos amis communs m'a instruit, mon-
« sieur, de l'embarras dans lequel vous a placé
« une trop confiante générosité. Il ne faut pas
« que, pour une misérable somme, vous soyez
« troublé dans votre repos, et interrompu dans
« de graves travaux qui importent à votre re-
« nommée et à la science. Acceptez ceci; c'est la
« somme qui vous est nécessaire; je suis trop
« heureux de pouvoir vous l'offrir. Ne considérez
« cet envoi que comme un prêt; vous vous ac-
« quitterez quand vous le pourrez. Acceptez sur-
« tout, si vous voulez que je vous pardonne de
« ne pas m'avoir confié votre embarras.

« Votre affectionné,

« Le comte DE BLERGY. »

Qui pourrait exprimer ce qui se passa dans l'âme de Fombreuse à la lecture de ce billet? Pénétré de la reconnaissance la plus vive, mais bien décidé à refuser, il se hâte de courir à l'hôtel du comte. Il le remercie en pleurant, il veut l'obliger à reprendre son généreux secours; mais le comte insiste avec tant de grâce et d'amitié, il met tellement à couvert la délicatesse du jeune homme, il le supplie avec une si touchante bonté, que Fombreuse cède enfin à de pareilles instances; mais il y met une condition: c'est qu'il signera un reçu de la somme, et s'engagera à la rendre dans un an.

« Je le veux bien, » dit en souriant le noble vieillard.

Fombreuse se met aussitôt à une table, et écrit précipitamment son reçu.

« Savez-vous, Fombreuse, lui dit le comte en lisant l'engagement, et en le plaçant dans un portefeuille, qu'il y a dans ces trois lignes de quoi faire vendre votre bibliothèque, de quoi vous faire perdre votre liberté ? »

Et il reconduisit le jeune homme en lui serrant la main, et en lui recommandant bien de ne pas oublier de venir déjeuner avec lui le lendemain.

L'année s'écoula. Fombreuse avait compté, pour s'acquitter, sur la vente d'un *Traité de Géométrie*. Mais les circonstances parurent défavorables au libraire qui devait en faire l'acquisition. Le jour de l'échéance de son billet, Fombreuse vint tout tremblant s'excuser auprès du comte de Blergy.

« Quoi! lui dit le vieillard, vous songez encore à cette bagatelle! M. Fombreuse, si vous m'en parlez encore, je vous déclare que nous nous brouillerons pour jamais. »

Et il le retint pour dîner.

Trois nouvelles années se passèrent, pendant lesquelles Fombreuse, plus favorisé de la renommée que de la fortune, se concilia de plus

en plus l'estime des savants, et en particulier celle du comte de Blergy, qui ne cessait de l'honorer de sa confiance et de son intimité.

Mais le pauvre jeune homme ne pouvait s'acquitter, et il n'osait reparler de sa dette à son bienfaiteur, de peur de le fâcher.

Au bout de ces trois ans, le comte de Blergy mourut subitement, laissant une immense fortune à son fils et à ses deux filles, dont l'aînée avait épousé depuis peu le banquier Montfort, et la plus jeune, le général Maugrand.

C'était une grande perte pour l'état et pour la science que la mort du comte de Blergy. Cette perte, personne ne la ressentit plus vivement que Fombreuse. Il suivit, désolé, le convoi de l'illustre mort, et joignit sa faible voix aux voix éloquentes qui payèrent à sa tombe un dernier tribut d'hommages et de regrets.

Malheureusement, parmi les millions que laissait le comte de Blergy à son fils, à ses filles et à ses gendres, se trouva le billet de mille francs, souscrit par le pauvre mathématicien.

Deux mois après la mort du comte, un matin que Fombreuse, pour se délasser de ses travaux, relisait sa correspondance avec le feu comte de Blergy, et puisait de doux souvenirs dans les lettres affectueuses que lui avait adressées cet homme illustre, pendant le cours de

leur liaison, on sonne chez lui, il ouvre; c'est sa vieille mère qui rentre de sa promenade, et lui remet une lettre qu'elle a trouvée chez le portier.

Fombreuse la décachète, la lit, et n'ose en croire ses yeux!

C'est la lettre d'un homme d'affaires « portant injonction à lui, Fombreuse, au nom de « M. Montfort et des héritiers Blergy, de payer « dans le plus bref délai, et s'il veut éviter des « poursuites, la somme de mille francs, montant « d'une reconnaissance par lui souscrite au profit du sieur comte de Blergy, le 5 janvier 1829, « stipulée payable le 1er janvier 1830, *avec les « intérêts depuis trois ans.* »

Maintenant on sait le reste: les poursuites commencées par Didier; l'opposition mise sur les appointements de Fombreuse; sa place perdue par suite de cette opposition, et enfin la saisie opérée par l'ordre de Montfort.

Nous avons laissé M. Didier verbalisant dans la petite chambre de Fombreuse. Le malheureux jeune homme, debout dans l'embrasure de sa fenêtre, le regardait faire, les bras croisés; un calme étrange, une sorte de résignation convulsive s'était emparée de lui, et sur sa figure immobile aucun symptôme ne trahissait le bouleversement tumultueux de ses pensées.

Car il faisait en ce moment d'amères réflexions sur ces bizarres lois sociales qui, pour une faible somme d'argent, donnaient à un homme le droit de briser son avenir, son honneur, sa réputation, son repos! « Ah! se disait-il, vous tous qui seriez tentés d'accepter un service d'une main généreuse, prenez garde que le bienfaiteur n'ait un fils, des filles, des gendres, qui hériteront de ses dépouilles, et viendront après sa mort vous demander compte du bienfait! Si vous avez un nom que vous comptiez honorer par d'utiles travaux, ils le traîneront, ce nom, dans la fange d'une procédure; ils le feront épeler par des clercs d'huissier; ils en feront la propriété d'un scribe qui spéculera sur le nombre de ses lettres! ils afficheront votre indigence dans toute une ville! ils imprimeront dans les journaux, à votre porte, la description de votre misérable mobilier! ils le vendront sur la place publique, et le soir ils iront au bal, ou ils feront une loterie au profit des pauvres! »

Toutefois, quelque chose venait consoler Fombreuse dans ces tristes pensées; quelque chose lui disait que s'il y avait un nom flétri dans cette affaire, ce n'était peut-être pas le sien, mais celui de ce banquier millionnaire, celui de ces hommes vains et titrés, de ces femmes oisives et couvertes d'or, qui venaient lui arracher

sa pauvre table, sa chaise et son lit, à lui homme de travail et de labeur, parce qu'il avait été l'ami de leur père, et parce qu'il manquait quelques piles d'écus à un héritage de six millions!

Cependant Didier et son clerc avaient fini d'inventorier le cabinet du jeune savant, et une petite cuisine attenante à cette pièce. L'huissier allait entrer dans la chambre de la vieille dame; Fombreuse lui prit le bras :

« Monsieur, lui dit-il avec calme, je vous prie de ne pas entrer ici; ma mère est malade, et elle dort. »

L'huissier s'arrêta sur le seuil de la chambre, où il promena ses yeux scrutateurs; et, à voix basse, il dicta son inventaire, pendant que Fox le regardait d'un œil flamboyant, prêt à s'élancer sur lui, s'il fût entré dans la chambre de la malade.

Cependant la vieille dame s'était réveillée; du fond de son lit, qu'entouraient de vieux rideaux de Perse, elle entendit parler à demi-voix : « Ce bon Frédéric! se dit-elle en elle-même; il est déja à l'ouvrage, et relit tout bas son travail. »

Mais bientôt, mieux éveillée, elle reconnut que ce n'était pas là la voix de son fils, et elle entendit un homme qui disait : « Une vieille commode d'acajou à dessus de marbre; une pendule de cuivre sculpté; deux vieux fauteuils recouverts en soie.... »

La pauvre dame poussa un cri; elle devina tout, et se trouva mal. Fombreuse courut à elle, et essaya de la faire revenir, pendant que Didier achevait son procès-verbal.

Deux jours après, Fombreuse, accompagné de son chien, suivait en pleurant un corbillard qui se dirigeait vers le cimetière Mont-Parnasse.

Ce fut une belle nuit pour les pauvres, que celle du 1er mars 1833! Dans un des plus beaux hôtels du quartier de la nouvelle Athènes, de somptueux appartements avaient été décorés avec magnificence pour le grand bal philanthropique dont nous avons parlé précédemment, et qui comptait madame Octavie de Montfort au nombre de ses dames patronesses. Une longue file d'équipages conduisait dans ce séjour enchanté tout ce que Paris renfermait de femmes brillantes et d'hommes *comme il faut*. L'aristocratie de naissance donnait la main à l'aristocratie de l'argent dans cette réunion toute fraternelle, où le sentiment de la bienfaisance et de la philanthropie épanouissait tous les cœurs! La richesse et la variété des costumes, l'éclat des fleurs, des bougies, des dorures, prêtaient à cette fête l'aspect d'une véritable féerie. Toutes les nations, toutes les époques s'y trouvaient confondues, et pêle-mêle. Marquises du dix-huitième siècle, duchesses du quinzième, abbés,

mousquetaires, pélerins, pachas, chevaliers, dames châtelaines, paysannes suisses, gardes-françaises, batelières et chefs de clan, tout cela se pressait, se mouvait, sous des torrents de lumière et d'harmonie. C'était un spectacle à adorer la philanthropie, la charité, et à bénir le ciel qu'il y eût des pauvres !

Madame Octavie de Montfort, par sa beauté, ses diamants, sa parure, et l'éclat ravissant de son costume d'odalisque, aurait attiré tous les regards, lors même que l'aiguillette rose, signe distinctif de ses fonctions de dame patronesse, n'aurait pas fixé sur elle l'attention. Elle était la reine de cette fête où brillaient aussi son mari, déguisé en troubadour, son frère, M. de Blergy, sous le riche costume d'un courtisan de Henri II, et sa sœur, la baronne Maugrand, habillée en Chinoise, et donnant le bras à un mandarin, le général Maugrand. Ces deux costumes, qu'on avait fait venir exprès de la Chine, et d'une incroyable magnificence, avaient coûté vingt mille francs! Mais peut-on faire trop de sacrifices, quand il s'agit d'une fête au profit des pauvres !

Tout-à-coup un grand mouvement se fait remarquer à l'une des portes de la salle, et l'on voit entrer un masque autour duquel s'empresse la foule attirée par la singularité de son costume. C'était un homme habillé en mendiant,

porteur d'une besace, et sur les vêtements duquel étaient collés d'innombrables papiers de procédure. Sa poitrine, son dos, ses bras, ses jambes en étaient couverts. Monsieur et madame de Montfort s'approchent des premiers de ce mystérieux personnage, et lisent ce qui suit sur une grande feuille de papier timbré, qui lui couvrait toute la poitrine :

SAISIE.

« L'an mil huit cent trente-trois, le 6 février, « en vertu d'un jugement rendu par le tribunal « de commerce du département de la Seine, « séant à Paris, en date du 15 janvier dernier, « dûment collationné, signé, enregistré, et si- « gnifié, étant en forme exécutoire, et à la re- « quête

« De M. Amédée-Louis-Marie de Montfort, « banquier, et de dame Octavie-Adélaïde de « Blergy, son épouse, demeurant ensemble à Pa- « ris, rue Taitbout;

« De M. le comte Anastase de Blergy, maître « des requêtes, demeurant à Paris, rue des Trois- « Frères;

« De M. Louis-Hippolyte, baron de Maugrand, « maréchal-de-camp, et de dame Euphémie Ge- « neviève de Blergy, son épouse, demeurant en- « semble à Paris, place Vendôme;

« Tous les susnommés, héritiers de M. Au-
« guste-Pierre, comte de Blergy, ministre d'état,
« pair de France, etc.

« Pour qui domicile est élu en ma demeure,
« en continuant les poursuites ci-devant faites,
« portant refus de payer, j'ai, Jean-Michel Di-
« dier, huissier au tribunal de première instance
« du département de la Seine, séant à Paris, y
« demeurant, rue Louis-le-Grand, fait itératif
« commandement de par le roi, la loi, et justice,
« à M. Frédéric-Julien Fombreuse, licencié-ès-
« sciences, demeurant à Paris, rue Guénégaud,
« n° 13, en son domicile, parlant à sa personne,
« ainsi déclaré ;

« De présentement payer aux requérants, en
« mes mains, comme porteur de pièces, la somme
« de *mille francs de principal*, exigible depuis le
« 1er janvier 1830 ;

« En quoi il a été condamné par le jugement
« ci-daté, sans préjudice d'autres dus, droits et
« actions, intérêts, frais, dépens, et mises d'exé-
« cution ; lequel, en parlant comme dessus, a
« refusé de payer, pourquoi je lui ai déclaré que
« j'allais à l'instant procéder à la saisie *exécutée*
« de ses meubles, et de fait j'ai, en présence des
« témoins ci-après nommés, avec moi exprès ame-
« nés, saisi, *exécuté*, et mis sous l'autorité du
« roi, la loi, et justice, les objets ci-après détaillés :

« 1° Dans une pièce au quatrième étage, au-« dessus de l'entresol, ayant vue sur une cour, « une petite table de noyer, servant de bureau; « un vieux fauteuil de bois doré, recouvert en « cuir noir; trois chaises de paille; un petit corps « de bibliothèque en bois peint, renfermant une « soixantaine de volumes, tant reliés que bro-« chés; deux flambeaux de cuivre; une lampe « *idem;* des chenets, une pelle, une pincette; un « lit de sangle;

« 2° Dans une petite pièce y attenante, une « fontaine, un chaudron de cuivre, un peu de « faïence et de poterie;

« 3° Dans une troisième pièce, servant de « chambre à coucher, un vieux lit de bois doré; « deux matelas, deux couvertures et un oreiller; « une vieille commode d'acajou à dessus de mar-« bre; une pendule de cuivre sculpté; deux vieux « fauteuils recouverts en soie; une paire de ri-« deaux; un vieux chiffonnier; une armoire de « noyer; chemises à usage d'homme et de femme, « un vieux baromètre; une gravure, représentant « une sainte famille. »

« Ont signé, etc. »

On lui lisait sur le dos :

PROCÈS-VERBAL D'AFFICHES.

« L'an mil huit cent trente-trois, le 15 fé-

« vrier, à la requête de M. Amédée-Louis-Marie « de Montfort, banquier, et de dame Octavie « Adélaïde de Blergy, son épouse, etc.

« Pour qui domicile est élu en ma demeure, « j'ai *Jean-Michel Didier*, huissier, etc.

« Faute par le sieur *Frédéric-Julien Fombreuse* « de payer aux requérants la somme de, etc. etc.

« Me suis transporté, assisté du *sieur Colas*, af- « ficheur, porteur de sa médaille, demeurant à « Paris, *rue de la Calandre*, dans tous les lieux « voulus par la loi, et autres endroits, carrefours, « places publiques, et rendez-vous ordinaires « des marchands, où étant, *ledit sieur Colas* a, « en ma présence, apposé des affiches manu- « scrites, entièrement semblables à celle-ci an- « nexée, au nombre de *vingt-cinq* exemplaires, « annonçant qu'il sera, le mercredi 17 février « prochain, heure de midi, place de l'*Ancien* « *Châtelet de Paris*, procédé à la vente des objets « saisis, exécutés sur ledit sieur *Frédéric-Julien* « *Fombreuse*, par mon procès-verbal du *six fé-* « *vrier dernier*, enregistré, et de tout ce que des- « sus j'ai fait et rédigé le présent procès-verbal, « pour servir et valoir ce que de droit, dont « acte que ledit sieur *Colas* a signé avec moi, « et auquel j'ai payé *quatre francs* pour salaire;

« Coût *vingt-huit francs* 50 *centimes*.

« Signé Colas, Didier. »

Et au dessous :

« VENTE PAR AUTORITÉ DE JUSTICE,

« Sur la place publique de l'ancien Châtelet « de Paris,

« Le mercredi 17 février, à midi,

« Consistant, etc. (*suivait le détail des objets « ci-dessus décrits.*)

« Le tout au comptant.

« Le présent annexé à mon procès-verbal d'af- « fiches de ce jour. »

Sur son chapeau, qu'entourait un crêpe noir, était un écriteau avec ces mots en gros caractères:

LA CHARITÉ DES GENS DU MONDE.

LÉON HALEVY.





UN CHAPITRE D'UNE HISTOIRE INÉDITE[1].



La France était déchargée du poids d'un monstre, et pourtant, au lieu de la joie pu-

[1] M. le comte de Ségur a bien voulu prêter au livre des *Cent-et-Un* l'appui de son talent et de son nom. Quoique le chapitre qu'il a daigné nous adresser s'éloigne du cadre adopté pour cet ouvrage, nous n'avons point hésité à lui donner place ici, certain que l'intérêt puissant qu'il présente et la signature de l'auteur nous serviraient d'excuse auprès de nos souscripteurs. Nous sommes heureux d'ailleurs de pouvoir les initier à l'avance aux curieuses recherches contenues dans ce fragment de l'histoire de Charles VIII que va publier très-incessamment M. le comte de Ségur. (Note de l'Éditeur.)

blique, on voyait une inquiétude générale. Louis XI regretté, cela était-il possible! Mauvais père, odieux mari, frère et fils parricide, c'était le seul tyran de sa longue dynastie. Son règne avait été cruel; sa vie, fourbe; sa mort, lâche; sa mémoire était détestée, et cependant elle apparaissait encore comme l'une des plus grandes ombres des rois de la troisième race.

C'est qu'en lui le peuple avait reconnu une qualité, sans laquelle il n'y a guère eu d'homme d'état célèbre: beaucoup d'autorité dans le caractère, un égoïsme souverain, et ce royal sentiment de son importance qui finit par attirer tout à soi. Ajoutez une grande foi dans ce but bien fixe et bien déterminé, un regard ferme dans cette direction vers laquelle il se précipita d'abord, puis marcha et même rampa. Mais il n'importe, il ne s'agit ici que de son but. Il fut en cela l'homme de son siècle, il en eut la pensée dominante. Et en effet, la France du quinzième siècle, pressée de sortir des ténèbres et de la brutalité des temps féodaux, penchait toute plus que jamais vers le pouvoir royal.

Or, en Louis XI, vices et qualités, tout fut tourné vers ce grand courant des choses d'alors. Dominé par cette pensée de la concentration du pouvoir, il la fit dominer sur tout. Roi dans le vice, orgueil et bassesse, corruption et cruauté,

tout lui fut bon; il se servit de tout, et cela avec tant d'impudeur et une si perverse nature, que loin de paraître l'esclave de ces vices, eux plutôt semblent à ses ordres; loin d'agir sous leur influence, il en est maître! ce sont d'autres sujets! il est prince encore dans cette région de ténèbres! Poussé par la Providence qui se sert aussi de tout, on croit voir en lui le génie du mal, punissant, réprimant les puissants du siècle par leurs vices et par leurs propres excès, qu'il dompte en les outrant.

La France regrettait donc en ce tyran celui de la féodalité! elle reconnaissait aussi que sous ce prince, médiocre homme de guerre et fourbe politique bien reconnu, soit bonheur, soit plutôt que, dans le cours si variable des choses de ce monde, une persévérance active et obstinée doive toujours finir par rencontrer des circonstances favorables, de grands résultats avaient été obtenus. Elle se voyait agrandie de la Bourgogne et de la Franche-Comté, recueillies sur les folies de Charles-le-Téméraire; de l'Anjou, de la Provence et du Maine, acquis par testament; de la Cerdagne et du Roussillon, achetés à prix d'or; du duché de Bar et de l'Artois, retenus par fraude; elle remarquait des prétentions pécuniaires élevées contre la Lorraine, ce qui en préparait la conquête. Elle avait vu, dans Paris

même, les fiançailles de l'héritier du trône avec une fille de Maximilien d'Autriche, ce qui pouvait donner un jour des droits sur les Pays-Bas. Enfin, un droit de succession au duché de Bretagne venait d'être acheté à la maison de Penthièvre, droit faible, mais en main forte, qui marquait la route à suivre et poussait en avant son successeur. Il lui montrait ainsi le dernier pas à faire sur la grande voie de toute la troisième race pour l'extinction des grands fiefs et pour leur réunion à la couronne.

Au milieu de tant de faits ou ébauchés, ou accomplis, et de si immenses résultats, obtenus sans prétention à l'éclat et à la gloire, on comprend pourquoi Louis XI apparaissait à la France comme l'une des plus singulières et des plus fortes têtes, comme l'une des figures les plus colossales qui eussent passé sur son trône. C'est pourquoi, lui tombé, elle craignit que dans ce grand vide il n'accourût des tempêtes; que le ressort féodal ne rejaillît d'autant plus violemment qu'il avait été plus comprimé. Mais ce long écrasement l'avait presque brisé. Épuisée de sang et d'argent par les guerres, par les confiscations, par l'échafaud; étouffée sous le poids sans cesse croissant du trône, la féodalité était mourante, et l'un des plus grands pas du moyen au moderne âge, presque achevé.

Toutefois, il restait encore à la crainte publique trop de fondement. Si la féodalité dans les seigneurs n'était plus à redouter, celle des princes du sang, muette et courbée devant le vieux roi, devait se relever dangereuse sous le gouvernement d'une femme : mais cette femme était Anne de Bourbon-Beaujeu, fille aînée de Louis XI, son élève et sa favorite; victime des défauts de son père, elle n'avait hérité que de ses talents. Agée de vingt-trois ans, elle joignait toutes les grâces, toutes les beautés de son sexe aux vertus du nôtre. C'était une âme d'homme dans un corps de femme. Elle enveloppait de douceurs et de charmes une volonté entière et vigoureuse ; un esprit mâle, prompt à concevoir, tourné tout entier aux affaires et qui y était propre. Mais ici sa figure suffisait; on verra, dans ses actions, son caractère.

Dans ce choix, le reste convenait. Anne de France, qu'on appelait Madame, était depuis long-temps gouvernante de Charles; elle était sa sœur aînée, la première par sa naissance, et cependant sans prétention au trône, à cause de son sexe et de son mariage avec le sire de Beaujeu, cadet de la branche de Bourbon. La tutelle du jeune roi ne pouvait donc être remise en des mains plus accoutumées, plus hautes et plus sûres. Anne s'en empara sans hésiter, appré-

ciant ce fardeau, s'attendant à ce qu'il lui serait disputé, et ne s'en étonnant pas. Heureusement, pendant les trois premiers mois, une prétention rivale, la plus dangereuse de toutes il est vrai, mais expirante, put seule s'élever. C'était celle de la reine-mère, Charlotte de Savoie, alors mourante. Sa fille sut à la fois respecter les droits d'une reine, d'une mère, et leur susciter des obstacles jusqu'au jour où finit cette lutte en même temps que cette infortunée. Ces trois mois suffirent à Madame pour asseoir son autorité.

Cependant, il avait fallu montrer à la France impatiente son nouveau roi; mais alors sur ce trône naguère si formidable, ses avides regards n'aperçurent qu'un enfant de treize ans, petit, délicat, dont les jambes longues et grêles semblaient supporter avec peine un buste gros, court, bizarrement composé d'une large poitrine et de hautes épaules, d'où se détachait à peine une énorme tête. Cette tête elle-même offrait dans les traits de sa figure le même désaccord que l'on remarquait dans le reste de sa personne. C'était une semblable disproportion entre leur partie inférieure et leur partie supérieure. Un menton rond et menu, des lèvres minces, une bouche petite, rentrée, disparaissant sous un nez long et aquilin qui partait d'un front large

et séparait des yeux d'une grandeur singulière.

Un âge si insuffisant, un extérieur si inharmonieux et son attitude timide, gauche, embarrassée, déconcertèrent la bonne volonté française si reconnue pour tous les avénements en général. Toutefois, rebutée par ces dehors, son espoir se tourna vers le dedans, où son intérêt ne tarda pas à pénétrer; mais il se trouva que le nouveau maître de ses destinées était sans éducation, sans instruction, sans rien de cet usage du monde qui parfois en tient lieu; qu'il ne savait ni écrire ni même lire, et qu'enfin il n'avait encore vu de son royaume que le château d'Amboise. C'était là que Louis XI l'avait tenu renfermé, alléguant la faiblesse de sa complexion et défendant qu'on lui donnât d'autres soins que ceux qu'exigeait sa santé.

Ainsi, tout repoussait. Mais cette bonne France, pays de sentiment, plus porté au personnes qu'aux choses, et qui s'est long-temps plu à ses princes, s'opiniâtra dans son espoir. Se rattachant aux moindres symptômes, dans la douceur des regards de celui-ci elle se plut à prévoir celle de son règne; dans la vivacité de leur éclat, qui, dit-on, était remarquable, elle vit un rayon naissant de célébrité. Et quand elle apprit qu'en effet, sous cette bizarre et faible enveloppe, il y avait un esprit ardent et chevaleresque qui s'in-

dignait de son ignorance, s'efforçait de la vaincre et se passionnait à la lecture des Commentaires de César et de la Vie de Charlemagne, elle put pressentir d'après elle-même, où tout marche par accès et excès, qu'à un règne tourné tout à l'utile succéderait bientôt un règne tout à la gloire. Mais on ne lui dit pas que, soit première, soit seconde nature, c'est-à-dire, soit légèreté d'esprit ou habitude d'inoccupation, ce prince serait incapable de toute application sérieuse; qu'au lieu d'être la tête de son royaume, il n'en serait tout au plus que le bras. Qu'ainsi, la destinée de son règne dépendrait du hasard d'un favori, et qu'il ne saurait ni s'en passer ni le choisir.

Heureusement, et malgré la fiction de l'ordonnance de Charles VII, qui fixait à quatorze ans la majorité des rois, tout en celui-ci était mineur encore pour quelques années. Ce temps suffit; mais il était indispensable. En effet, le génie actif, inquiet et remuant du feu roi laissait le trône engagé fort avant dans une multitude d'entreprises considérables, en butte à une foule d'ennemis, étrangers ou domestiques, et pesant d'un poids insupportable sur un peuple et une noblesse écrasés d'impôts ou de redevances de toute nature; le moment était critique; il devait décider du sort de la France. Serait-elle une

grande monarchie? présenterait-elle sous un chef puissant un solide et redoutable ensemble? ou serait-elle morcelée entre les princes du sang en fiefs à peu près indépendants de la couronne? La lutte du trône contre la féodalité était donc arrivée à son moment le plus décisif. Dans cette perplexité, on reconnut que l'un des traits les plus remarquables de l'habileté de Louis XI, était d'avoir confié toute cette destinée aux mains d'une fille de vingt-trois ans.

Mais d'abord, pour s'en montrer digne, il fallait savoir en conserver la direction, car les rivaux ne manquaient pas. Il s'agissait du pouvoir, et comme il arrive de tout temps, quelque épineux que fût le maniement de tant d'affaires, tous s'en croyaient capables.

En effet, la reine-mère est à peine expirée que deux nouveaux prétendants à la régence se présentent. L'un est Louis, duc d'Orléans, premier prince du sang, le petit-fils de celui qui fut assassiné par le duc de Bourgogne. Il est gendre de Louis XI par son mariage forcé avec Jeanne la bossue, sœur cadette de la régente. On lui oppose un serment de soumission; Louis XI le lui a fait prêter, le parlement l'enregistra; par cet acte, il a déclaré d'avance se soumettre aux dispositions qu'il plairait au roi de prendre pour la tutelle. Mais, dans cette précaution, Louis

d'Orléans ne voit que la reconnaissance de son droit, et il déclare nul un serment forcé.

Le deuxième prétendant est le duc de Bourbon, le chef de sa branche, le frère aîné du mari de la régente. Il est vieux et perclus de goutte; mais il rappelle les vertus de sa race; il passe pour habile, et la haine de Louis XI le recommande à l'amour de la noblesse et d'une partie du peuple.

De ces deux rivaux, Louis est le plus dangereux. Jeune, beau, passionné, son caractère est franc et généreux. Il fut élevé avec soin par Marie de Clèves sa mère; mais il s'est montré indocile, jusqu'à la révolte, au joug de l'éducation. Ce jeune prince néglige un esprit faible, qu'il devrait cultiver, pour ajouter sans cesse la perfection de tous les exercices du corps à l'élégance de sa taille, à la grâce de ses traits, enfin à tous les dons que la nature a prodigués à sa personne.

A tant de dehors brillants, aux avantages également extérieurs de sa naissance, ajoutez l'enivrement d'un sang de vingt-deux ans; concevez les premiers élans d'indépendance d'un jeune homme fougueux, qui vient d'échapper à un long et dur esclavage, et ne vous étonnez plus de voir le caractère facile de ce prince s'abandonner, d'abord sans mesure, à ses passions

et à celles de la jeune noblesse qui l'entoure.

Néanmoins, aux yeux des observateurs attentifs, une certaine honte perce au travers de ses fougues; il ne leur cède qu'avec remords. Loin d'être un fanfaron de vices, dans la double rougeur de débauche et de pudeur qui le colore, la pudeur domine. Elle habite le fond de son cœur, le reste n'est qu'à sa superficie, dans son sang seulement; quelques bouillonnements de plus, et cette écume jetée au dehors laissera à découvert l'âme douce, chevaleresque et généreuse de ce prince, auquel le peuple doit un jour donner le nom de père.

Jusque-là, c'est en désordres, en débordements de jeunesse qu'ont éclaté ses passions; mais la mort de Louis XI, les conseils de l'habile et audacieux Dunois, ceux du judicieux George d'Amboise, évêque de Montauban, l'appui du duc de Bretagne son parent, du vicomte de Narbonne, son beau-frère, du comte d'Angoulême, son cousin (le père de François Ier), enfin, celui de toute la jeune noblesse qui l'adore, leur ont ouvert de nouvelles routes. Il leur faut désormais la régence; par elle il soutiendra ses droits au duché de Milan, et il pourra répudier Jeanne de France, dont l'odieuse difformité l'humilie. Il est donc doublement ennemi de Madame; et, sans chercher une cause douteuse et roma-

nesque à leur haine mutuelle, cette rivalité de prétentions, ces desseins ambitieux, et cette aversion de beau-frère, suffisent.

Tels sont les trois principaux personnages de l'une des scènes les plus importantes de ce nouveau drame. La cour en est le théâtre. Les trois contendants s'y trouvent en présence : Madame à la tête de tout ce qu'elle a pu conserver de l'administration de son père, et les deux princes, chacun entouré d'un parti nombreux et puissant. Mais l'un fait contre-poids à l'autre. Ajoutez à cela le caractère de la régente et la force d'un gouvernement tout organisé, dans lequel vibrent encore les ressorts si vigoureusement trempés de l'autorité de Louis XI.

C'est pourquoi, malgré la rudesse de ces temps, les princes ont d'abord recours à l'adresse plutôt qu'à la violence. De son côté, Madame craint de compromettre, par des négociations, un rang qu'elle veut qu'on suppose inattaquable. Mais elle verse des flots de faveurs et d'honneurs dans les mains de ses deux rivaux. Elle sonde ainsi la profondeur de leur ambition. Elle espère la combler, elle se flatte que la jeunesse légère et dissipée de l'un et que la vieillesse souffrante et fatiguée de l'autre s'en rassasieront.

Le duc de Bourbon est donc nommé connétable et lieutenant-général du royaume; le duc

d'Orléans reçoit le gouvernement de Paris, de l'Ile-de-France, de la Champagne, de la Brie, et Dunois, son favori, celui du Dauphiné qu'on rachète à Miolans. Mais, pour qui prétendait à tout, ces parts, quelque grosses qu'elles fussent, ne suffirent point. Les deux princes avaient encore obtenu l'entrée au conseil; ils ne s'en servent que pour le remplir de leurs partisans et de leurs intrigues. Toutefois, contenus et dominés par l'habileté de Madame sur ce terrain, ils en changent. Le pernicieux esprit de la féodalité, et malheureusement celui des partis politiques de tous les temps, les inspire, et ils appellent l'étranger au secours de leur ambition.

Les ennemis de la France, auxquels ils voulurent s'associer, furent, d'une part, Maximilien, archiduc d'Autriche, prince des Pays-Bas par son mariage avec Marie, héritière de cette Bourgogne qu'il convoitait encore; et de l'autre, le duc de Bretagne, dernier grand vassal, dont l'indépendance ne se perpétuait que grâce à nos discordes intestines. D'autres furent tentés; les coupables intrigues du fils du fameux Dunois eussent rappelé sur la France jusqu'à l'Angleterre. Mais les temps ne convinrent pas. Maximilien, en guerre avec les Flamands, n'était point disponible. Le monstre britannique, l'assassin de ses neveux, l'usurpateur Glocester,

n'était occupé qu'à conserver le fruit de ses crimes. Quant au duc de Bretagne, le vil moyen qu'essaya Pierre Landois, son ministre, prouve sa faiblesse. Ce misérable, s'appuyant de quelques faussaires, essaya sourdement de prouver que Charles VIII n'était qu'un enfant supposé de Charlotte de Savoie, un bâtard de Louis XI, et, comme tel, usurpateur du trône de son père.

Madame opposa à ces efforts impuissants de ses ennemis son habileté. Elle maintint, suivant les derniers conseils de son père, la paix extérieure. Elle prévint les princes dans leurs pratiques, alors moins criminelles qu'elles ne l'eussent été un siècle plus tard; elle les gagna de vitesse en s'assurant du prince d'Orange, par la restitution de ses biens de Franche-Comté; du duc de Lorraine, en le rappelant de Venise, dont il commandait les armées, et en promettant insidieusement à ce vainqueur de Charles-le-Téméraire, à ce petit-fils du roi René, de lui rendre l'héritage de son grand-père. Durfé, Poncet de la Rivière, Philippe de Savoie, comte de Bresse, et cent autres encore, furent rappelés de l'exil et dédommagés de leur longue disgrâce.

Décontenancés dans leurs alliances, ou étrangères, ou intestines comme dans le conseil, plutôt que de se résigner, les princes, emportés par cette passion jalouse et haineuse dont les

partis sont possédés, se précipitent dans le plus grand de tous les dangers pour y entraîner leur rivale; ils se jettent dans les bras de leur plus constant ennemi; ils osent en appeler au peuple, aux états-généraux, à l'opinion publique, enfin!

La dame de Beaujeu, effrayée, leur rappelle vainement les états de Gand et de Londres! Ici, le parlement sanctionnant le meurtre, l'usurpation, et lui décernant la couronne! A Gand, les états tyrannisant leur princesse Marie de Bourgogne, la retenant prisonnière, et, malgré ses pleurs et ses supplications, faisant brutalement tomber à ses pieds la tête de ses ministres!

Elle leur montre le peuple commençant à sentir sa force par sa réunion dans les villes, par ses franchises, par l'appauvrissement de la noblesse, par l'invention de la poudre, si fatale aux châteaux forts et à ces armures de fer, autres forteresses mobiles, qui, jusque-là, avaient fait des nobles une espèce réellement à part! « Puisque les princes aspiraient au pouvoir, pour-« quoi le compromettre? pourquoi livrer à la « colère d'un peuple écrasé d'impôts, le jeune « successeur d'un despote abhorré? Qui prendra « sa défense? Sera-ce un clergé dépouillé de ses « prérogatives? des grands persécutés, torturés?

« une noblesse ruinée par des appels continuels,
« et réduite au désespoir! »

Ainsi, tremblante à la seule pensée des états-généraux, Madame s'efforçait de détourner un danger qui, dès-lors, paraissait effrayant pour l'autorité royale. Mais rien n'arrêtant les princes, elle craint que le peuple trompé ne voie plus qu'en eux ses protecteurs. C'est pourquoi elle cède; et Tours, ainsi que le 1er janvier 1584, sont le lieu et l'époque qu'elle désigne pour la réunion de cette mémorable assemblée.

Aussitôt, les princes transportent leurs intrigues dans les assemblées provinciales; la cour redevient calme, et la régente s'empresse de combler le court intervalle qui la sépare d'une si grande crise, par une foule de grâces, de restitutions et d'économies, qu'elle sait devoir plaire au peuple. Elle veut ainsi lui montrer qu'au génie de la tyrannie a succédé un pouvoir tutélaire! Elle prévient le cri de détresse et de vengeance qu'elle prévoit et que déja elle croit entendre. Elle se hâte surtout, avant de comparaître devant la nation, de vider ses mains des pleurs, de l'or et du sang qu'y laissa son père.

C'est pourquoi elle ouvre les prisons, elle rappelle les exilés, elle réduit d'un quart les impôts de cette année; et, malgré les pressantes et der-

nières recommandations du feu roi en faveur de deux délateurs et assassins publics, ses plus chers amis, Olivier-le-Dain et Jean Doyrac, tous deux sont livrés aux tribunaux.

Ce qui étonne, c'est qu'au milieu de tant de forfaits il ne fut question, pour Olivier, que d'un seul crime, sur quoi il fut conduit au supplice. Il est vrai que, pour celui-là, il ne put se prévaloir de la complicité de Louis XI. Il s'agissait d'un adultère arraché à une dame au prix de la grâce de son mari arrêté sans motif, et que néanmoins le scélérat fit noyer secrètement pour s'assurer, sur ce lit de mort, une plus longue et plus tranquille jouissance. Lui et son complice, un certain Daniel, furent donc pendus. Quant à Doyrac, convaincu de délation, il fut banni du royaume; mais, avant de l'en chasser, on lui coupa les oreilles, et il fut fouetté publiquement à Paris et à Mont-Ferrant, lieu de sa naissance.

Le médecin Cottier fut forcé de restituer cinquante mille écus et les terres qu'il avait arrachées aux dernières terreurs du roi mourant. Il ne lui resta qu'une petite maison, dans laquelle il se consola de la perte d'une si grande fortune par un calembourg[1].

[1] Il écrivit sur sa porte *Abri-cotier*.

D'autres réparations furent faites au peuple. Elles se retrouveront dans le discours d'ouverture des états. C'était pour leur plaire qu'on s'était empressé de prendre ces mesures, le chancelier n'eut garde de les passer sous silence.

LE COMTE DE SÉGUR.




Ch
et-te ter - re ché-ri - e J'i-rai mourir où
Pia
fs
j' sen-timent d'a-mour N'é-veil-le pas un
Par les procédés de E. DUVERGER.



LES CHARMES DE LA PATRIE.



Je vais revoir cette terre chérie,
J'irai mourir où j'ai reçu le jour;
Que je vous plains, vous chez qui la patrie
N'éveille pas un sentiment d'amour!

Champs fortunés des jeux de notre enfance,
Semez pour nous de tendres souvenirs;
Vous nous offrez la double jouissance
De nos premiers, de nos derniers plaisirs.

Tout ici-bas ressent la sympathie
Qui nous rappelle où fut notre berceau;
Heureux penchant qui fait aimer la vie,
Et prête un charme aux horreurs du tombeau!

Dans les ennuis d'une trop longue absence,
J'aime à rêver à mes anciens plaisirs;
Mon cœur renaît, ma muse est l'espérance,
Et je jouis en chantant mes desirs.

HORTENSE.



TABLE.



L'AUDIENCE D'UN MINISTRE,
par M. DE PEYRONNET. Page 1

LA DESCENTE DE LA COURTILLE EN 1833,
par M. AUGUSTE LUCHET. 29

CHARLES X A HOLY-ROOD,
par M. le comte ACHILLE DE JOUFFROY. 53

LA BOURSE, par M. PHILIPPE BUSONI. 87

LE BAL AU CINQUIÈME ÉTAGE,
par M. ALPHONSE KARR. 105

LA PLACE DE GRÈVE, par M. EUGÈNE LABAUME. 119

LES MÉDECINS DE PARIS, par M. F. TRELLOZ. 155

LE MUSÉUM D'ARTILLERIE,
par M. le général BARDIN. 183

LES COCHERS DE PARIS, par M. BRAZIER. 193

LES TRADUCTEURS,
par M. le comte ÉDOUARD DE LA GRANGE. 219

SOIRÉES CHEZ MADAME DE STAEL, OU LES CERCLES DE PARIS EN 1789 ET 1790, par M. BOUILLY. 231

SAINTE-GENEVIÈVE, par M. ANDRIEU. 259

LA FEMME A LA MODE ET LA FEMME ÉLÉGANTE EN 1833, par madame EUGÉNIE FOA. 273

LA CHRONIQUE DE SAINT-SÉVERIN,
par M. ANTOINE DE LATOUR. 283

SOUVENIRS SUR NAPOLÉON ET MARIE-LOUISE, par M. le baron DE LADOUCETTE. 309

BICÊTRE, par M. P. L. JACOB, Bibliophile. 323

UNE DAME PATRONESSE, par M. LÉON HALEVY. 343

UN CHAPITRE D'UNE HISTOIRE INÉDITE, par M. le comte DE SÉGUR, de l'Académie française. 371

LES CHARMES DE LA PATRIE, par madame la duchesse DE SAINT-LEU (reine HORTENSE). 389



